MYTHES ET MYSTÈRES EGYPTIENS

DOUZE CONFÉRENCES
faites à Leipzig, du 2 au 14 Septembre 1908

PAR

Rudolf STEINER

Traduction française faite avec l'autorisation de Mme Marie STEINER
d'après des notes non revues par l'Auteur

PRÉFACE DE Mme MARIE STEINER

ASSOCIATION DE LA SCIENCE SPIRITUELLE
REVUE ET ÉDITIONS
90, Rue d'Assas — PARIS

1936

Le présent ouvrage fait partie de la série des Cycles de conférences donnés par Rudolf Steiner au cercle privé des membres de la Société Anthroposophique. Cette Société a pour objet d'étude l'enseignement de la Science Spirituelle, tel qu'il a été donné par Rudolf Steiner (né à Kraljevic, Hongrie, le 27 février 1861, mort à Dornach, Suisse le 30 mars 1925) et continue de l'être par l'Université libre de Science spirituelle qui a son centre au Gœthéanum de Dornach (Suisse).

Cet ouvrage doit être considéré comme un manuscrit qui est imprimé pour l'usage des membres de cette Université libre de Science spirituelle. Il a donc un caractère semi-privé et en outre, il sous-entend une connaissance première des bases générales sur lesquelles repose l'enseignement de la Science spirituelle. Ces bases sont mises à la portée de tous dans les ouvrages de Rudolf Steiner dont on trouvera la liste à la fin de ce volume.

Celui qui n'a pas encore acquis les connaissances préalables de la Science spirituelle, soit dans ses sources directes, soit d'une manière dont l'Université du Gœthéanum reconnaisse elle-même la valeur, ne peut par conséquent prétendre exercer un jugement compétent sur le présent ouvrage.

EXTRAIT DES STATUTS
DE L'ASSOCIATION DE LA SCIENCE SPIRITUELLE

I. — Le but de l'Association est de travailler au progrès spirituel de l'humanité, en répandant l'enseignement donné par Rudolf Steiner, sous le nom d'Anthroposophie ou Science spirituelle. Les moyens qu'elle emploie pour cela sont les suivants · une Section d'Editions anthroposophiques et une Revue *La Science spirituelle*, Bulletin de l'Association.

L'Association se consacre à cette activité sans poursuivre aucun but intéressé, ni directement pour elle, ni indirectement pour ses membres.

II. — La Direction, dans son inspiration spirituelle, se rattache à l'Ecole Libre de Science Spirituelle du Gœthéanum de Dornach (Suisse), centre de la Société Anthroposophique Universelle.

PRÉFACE

DE Mme MARIE STEINER

Ce livre vient soulever à nouveau quelques-uns des voiles qui nous aveuglent, et notre regard, ébloui tout d'abord, s'affermit ; il affronte le passé ou l'avenir que Rudolf Steiner nous révèle et que sa pensée nous permet de saisir. Non seulement les mots, mais l'atmosphère dans laquelle ils baignent, la force créatrice dont ils sont l'enveloppe transparente, nous rendent plus proches les grands mystères. Les voiles se lèvent sur un horizon qui s'élargit pour nous jusqu'aux limites de l'univers. Des êtres de lumière jaillissent de la parole, sous la pression de la vérité ; des perspectives lumineuses emplissent nos ténèbres d'une clarté inconnue. Souvent une expression nous arrête, nous semble trop réaliste, familière presque ; c'est qu'elle est soumise aux lois de l'activité créatrice, aux nécessités de la forme qu'il faut imposer à l'invisible pour le rendre visible. En raison des régions, où le verbe doit descendre, il perd sa transparence spirituelle pour devenir le mot fort, direct, coloré. Aujourd'hui, on ne cherche pas à lire entre les lignes. On les parcourt d'un regard hâtif, et l'on se contente de ce qu'une rapide pensée croit y trouver. Il faut lire autrement les ouvrages de Rudolf Steiner. A travers la pensée, son verbe cherche l'esprit, le domaine où il trouve écho, où il fait vibrer le sens artistique. L'acuité de son intelligence est seulement l'éclair qui brise les frontières de l'entendement et atteint l'esprit. Et si l'âme se sent écrasée par le coup, elle ne s'en redresse pas moins vite ; qu'on lui accorde seulement une halte pour se replier sur elle-même — et elle se ressaisit, animée d'un nouveau rythme de vie.

C'est en cela que réside la force magique des paroles vraies. Rudolf Steiner nous met entre les mains cette clé qui conduit « aux mères » — et aux dieux. Laissons se déployer la force substantielle de son verbe, — et notre vie s'élargira à la mesure de l'univers. Gardons le verbe en sa pureté, ne l'asservissons point aux désirs troubles qui allument un feu violent et impur : car nous perdrions la force de vie et de lumière qu'il a ravie pour nous, nous évoquerions la force adverse. Nous commettrions un meurtre.

Ce qui tue dans ce domaine, c'est l'intellectualisme sec, le sens artistique atrophié. Les mythes et les légendes, qui sont le vêtement artistique d'événements spirituels, maintiennent le lien qui nous unit au monde spirituel ; même lorsqu'ils ne peuplent notre âme que de songes, ils sont comme des feux qui maintiennent vivant le reflet de l'esprit. Cette vie qu'ils éveillent peut être facilement détruite par les interprétations trop intellectuelles, les explications subjectives, les commentaires accumulés. On a certes les morceaux dans la main — mais il en manque hélas le lien spirituel. Ce serait morceler l'héritage spirituel que Rudolf Steiner nous a confié, que laisser cette tendance s'épanouir au sein du mouvement spirituel qu'il a fondé. Rudolf Steiner n'aimait déjà pas qu'on explique les contes de fée. A plus forte raison les symboles sacrés des plus hautes réalités spirituelles. Ceux que la poésie et les arts plastiques ont fixés en de sublimes tableaux, ne doivent pas devenir le jouet d'interprétations incertaines, ou le thème des prosaïsmes de la vie journalière. Lorsqu'un fait spirituel donne naissance à un symbole fort et vivant, comme l'est celui du Graal par exemple, il faudrait que la force qu'il renferme soit maintenue en sa pureté, ne soit pas diminuée par de hasardeuses hypothèses basées sur des bribes de documents douteux. Qui, mieux que les élèves de Rudolf Steiner, aurait pu prendre profondément conscience de la vertu directe et pure que doit conserver intacte la vie surnaturelle déposée dans les mythes et les légendes ? Pourquoi faut-il absolument se faire une représentation physiologique d'une blessure qui a inspiré jusqu'ici des œuvres poétiques et musicales sublimes, et servi l'humanité en l'aidant à se purifier ? Ne peut-on la laisser dans la sphère où elle échappe aux curiosités grossières ?

Est-il vraiment utile que la lumineuse pureté, le charme délicat qui se dégagent de la figure d'Isis-Maria, comme le message d'un

printemps spirituel, soient violemment précipités vers la sphère des conceptions anatomiques courantes ? Il émane d'un tableau de la Vierge (1), une vie spirituelle que Rudolf Steiner a dégagée et que tout spécialement il destinait à celles qui seront mères pour les unir aux sphères supraterrestres. Dans la chambre d'enfant, une reproduction de ce tableau peut unir pour une envolée purement spirituelle les pensées de la mère et l'âme de l'enfant. Rudolf Steiner dit à ce sujet, dans les pages qui suivent:

« Dans ce tableau, que d'innombrables reproductions mettent à la portée de tous, comment ne pas admirer la pureté magnifique qui enveloppe les personnages ; comment ne pas s'émouvoir en contemplant le visage de la mère, sa position planant entre ciel et terre, le regard profond de l'enfant. Et quand nous regardons les nuées qui les entourent, et d'où il émerge tant de petites têtes d'ange, comment ne pas ressentir quelque chose de plus profond encore, et qui fait mieux comprendre le tableau tout entier. Je sais que c'est une audace, mais je le dis pourtant : si l'on regarde profondément, gravement, cet enfant sur les bras de sa mère, et derrière lui les nuages s'harmonisant en un ensemble de têtes angéliques, on comprend que cet enfant n'est pas né d'une façon naturelle ; il est l'un de ceux qui planent tout autour dans les nuages. Cet enfant Jésus est, lui aussi, une de ces nuées ayant pris forme, devenue plus dense ; un des petits anges s'est envolé des nuages dans les bras de la Madone. C'est là un sentiment tout à fait juste. Si nous savons le faire vivre en nous, notre regard s'élargira ; il se libérera des idées étroites qu'on se fait sur les liens naturels des choses de la vie. A l'aide de ce tableau, le regard borné s'élargit et peut concevoir qu'il y a eu autrefois un autre mode de naissance que celui qui est basé sur les rapports des sexes. Bref, ce tableau nous fait pressentir les liens profonds qui unissent le monde humain à celui des forces spirituelles. »

« Lorsque, quittant la Madone, nous reportons notre regard en arrière jusqu'à l'époque égyptienne, nous y rencontrons une image toute semblable, et aussi noble ; les Egyptiens ont célébré Isis, cette figure à laquelle se rattache la sentence : *Je suis ce qui fut, ce qui est, ce qui sera. Aucun mortel encore n'a soulevé mon voile.* Un mystère profond que recouvre un voile épais, voilà ce

(1) *La Madone Sixtine*, de Raphaël.

que nous révèle Isis, *la belle forme spirituelle de Dieu,* Isis que les anciens Egyptiens ont vue avec l'enfant Horus, comme nous voyons la Madone avec l'enfant Jésus. Cette Isis nous est représentée comme portant en elle l'élément éternel, et ceci nous rappelle le sentiment que nous éprouvons à la vue de la Madone. Il faut que nous sachions voir en Isis la forme de profonds mystères qui unissent dans le monde spirituel la civilisation égyptienne et la nôtre ».

« La belle forme spirituelle de Dieu », voilà ce qui nous emplit à la vue de ce tableau — plutôt qu'une allégorie anatomique. N'avons-nous pas assez d'occasions de nous plonger dans les détails anatomiques ou la vie physiologique, sans étudier sous ce jour ce qui appartient au royaume de l'esprit, de l'art pur ? Gardons-nous des allégories arbitraires. A propos du symbole du poisson dans les Catacombes, Rudolf Steiner nous dit dans les *Mythes et Mystères égyptiens :*

« Quel monde entre ce signe qui nous apparaît comme le symbole d'une ère cosmique, et les explications superficielles que l'on en donne souvent ! Les vrais symboles sont ceux qui reposaient sur de hautes réalités spirituelles. Ils faisaient plus que « signifier » *quelque chose* pour les premiers chrétiens, ils étaient l'image même d'un événement spirituel, et l'on ne peut interpréter à coup sûr aucun symbole tant que l'on ne sait pas le rapporter à l'être spirituel qu'il représente. Toute spéculation philosophique ne peut que préparer l'esprit ; l'expression « cela signifie » ne suffit pas ; on ne reconnaît un symbole qu'en découvrant la réalité spirituelle qu'il recèle. »

Il dit plus loin :

« Nous avons déjà vu que ces images ne sont pas des allégories mais correspondent aux faits réels. Elles apparaissaient autrefois sous forme de rêves. Avant que le disciple ne voie réellement l'évolution de l'humanité, il rêvait d'abord la légende d'Osiris. Et seul, ce qui prépare ainsi à la vision est un véritable symbole au sens occulte du mot. Un symbole est la description sous forme imagée de ce qui se passe en réalité. »

D'autres dangers nous guettent. Il y a celui de faire dévier dans la sphère de l'utilitarisme ce que Rudolf Steiner nous a donné comme un art purement spirituel. Ce serait lui enlever sa vie la plus haute. Rudolf Steiner nous a donné ainsi l'Euryth-

mie, afin que notre âme puisse saisir consciemment ce qui relève du monde spirituel le plus proche de nous, et qu'elle pénètre dans les régions supraterrestres au moyen des mouvements qui suivent les courants éthériques. Progressivement, le corps se spiritualise ; il prend conscience de lui-même au sein des éléments de l'air et de l'éther ; il entend, il sent intérieurement ce que le son, le mot, créent dans l'air ; il y rattache le courant de conscience dont il est parcouru, le geste visible à celui de l'invisible. Cet art — l'eurythmie — n'est pas la reproduction de quelque chose de corporel, comme le sont les arts plastiques ; elle n'est pas non plus l'expression de l'âme, comme dans la danse ou la musique, sentiment inspiré de la vie cosmique affluant dans l'âme ; elle ne saisit pas non plus pour le fixer le flot du temps ou la vie intérieure, comme le fait la poésie. Elle est l'expression d'une force spirituelle immédiate : le langage — cet héritage des dieux, qui nous a donné la possibilité de pénétrer d'esprit le monde matériel, comme il nous donnera celle de nous confier peu à peu, consciemment, aux éléments plus subtils de l'air, de la lumière, de l'éther. Le son et le geste inclus dans le mot sont les voies qui nous y mènent. Si ce geste modèle la forme de la parole, il donne naissance à la diction artistique. Mais il peut modeler une image dans notre corps physique même : la forme éthérique qui saisissait le souffle, qui formait le son, forme alors le geste physique. Ce sont surtout les bras qui ont la possibilité d'épouser ces formes ; ils ne sont pas orientés vers le sol, mais vers la destinée. Par leur mobilité, ils peuvent sculpter la richesse diverse du langage, et spiritualiser ainsi le corps graduellement. Le mouvement physique qui naît ainsi, symbolise ce qui se passe au même moment dans le monde éthérique, se métamorphose cent fois, et peut saisir la richesse cosmique qu'embrasse le langage. Combien pauvre est à côté de cela le sentiment personnel en matière d'art !

Cet art libérateur de l'esprit dégage des forces qui sont salutaires. Il donne la base qui permet d'édifier toute une thérapeutique. Un nouveau danger pourrait nous attendre ici. On semble croire qu'en apprenant l'eurythmie, il faut développer particulièrement dans les organes du corps la conscience des sons parlés et qu'un enseignement de l'eurythmie qui n'est pas dirigé surtout dans ce sens est insuffisant. Ce serait là la mort de l'art. L'art doit exprimer le suprasensible caché derrière le sensible ;

le geste doit rester un signe, une vie changeante, coulante, une force qui porte, qui va, vibre, — qui toujours ressent l'impulsion dans le jeu des énergies, qui la confie à l'espace, à l'air — mais reste indépendant des organes, et ne s'appuie jamais sur le corps. Si l'on voulait étendre cette tendance à l'étude du langage, nous en arriverions au point où Rudolf Steiner vint nous sauver du danger de la mort, et la peine qu'il a prise pour nous en tirer serait vaine. Nous aurions détruit le pont qui pouvait nous conduire de l'autre côté. Au lieu de diriger notre conscience vers l'éveil, dans le corps et en dehors du corps, des vibrations de l'air grâce auxquelles nous pouvons saisir la lumière, sentir l'éther qui tisse le monde, et dont la flamme fait la force de nos muscles, nous nous retrouverions liés au roc de la matière corporelle.

Les Egyptiens eurent la mission d'apprendre à connaître la terre, de conquérir peu à peu le monde physique en se servant de la connaissance des forces spirituelles, qui ont formé nos organes ; pour cela, il leur fallut s'abîmer dans la matière. Ils embaumèrent les cadavres, afin que le lien qui rattache l'âme au corps ne se relâchât point ; ils présentèrent au mort des aliments terrestres, symboles de son union avec la terre. A nous de nous engager consciemment dans l'autre voie, d'accomplir le retournement, de dépouiller notre momie. Lorsque nous voyons dans les organes du corps les symboles d'événements spirituels, la révélation des forces divines, alors notre âme s'élève. Mais il nous faut aussi contempler dans leur grandeur les œuvres d'art, les Saintes Ecritures, et non pas les considérer comme des illustrations de phénomènes organiques. Rudolf Steiner nous a montré, par les peintures dont il a orné les coupoles du premier Gœthéanum, comment la vie du Cosmos pouvait être rendue. Et il nous a montré par l'art de la parole comment une humanité anémique peut recevoir des forces de l'éther une vitalité nouvelle. Mais il ne faut pas isoler de son élément l'art né de l'esprit, l'Eurythmie, l'abaisser jusque dans les organes physiques. Ce serait la ravaler. Ce serait briser le cours de son évolution. Observer — oui, percevoir comment le corps réagit au mot qui résonne, au son mélodieux — et, par le geste, transposer la vision dans le monde des éléments, où baigne aussi notre corps physique, vivre intérieurement la couleur, la lumière, les harmonies et le fleuve de la vie... Alors nous pour-

rons répondre au cri que pousse la créature qui aspire à la délivrance.

Au sein d'un mouvement spirituel comme l'Anthroposophie les biens les plus précieux sont dispensés, mais certains dangers existent. Non seulement ceux qui résident dans l'âme de l'homme, entraîné par la recherche du spirituel ; Rudolf Steiner nous l'a souvent dit, un entraînement spirituel forcé, auquel fait défaut le contrepoids de l'éducation morale, éveille dans l'âme les impulsions les plus basses, qui auraient peut-être, sans cela, continué à y sommeiller... Mais il est d'autres périls qui nous viennent des puissances avides de nous pousser toujours plus à fond dans le matérialisme, de métamorphoser les forces de redressement en forces de chutes. Ces puissances sont à l'œuvre, et usent d'artifices et d'art consommés pour distraire quelque chose des biens spirituels que nous a légués Rudolf Steiner, et les faire servir à leurs fins. On verra surgir des idées neuves, attirantes, dont l'originalité en imposera au goût moderne — et combien seront ceux qui se laisseront prendre à ce filet ! Prenons garde aux symptômes les plus bénins en apparence. Ils peuvent porter très loin, et sont peut-être l'œuvre d'une volonté consciente de sa voie, et qui se sert de notre aveuglement. Ravivons en notre mémoire les paroles d'avertissement du maître, qui a toujours attiré notre attention là-dessus. Nous devons conserver à son œuvre toute sa pureté et veiller sur son héritage.

Rudolf Steiner dit, en parlant d'un symbole que l'on enseignait au disciple en Egypte, et qui a pris en Grèce la forme de la légende de Prométhée : « Il ne faut pas approcher ce mythe avec des mains grossières. Il ne faut pas dépouiller cette image comme on enlève au papillon la poussière colorée de ses ailes. Laissons aux ailes leur couleur, laissons aux fleurs leur rosée. Ne tourmentons pas, ne déformons pas ces images. Ne disons pas : La figure de Prométhée signifie ceci ou cela. Essayons plutôt de retrouver le fait spirituel et ensuite de comprendre l'image qui en est née, et qui a passé dans la conscience humaine.

L'initié égyptien conduisait son élève jusqu'au degré où il apprenait à comprendre l'évolution du moi dans l'homme. Il fallait que son esprit puisse s'en former l'image. Mais il ne devait pas saisir les faits grossièrement ; l'image se dressait devant lui,

lumineuse et vivante ; l'initié égyptien ne voulait pas comprimer sous forme de sentences des idées sèches et mortes ; il voulait traduire en forme imagée ce qu'il donnait. La légende de Prométhée a été embellie, parée, par la poésie ; nous n'avons pas le droit d'y mettre davantage que les faits occultes qui la constituent, et de dépouiller l'image de ses plus belles forces artistiques ».

Ne nous laissons pas dérober ce qui, par la sagesse éclairée de Rudolf Steiner, doit former notre esprit.

Marie STEINER.

Apprenons à connaître ce qui a été avant nous, afin de pouvoir collaborer à donner une forme toujours plus spirituelle à ce qui nous entoure.

I

Les rapports spirituels entre les courants de civilisation des temps anciens et des temps modernes

---

Lorsque nous nous demandons ce que la Science spirituelle doit être pour l'homme, la réponse naît des sentiments, des impressions que se sont formés en nous au cours du travail que nous avons accompli dans ce domaine : *La Science spirituelle doit être pour nous un chemin conduisant au développement toujours plus élevé de notre humanité, de ce qui est humain en nous.*

C'est là un but qui semble évident à tout être pensant et sentant, un but vers lequel convergent les idéals les plus élevés, mais qui comporte aussi le développement des forces les plus profondes de notre âme. En fait, les meilleurs d'entre les hommes se sont demandé depuis toujours : comment arriver à développer tout ce qui sommeille en nous ? Question à laquelle on a donné les réponses les plus diverses. Il n'en est peut-être pas de plus brève, de plus concise, que celle que Gœthe a tirée de sa profonde sagesse et qu'il nous a donnée dans les *Secrets :*

« Des contraintes pesant sur tout être
Se libère celui qui se maîtrise lui-même. »

Il y a dans ces mots un sens profond, car ils nous montrent de façon claire et frappante où se trouve le point central de toute évolution : l'homme se développe intérieurement en se maîtrisant lui-même. Car, par là, il s'élève au-dessus de lui. Ne craignons pas de nous remettre en mémoire ce but si noble de la recherche spirituelle, à l'instant où nous allons étudier un sujet comme celui qui va nous occuper maintenant. Il nous soulèvera

hors des horizons de la vie courante, vers des sommets plus élevés. Pour étudier ce sujet, il nous faudra embrasser du regard de vastes périodes de l'histoire, toute une ère qui s'étend de l'ancienne Egypte jusqu'à nous, à travers plusieurs millénaires. Et ce que nous voulons y chercher, c'est quelque chose qui est relié à notre âme la plus profonde, qui touche au centre de notre vie intérieure. Lorsqu'on cherche à atteindre les sommets de sa vie, on ne s'éloigne qu'en apparence de son domaine immédiat ; car cette recherche permet justement de comprendre les choses de la vie courante. Il faut s'abstraire des misères journalières, de ce qu'apporte le train de vie quotidien, et élever son regard vers les grands événements de l'histoire des peuples et du monde ; car on trouve alors le plus sacré des biens de l'âme. Il peut sembler étrange de dire qu'il faut retrouver les rapports qui unissent l'ancienne Egypte, celle qui vit naître le sphinx et les puissantes pyramides, et notre temps présent. Il peut sembler plus étrange encore de dire : c'est parce que nous voulons mieux comprendre notre temps que nous nous reportons aussi loin en arrière. Mais cela même nous mènera au résultat que nous poursuivons : la possibilité de nous dépasser.

Rechercher le rapport qui unit deux époques aussi éloignées semble moins étrange à qui connaît déjà à fond les idées essentielles de la Science spirituelle. Car l'une de nos convictions profondes est que l'âme humaine revient toujours vers la terre, que l'homme parcourt à plusieurs reprises, le cycle qui va de la naissance à la mort. L'idée de la réincarnation nous est devenue toujours plus familière, et quand nous y réfléchissons, nous pouvous nous demander : Ces âmes qui résident aujourd'hui en nous, ont déjà souvent vécu ; n'est-il pas possible qu'elles aient existé au temps de l'ancienne Egypte, de la civilisation égyptienne, et que ces âmes qui sont en nous aujourd'hui aient contemplé autrefois les pyramides gigantesques et les sphinx énigmatiques de l'ancienne Egypte ?

Question à laquelle il faut répondre par un oui. Le décor s'est renouvelé, mais nos âmes ont déjà contemplé les vieux monuments de la civilisation qu'elles revoient aujourd'hui. Ce sont au fond les mêmes âmes qui ont vécu autrefois, qui ont traversé la suite des époques, et qui réapparaissent à notre temps. Nous savons qu'aucune vie ne reste sans fruit, nous savons que l'âme garde en elle ce qu'elle a vécu, ce qu'elle a appris, et qu'elle le

retrouve dans des incarnations suivantes sous forme de forces, de facultés, de tendances, de tempérament. La façon dont nous voyons la nature aujourd'hui, dont nous réagissons aux idées de notre temps, dont nous regardons le monde, il faut en chercher la cause dans l'ancienne Egypte, le pays des pyramides. C'est à ce moment qu'a été déposée en nous la cause de notre attitude actuelle en face du monde physique. Nous allons essayer de comprendre comment s'enchaînent mystérieusement les époques de l'histoire.

Pour toucher le point capital de notre sujet, il faut remonter très loin dans l'évolution de la terre. Nous savons que notre planète s'est souvent métamorphosée. L'ancienne Egypte a été précédée par d'autres civilisations. La vision occulte nous permet de voir bien plus loin encore, jusqu'aux temps très anciens des débuts de l'évolution humaine, temps où la terre avait un tout autre aspect qu'aujourd'hui. L'Asie, l'Afrique de cette époque avaient un tout autre sol. Regardons avec les yeux de l'esprit ces temps très anciens. Nous parvenons à l'époque où une catastrophe gigantesque, causée par les forces de l'eau, s'est produite sur notre terre et en a complètement transformé le visage. Remontons plus loin encore, et nous arrivons aux temps où la terre avait une toute autre physionomie ; où ce qui forme aujourd'hui le sol de l'Océan Atlantique, entre l'Europe et l'Amérique, était un continent. Nos âmes vivaient à cette époque dans des corps tout autrement constitués que les nôtres ; c'était l'époque de l'ancienne *Atlantide,* époque très reculée dont la science ne sait aujourd'hui encore que peu de chose.

Ce continent de l'Atlantide sombra au cours d'une grande catastrophe. Les corps des hommes étaient alors autres que ceux d'aujourd'hui, et ils se sont transformés au cours des temps. Mais les âmes qui vivent en nous aujourd'hui, vivaient aussi dans les corps des anciens Atlantes. La catastrophe détermina un mouvement parmi les peuples atlantes, un courant de migration de l'ouest vers l'est. Ces peuples, nous les formions. Vers la fin de l'Atlantide, le mouvement de migration devint très intense ; c'est ainsi que nous sommes allés de l'ouest vers l'est, à travers l'Irlande, l'Ecosse, la Hollande, la France et l'Espagne. Les peuples émigrants occupèrent ainsi l'Europe, l'Asie et les régions septentrionales de l'Afrique.

Ces territoires, qui sont devenus peu à peu l'Asie, l'Europe et

l'Afrique, étaient déjà habités. L'Europe presque entière, les territoires du nord de l'Afrique et une grande partie de l'Asie, étaient peuplés par des hommes venus d'autres régions ; de sorte que le courant d'immigration entra en contact avec une population étrangère déjà fixée. Toute une civilisation s'édifia, lorsque l'agitation provoquée par l'immigration se fut calmée. Il y avait par exemple dans le voisinage de l'Irlande un territoire où, avant la catastrophe qui se produisit il y a des milliers d'années, vivaient les hommes les plus évolués de la population terrestre. Ceux-ci traversèrent l'Europe sous la conduite de grandes personnalités, jusqu'à un point de l'Asie centrale où ils se fixèrent, et d'où rayonnèrent des groupes civilisateurs vers les régions les plus diverses. L'un de ces groupes, envoyé aux Indes, y rencontra une population déjà établie depuis des temps immémoriaux, et qui avait aussi sa civilisation propre. Les nouveaux colons s'étant mêlés à cette population, ils fondèrent la *première civilisation post-atlantéenne*, vieille de plusieurs millénaires, et dont l'histoire ignore presque tout ; les événements dont elle parle à ce sujet lui sont postérieurs de plusieurs milliers d'années. Ce trésor de sagesse que nous appelons les Védas ne nous fait entendre que les derniers échos d'une civilisation hindoue très ancienne, soumise à la direction d'êtres spirituels, et fondée par les « Saints Rishis ». Civilisation d'un caractère unique, et dont nous ne pouvons nous faire aujourd'hui qu'une faible idée, car les Védas ne sont que le reflet sacré de cette lointaine civilisation profondément religieuse.

Elle fut suivie par la seconde culture post-atlantéenne, celle qui est née de la sagesse de Zoroastre, et qui donna naissance à la civilisation perse. Comme la période de civilisation hindoue, elle dura longtemps, et atteignit sa perfection dernière avec Zoroastre.

Ensuite s'édifie, sous l'influence des hommes envoyés dans la région du Nil, la civilisation que nous pouvons résumer en quatre épithètes : la culture chaldéenne, égyptienne, assyrienne, babylonienne, troisième civilisation de la période post-atlantéenne, établie dans les régions nord de l'Afrique, et qui atteignit son apogée dans la magnifique science du ciel des Chaldéens d'une part, et dans la culture égyptienne d'autre part.

Vient ensuite une quatrième période, qui s'est épanouie au sud de l'Europe, la période gréco-latine, dont Homère nous chante les débuts, qui a produit l'art de la statuaire grecque, et une

poésie qui a donné naissance à des œuvres aussi remarquables que les tragédies d'Eschyle et de Sophocle. La civilisation romaine s'y rattache. Cette période commence environ au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, 747 av. J.-C., et dure jusqu'au XIVe ou XVe siècle (1413) après la naissance du Christ. A ce moment commence la cinquième civilisation, la nôtre, à laquelle succèderont une sixième et une septième civilisations. Cette septième civilisation verra reparaître sous une autre forme l'esprit de l'époque hindoue. Nous allons voir qu'il est une loi étrange, qui nous permet de comprendre l'effet de forces merveilleuses agissant au cours de ces périodes, et les rapports qu'elles ont entre elles. Regardons d'abord la première période, celle de la culture hindoue ; nous savons qu'elle doit réapparaître et briller sous une nouvelle forme au cours de la septième période. La seconde période, que nous avons appelée la culture perse, réapparaîtra dans la sixième. Après la disparition de notre civilisation actuelle, nous verrons s'épanouir au cours de la sixième période la religion de Zoroastre. Et nous allons voir au cours de cette étude que notre cinquième période est comme la résurrection de la troisième époque, de la culture égyptienne. La quatrième période forme un centre ; elle n'a de correspondant ni avant, ni après elle.

Essayons de mieux comprendre cette loi mystérieuse. Il y a dans la civilisation hindoue quelque chose qui choque l'homme moderne ; c'est la répartition en castes : caste des prêtres, caste des guerriers, des commerçants et des ouvriers. Ces cloisons ne sont pas en harmonie avec la conscience moderne. Elles semblaient toutes naturelles dans la première civilisation post-atlantéenne ; il ne pouvait pas en être autrement ; les hommes étaient répartis en quatre groupes, selon les différentes propriétés de leur âme. Cela ne semblait nullement une injustice, car cette répartition était faite par les chefs, et ceux-ci étaient des personnalités tellement élevées que tout ce qu'ils ordonnaient était considéré comme juste. On se disait que les guides, les sept Rishis sacrés, qui, pendant la période atlantéenne avaient été enseignés par les êtres divins eux-mêmes, savaient quelle était la place de chaque homme. Cette répartition semblait donc toute naturelle. Elle se reproduira au cours de la septième période, mais tout autrement ; si autrefois elle fut imposée par autorité, plus tard les hommes se grouperont d'après l'évidence objective des faits. Il se passe

quelque chose d'analogue chez les fourmis : elles forment un état dont la merveilleuse organisation, et la faculté de subvenir à une tâche relativement énorme ne sont approchés par aucune collectivité humaine. Et pourtant, nous y voyons réalisé ce qui semble si choquant aujourd'hui à l'homme, la division en castes; chaque fourmi accomplit un devoir qui est le chaînon d'un travail commun.

Quoiqu'on en pense aujourd'hui, les hommes en viendront à se rendre compte que le salut de l'humanité est dans cette répartition, et ils trouveront le moyen de diviser le travail sans donner lieu à des injustices. La société humaine apparaîtra comme un organisme d'une merveilleuse harmonie. C'est là quelque chose que nous pouvons lire dans les annales de l'avenir. Ainsi réapparaîtra l'Inde antique. Et c'est d'une façon analogue que certains caractères de la troisième période réapparaissent au cours de la cinquième.

Serrons de plus près notre sujet ; il embrasse un immense domaine, celui qui vit surgir les pyramides gigantesques et le sphinx ; il s'éclaire du fait que les âmes des anciens Hindous se sont incarnées dans les Egyptiens, et sont incarnées aussi aujourd'hui. En poursuivant un peu plus dans ses détails cette loi générale dont nous parlions tout à l'heure, nous allons rencontrer deux faits qui nous montreront comment retrouver les liens mystérieux qui rattachent entre elles la civilisation égyptienne et la nôtre. Nous avons vu que la loi des répétitions s'exprime à travers les différentes périodes de civilisation ; comme elle nous apparaît plus profonde encore, lorsque nous la suivons à travers les régions spirituelles ! Nous connaissons tous un tableau plein d'un sens profond, le célèbre tableau de Raphaël qui, par un enchaînement de faits singuliers, se trouve actuellement à Dresde : la Madone de la Chapelle Sixtine. Dans ce tableau, que d'innombrables reproductions mettent à la portée de tous, comment ne pas admirer la pureté magnifique qui enveloppe les personnages ; comment ne pas s'émouvoir en contemplant le visage de la mère, sa position planant entre ciel et terre, le regard profond de l'enfant. Et quand nous regardons les nuées qui les entourent, et d'où il émerge tant de petites têtes d'anges, comment ne pas ressentir quelque chose de plus profond encore, et qui nous fait mieux comprendre le tableau tout entier. Je sais que c'est une audace, mais je le dis pourtant : si l'on regarde profondément,

gravement, cet enfant sur les bras de sa mère, et derrière lui les nuages qui s'harmonisent en un ensemble de têtes angéliques, on comprend que cet enfant n'est pas né d'une façon naturelle ; il est l'un de ceux qui planent tout autour dans les nuages. Cet enfant Jésus est, lui aussi, une de ces nuées ayant pris forme, devenue plus dense ; un des petits anges s'est envolé des nuages dans les bras de la Madone. C'est là un sentiment tout à fait juste. Si nous savons le faire vivre en nous, notre regard s'élargira ; il se libérera des idées étroites qu'on se fait sur les liens naturels des choses de la vie. C'est à l'aide de ce tableau que le regard borné s'élargit et peut concevoir qu'il y a eu autrefois un autre mode de naissance que celui qui est basé sur les rapports des sexes. Bref, ce tableau nous fait pressentir les liens profonds qui unissent le monde humain à celui des forces spirituelles.

Lorsque, quittant la Madone, nous reportons notre regard en arrière jusqu'à l'époque égyptienne, nous y rencontrons une image toute semblable, et aussi noble ; les Egyptiens ont célébré Isis, cette figure à laquelle se rattache la sentence : *Je suis ce qui fut, ce qui est, ce qui sera. Aucun mortel encore n'a soulevé mon voile.* Un mystère profond que recouvre un voile épais, voilà ce que nous révèle Isis, *la belle forme spirituelle de Dieu,* Isis que les anciens Egyptiens ont vue avec l'enfant Horus, comme nous voyons la Madone avec l'enfant Jésus. Cette Isis nous est représentée comme portant en elle l'élément éternel, et ceci nous rappelle le sentiment que nous éprouvons à la vue de la Madone. Il faut que nous sachions voir en Isis la forme de profonds mystères qui reposent sur des réalités spirituelles. La Madone nous rappelle Isis : c'est Isis qui ressurgit en elle. Tel est le lien qui unit ces deux figures. Il faut sentir avec le cœur les grands mystères qui unissent dans le monde spirituel la civilisation égyptienne et la nôtre. Nous pouvons retrouver encore un autre rapport. Nous savons comment l'Egyptien traitait ses morts ; nous connaissons la coutume des momies ; l'Egyptien tenait à ce que la forme physique extérieure soit conservée longtemps, et nous savons qu'il peuplait ses tombes de momies dont il savait garder la forme extérieure. Il donnait au mort dans sa tombe certains ustensiles, certaines richesses, souvenirs de la vie terrestre écoulée, conformément aux nécessités de la vie physique. Il fallait que fût conservée l'image de ce que l'homme avait été dans le monde physique. C'est ainsi que l'Egyptien rattachait

ses morts à la terre. Cette coutume s'étendit de plus en plus, et elle caractérise tout à fait l'ancienne civilisation égyptienne. Mais une pratique de ce genre n'est pas sans effets sur l'âme. Songeons que nos âmes ont habité ces corps d'Egyptiens, qu'elles se sont réellement incarnées dans ces corps dont on faisait des momies. Nous avons vu au cours d'autres études que l'homme, lorsqu'il est libéré de son corps physique et de son corps astral après la mort, entre dans un autre état de conscience, et qu'en aucune façon il ne vit inconsciemment dans le monde astral. Il peut alors, du haut des mondes spirituels, abaisser son regard vers la terre, bien qu'en retour il ne soit pas possible aujourd'hui de voir d'ici le monde spirituel. Par conséquent, il ressent la manière dont son corps est conservé, embaumé, brûlé, ou décomposé. Le rapport qu'il a avec son corps est différent suivant les cas. Le fait que dans l'ancienne Egypte on embaumait les corps a eu pour conséquence que les âmes, après la mort, ont eu une vie toute particulière. Lorsqu'elles regardaient vers la terre, elles étaient liées à leur corps physique ; elles avaient devant elles leur forme corporelle ; et ce corps prenait de l'importance pour elles, car, après la mort, l'âme est sensible à toutes les impressions. Celle que le corps momifié imprimait en elle la marquait profondément, et lui donnait sa forme. Cette âme, après avoir traversé des incarnations au cours de la civilisation gréco-latine, vit aujourd'hui en nous. La vision de ce corps momifié vers lequel elle s'est toujours sentie attirée n'a pas été sans effet sur elle ; car ce n'est pas un fait de petite importance. Elle a acquis un attachement pour le corps, et le résultat en est aujourd'hui la tendance à donner du prix à toute la vie physique. Cet amour de l'homme moderne pour ce qui est matériel vient de ce que les âmes ont autrefois contemplé leur momie, la forme qui les avait exprimées. L'homme a ainsi appris à aimer le monde physique ; c'est pourquoi il pense si souvent aujourd'hui que seul le corps physique a de l'importance entre la naissance et la mort. Cette idée n'est pas née sans cause. — Ceci n'est pas une critique contre la civilisation égyptienne ; il s'agit simplement d'attirer l'attention sur les nécessités qu'entraîne le retour des incarnations de l'âme. Sans ce lien qui les rattachait à leur momie, les âmes n'auraient pu poursuivre leur évolution. L'homme se désintéresserait aujourd'hui complètement du monde physique, si les Egyptiens n'avaient pas pratiqué le culte des momies. Il fallait

que cela soit ainsi, pour que s'éveille dans les âmes un intérêt justifié pour le monde physique. La façon dont l'homme vit aujourd'hui, dont il voit le monde, est une conséquence de cette coutume égyptienne de momifier le corps après la mort. Car le courant de la civilisation était guidé par des initiés qui savaient voir l'avenir. Les Egyptiens ne se sont pas mis à embaumer les corps tout à coup, par une impulsion soudaine. A ce temps, l'humanité était guidée par de hautes individualités qui veillaient à ce que fût fait ce qui devait être fait, par la force de l'autorité. Dans les écoles initiatiques, on savait que notre époque devait correspondre à la troisième civilisation ; ces rapports mystérieux, les prêtres les voyaient, et ils ordonnèrent la momification des corps afin que les âmes puissent acquérir la tendance qui leur ferait chercher plus tard une connaissance spirituelle ayant son point de départ dans le monde physique, extérieur.

Le monde est conduit par la sagesse ; et nous avons là un exemple de la coordination existant entre les époques. Si les hommes pensent comme ils le font aujourd'hui, c'est grâce aux expériences intérieures qu'ils ont faites dans l'ancienne Egypte. Nous plongeons là un regard vers de profonds mystères qui se manifestent dans les courants de civilisation. Ces mystères, nous n'avons fait encore que les effleurer ; l'image de la Vierge apparentée à celle d'Isis, l'embaumement des corps et son effet sur les âmes, ne découvrent encore que superficiellement les véritables faits spirituels. Mais nous approfondirons notre étude ; sans nous arrêter à l'apparence extérieure, nous irons jusqu'à ce qui est la raison profonde de cette apparence.

⁂

La vie extérieure s'écoule entre la naissance et la mort. La vie après la mort est beaucoup plus longue : c'est ce que nous appelons le Kamaloka, et les expériences dans le monde spirituel. Cette vie dans les mondes suprasensibles est d'aspect aussi varié que celle du monde physique. Examinons quelles ont été les expériences dans cet autre monde du temps de notre incarnation égyptienne. Toute autre était notre vie entre la naissance et la mort ! On ne peut aucunement la comparer à notre vie actuelle, cela n'aurait aucun sens. Et plus diverse encore que cette vie extérieure était la vie de l'âme entre la mort et une nouvelle

naissance. A l'époque égyptienne, l'âme a vécu tout autrement qu'en Grèce, ou au temps de Charlemagne, ou à notre époque. Dans l'autre monde, dans le monde spirituel, se déroule également une évolution, et là aussi la différence est grande. De même que l'effet de l'embaumement trouve son prolongement dans la mentalité actuelle, de même l'évolution qui s'accomplit entre la mort et la naissance poursuit son action depuis la troisième jusqu'à la cinquième époque. Là aussi, nous découvrirons des liens mystérieux. Et pour les comprendre vraiment, nous aurons à réveiller en nous quelque chose qui est un fruit de ces vies antiques. En parcourant les chemins de l'évolution, nous reconnaîtrons les rapports véritables de ce qu'a édifié l'Egyptien ou qu'a pensé le Chaldéen, avec ce que nous expérimentons aujourd'hui. Nous retrouverons dans ce qui nous entoure, dans ce qui nous intéresse, la conséquence d'actes autrefois accomplis. Nous verrons également comment progresse l'évolution, comment la quatrième période forme entre la 3e et la 5e un extraordinaire chaînon. Notre âme s'élèvera à la considération des rapports profonds des choses, et nous en tirerons une compréhension plus complète à l'égard de ce qui vit en nous.

II

Le reflet des événements spirituels dans les conceptions religieuses des hommes

---

Nous avons essayé hier de nous représenter certaines correspondances entre la vie, et surtout la vie spirituelle, des différentes périodes postatlantéennes. Nous avons vu que la première de ces périodes se répétera dans la dernière, la septième, la civilisation perse, la seconde, se répétera dans la sixième, et que la période qui nous occupe, la civilisation égyptienne se répète dans notre vie et dans nos destinées, dont est faite la cinquième période. Quant à la civilisation gréco-latine, la quatrième, elle occupe une situation exceptionnelle, et ne se reproduit pas. Nous avons ainsi esquissé les mystérieuses correspondances qui relient entre elles les civilisations de l'ère postatlantéenne, survenues après la catastrophe où sombra l'Atlantide. Cette ère postatlantéenne elle-même prendra fin à son tour par des catastrophes aux résultats semblables à ceux qui terminèrent l'ère atlantéenne. Ce sera la lutte de tous contre tous. Nous avons effleuré certains exemples de renversements d'époques les unes dans les autres qui, si nous les étudions de plus près, éclaireront profondément la vie de notre âme.

Nous allons voir aujourd'hui — en guise de préparation — quelques exemples de ces répétitions. Nous allons élargir notre regard très loin dans l'évolution de la terre, et jusqu'à de lointains horizons qui pourtant nous touchent de très près.

Un avertissement encore. Lorsque, en occultisme, on parle de répétitions de ce genre et qu'on veut se rendre compte comment la première période de civilisation se répète dans la septième, la troisième dans la cinquième, etc... si l'on a tant soit

peu l'esprit mathématique, on aime s'en faire un schéma. Il faut faire très attention. L'important n'est pas le schéma, c'est le regard spirituel. S'il fait défaut, on s'engage dans une mauvaise voie. Un esprit logique peut comprendre ce qui se passe dans le monde spirituel, mais il ne peut pas l'inventer. On ne peut en acquérir la connaissance que par l'expérience intime.

Pour mieux comprendre les périodes de civilisation, jetons un coup d'œil sur l'évolution de la terre en général, telle qu'elle se révèle au voyant qui dirige son regard spirituel vers les événements d'un très lointain passé. Lorsque nous remontons le cours de cette évolution, nous nous apercevons que la terre n'a pas toujours eu l'aspect qu'elle a actuellement. Elle n'avait pas jadis de sol minéral dur ; les pierres n'étaient pas comme aujourd'hui ; elle ne portait pas non plus des plantes et des animaux comme ceux d'aujourd'hui, et les hommes n'habitaient pas un corps de chair ; l'homme n'avait pas de squelette. Tout cela s'est formé par la suite. En remontant dans le passé, nous arrivons à un moment où l'homme était constitué d'une sorte de brouillard, qui, si nous avions pu le voir du fond des espaces cosmiques, nous serait apparu comme une fine nuée éthérique. Ce nuage aurait été beaucoup plus étendu que la terre actuelle, car il atteignait jusqu'aux limites extrêmes de notre système planétaire ; il le dépassait même. Si nous avions pu l'étudier de près, il nous serait apparu comme constitué par de petits points de nature éthérique. Lorsque nous voyons de loin un essaim de moucherons, nous croyons voir un nuage ; en nous approchant, nous distinguons chaque insecte. C'est ainsi que nous serait apparue autrefois la masse de la terre, qui n'était pas matérielle au sens actuel du mot, mais qui n'avait atteint qu'un degré éthérique de condensation. Cette masse était donc constituée par de nombreux points éthériques, mais ces points avaient quelque chose de tout à fait particulier. Si l'œil humain avait pu voir ces points — il ne les aurait pas perçus comme le voyant pouvait les percevoir, comme il perçoit encore aujourd'hui. Essayons de le comprendre à l'aide d'une comparaison. Prenons une semence d'églantine, de rose sauvage, une graine parfaitement formée. Qu'y voit-on ? C'est un corps très petit, et si l'on n'a pas appris comment est faite la semence d'églantine, on ne peut pas deviner que c'en est une. La forme seule de la graine ne permet pas de le deviner. Mais un homme doué de facultés clairvoyantes y voit

autre chose. La graine disparaît peu à peu devant ses yeux, et à sa place apparaît à son regard intérieur une forme spirituelle semblable à une fleur, qui sort lentement de la semence. C'est une forme réelle, que seul le regard clairvoyant peut percevoir. Cette forme est l'image de ce qui doit plus tard germer hors de la graine. Ce serait cependant faire erreur que de croire qu'elle est tout à fait semblable à la plante qui correspond à cette graine. Ce n'est aucunement le cas. C'est une magnifique forme lumineuse, faite de courants et de formes très complexes ; la plante qui sortira plus tard de la graine n'est que l'ombre de cette splendide forme spirituelle que peut voir surgir le clairvoyant. Sans oublier cette vision du type éthérique de la plante, retournons à notre terre originelle, aux points éthériques qui la constituent. Le clairvoyant qui aurait considéré un de ces points éthériques de la substance originelle comme il considérait tout à l'heure la semence, en aurait vu sortir une forme lumineuse, magnifique, sommeillant en puissance dans la graine éthérique. Et quelle est cette forme que peut voir le clairvoyant, lorsqu'il reporte son regard en arrière vers ces atomes de la terre primitive ? C'est une forme aussi différente de l'homme physique actuel que l'image spirituelle l'est de la plante physique, — c'est la forme originelle de l'homme. A ce temps, la forme humaine sommeillait dans la graine éthérique, et il a fallu toute l'évolution pour qu'apparaisse l'homme sous sa forme présente. Il a fallu bien des choses ! de même qu'il faut bien des choses pour que germe la semence : il faut qu'elle soit enfouie dans la terre, et que le soleil lui envoie sa chaleur. Nous comprendrons peu à peu comment cette forme a été réalisée par l'homme, en étudiant ce qui s'est passé entre temps.

Dans un passé très reculé, toutes les planètes qui composent notre système ne faisaient qu'un avec la terre. Mais pour nous limiter à l'étude du soleil, de la lune et de la terre, n'envisageons aujourd'hui que l'union qui existait entre le soleil, la lune et la terre. Si nous mélangions ces trois corps en une seule mixture, et qu'en pensée nous en fassions un corps céleste, nous obtiendrions ce qu'était la terre à son origine : Soleil + Terre + Lune. Naturellement, l'homme était à cette époque un être purement spirituel. Il ne pouvait pas en être autrement, puisque à la terre était réunie l'essence du Soleil. Tant que notre planète Terre garda en elle le Soleil et la Lune, unie à tous les êtres, à toutes

les forces qui les composent, l'homme n'eut qu'une existence spirituelle au sein de l'atome primordial. Cela ne changea qu'au moment où se produisit dans notre évolution un fait très important : le soleil se sépara, s'isola, quittant la Terre et la Lune. Au lieu d'un corps unique, il y en eut alors deux : d'une part le Soleil, et d'autre part la Terre + la Lune. Pourquoi cela ?

Tout ce qui arrive a un sens profond ; nous le comprenons si nous savons qu'autrefois, la terre n'était pas seulement habitée par des hommes, mais par d'autres êtres de nature spirituelle, imperceptibles à l'œil physique, mais existant cependant au même titre que les êtres physiques. A notre monde sont par exemple unis des êtres qui vivent dans l'entourage de la terre, et que l'ésotérisme chrétien appelle des anges, des *Angeloi.* Pour nous en faire une image, songeons qu'ils se trouvent au point où en sera l'homme lorsque la terre aura accompli son évolution. Aujourd'hui, ces êtres ont déjà acquis la perfection que l'homme atteindra à la fin de son évolution terrestre. D'autres êtres, les archanges, *Archangeloi* ou Esprits du feu, sont à un degré plus élevé encore : ce sont des êtres que nous pouvons percevoir lorsque nous dirigeons notre regard spirituel sur la vie de peuples entiers. Un groupe plus élevé encore d'être spirituels, ce sont les principautés ou *Archaï* ou Esprits de la personnalité ; nous les rencontrons lorsque nous embrassons du regard des périodes de temps tout entières, englobant de nombreux peuples, leurs rapports et leurs contrastes, en un mot, ce que l'on appelle ordinairement l'esprit du temps. Lorsqu'on considère par exemple notre époque, on voit qu'elle est dirigée par des êtres élevés qu'on appelle des principautés ou *Archaï.* Il est des êtres plus élevés encore, que l'ésotérisme chrétien appelle des puissances ou Exusiai ou encore Esprits de la forme. Il y a donc d'innombrables êtres qui sont unis à notre terre, et qui s'élèvent de degré en degré au-dessus de l'homme.

Lorsque, partant du minéral, nous montons vers la plante, de la plante vers l'animal, et de là vers l'homme, nous trouvons en l'homme l'être le plus élevé de l'échelle physique ; mais les autres êtres sont là aussi ; ils sont parmi nous, ils nous pénètrent. Au début de l'évolution, dont nous parlions à l'instant, lorsque la terre sortit comme une nuée du sein de l'éternité, tous ces êtres étaient unis à elle, et le clairvoyant aurait pu voir comment, en même temps que la forme humaine, d'autres êtres peuplaient

cette forme. Ce sont ceux dont nous avons parlé plus haut, et d'autres plus élevés encore, les Puissances, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et ensuite les Séraphins. Tous ces êtres étaient intimement unis à cette poussière éthérique des origines, mais tous n'en étaient pas au même degré de développement. Il en est de si élevés, que l'homme ne peut se faire d'eux aucune idée, mais il en est d'autres qui sont plus proches de lui. Ces êtres ayant atteint des degrés différents de l'évolution, ils ne pouvaient pas la poursuivre de la même façon que l'homme ; il fallait qu'un domaine particulier leur fût réservé. Il y en avait parmi eux qui auraient souffert un grand dommage s'ils étaient restés en contact avec les êtres inférieurs. C'est pourquoi ils s'en séparèrent. Ils retirèrent de la nuée originelle les substances les plus spirituelles, et s'établirent dans le Soleil. Ils en firent leur paradis, et y réglèrent comme il fallait le rythme de leur évolution. S'ils étaient restés mêlés aux substances inférieures qu'ils abandonnèrent à la terre, ils n'auraient pas pu poursuivre leur évolution. Ils auraient été paralysés comme par un poids de plomb. Nous voyons donc que cette séparation matérielle de la substance du monde n'est pas seulement l'effet d'une cause physique, mais qu'elle est due aux forces des êtres qui cherchaient le lieu où ils pourraient poursuivre leur évolution. C'est un fait sur lequel il faut insister, car ces événements ont à leur origine des causes spirituelles.

Sur le corps formé par la Terre et la Lune était resté l'homme, et avec lui des êtres plus élevés, appartenant à la hiérarchie inférieure, les anges et les archanges, et des êtres moins élevés que lui-même. Un seul parmi ces êtres puissants, assez parfait déjà pour émigrer sur le soleil, se sacrifia et resta sur la Terre-Lune. C'est l'être qui fut nommé plus tard Iahvé ou Jéhova. Il quitta le Soleil, et dirigea la vie sur la planète formée par la Terre et la Lune. Deux groupes sont donc en présence : l'un sur le Soleil, formé par les êtres les plus élevés, sous la direction d'une entité sublime, que les gnostiques ont cherché à se représenter sous le nom de Pléroma. Ces êtres sont en quelque sorte les régents du Soleil. Iahvé dirige la planète Terre + Lune. Insistons bien sur ce point : ce sont les êtres les plus nobles, les plus élevés, qui sont partis avec le Soleil et qui ont laissé derrière eux la Terre et la Lune. La Lune n'était pas encore isolée, elle était mêlée à la Terre. Quel sentiment doit faire naître en nous cet

événement cosmique de la séparation du Soleil et de la Terre ? Le Soleil avec les êtres qui l'habitent représentent ce qu'il y avait de plus digne, de plus pur, de plus noble, et le reste, la Terre + la Lune, l'élément le plus inférieur. La Terre était alors à un degré plus bas encore qu'elle ne l'est aujourd'hui. Car par la suite, la Terre se débarrassa de la Lune, et avec elle des substances inférieures qui auraient empêché l'homme de poursuivre son évolution. La Terre a dû chasser la Lune.

En attendant, notre Terre connut une époque sombre et terrible ; tout ce qui, en elle, était tendance noble d'évolution, était tombé sous la puissance de forces très mauvaises, et l'homme ne put continuer à progresser qu'en les expulsant avec la Lune.

Le principe de la lumière, de la grandeur, le principe du Soleil, s'oppose au principe de l'ombre, de la Lune. Si l'on avait observé le Soleil d'un regard clairvoyant, au moment où il s'isola de la terre, on aurait vu les êtres qui voulaient s'y fixer, mais on aurait en même temps perçu autre chose. Ce soleil qui venait de s'isoler ne serait pas seulement apparu comme un ensemble d'êtres spirituels, comme quelque chose d'éthérique — car l'éthérique était le vêtement des substances inférieures, — il serait apparu comme une substance astrale, comme une immense aura de lumière. La Terre étant abandonnée par cette aura lumineuse, s'épaissit, se condensa brusquement, sans atteindre encore la dureté du minéral. A ce temps, un principe bon et un principe mauvais, un principe de lumière et un principe de l'ombre étaient opposés l'un à l'autre.

Voyons maintenant l'aspect de la Terre avant qu'elle n'ait expulsé la Lune. Ce serait s'en faire une représentation tout à fait fausse que de la voir comme notre terre actuelle. Le noyau de la terre était à cette époque une masse ignée en ébullition. Ce noyau de feu était entouré des forces de l'eau, non de l'eau actuelle, car celle-ci contenait aussi les métaux sous la forme liquide. L'homme était aussi présent sous une toute autre forme.

A cette époque, il n'y avait pas d'air sur la terre. Les êtres qui s'y trouvaient n'en avaient pas besoin. Leur système respiratoire était constitué tout autrement. L'homme était à ce stade une sorte de poisson-amphibie, fait d'une matière toute molle et liquide. Il aspirait en lui, non pas l'air, mais ce qui se trouvait contenu dans l'eau. Tel était l'aspect de la Terre à ce moment. Dans l'échelle de l'évolution elle est à un degré bien inférieur à celui

d'aujourd'hui. Il y avait à cela une nécessité. L'homme n'aurait jamais pu trouver le rythme conforme à son évolution, ni les moyens nécessaires pour la réaliser, si le Soleil et la Lune ne s'étaient pas séparés de la Terre. Le Soleil restant uni à la Terre, tout fût allé beaucoup trop vite, et sous l'influence des forces qui résident maintenant sur la Lune, beaucoup trop lentement. Lorsque, par de gigantesques bouleversements, la Lune se retira de la Terre, il se produisit peu à peu ce qu'on pourrait appeler la séparation de l'air et de l'eau. L'air de cette époque n'était aucunement le même que le nôtre ; il contenait encore toutes sortes de vapeurs. L'être qui se formait ainsi progressivement était le germe de l'homme actuel, comme nous l'étudierons de plus près.

L'homme a donc déjà traversé trois stades différents ; au début, il vivait au sein d'un corps céleste composé de la Terre, de la Lune et du Soleil, parmi toutes les hautes entités spirituelles. Et le regard clairvoyant l'aurait vu sous l'aspect que nous venons de décrire. Ensuite, nous le voyons vivre dans de bien mauvaises conditions, sur un monde composé de la Terre et de la Lune. Si les choses en étaient restées là, l'homme serait devenu un être mauvais, horrible, sauvage. En effet, le Soleil s'étant retiré brillait au dehors dans la gloire de ses rayons, tel une immense aura. D'autre part, la Terre restait unie à la Lune, et par elle à toutes les forces perfides qui étouffaient en l'homme les plus nobles éléments. C'est ainsi que naît un double principe. Par la suite, nous voyons apparaître un triple principe. Car le Soleil reste ce qu'il est ; mais la terre se sépare de la Lune, et l'homme reste sur la Terre. Quand l'homme se reporte vers cette troisième phase de l'évolution, il y retrouve un triple groupe de forces. Et il se demande : D'où viennent ces forces ? Dans la première phase, l'homme était encore uni aux puissances sublimes du Soleil. Les forces qui s'étaient développées pendant la seconde phase s'éloignèrent avec la Lune. Ce fut pour l'homme une délivrance, mais il avait gardé le souvenir de la première période, alors qu'il était encore uni aux êtres du Soleil. Il avait appris la nostalgie, et se sentait comme un fils chassé hors du foyer. Les forces, qui s'étaient éloignées de la Terre avec le Soleil et la Lune, avaient fait de lui un fils du Soleil et de la Lune.

Ainsi notre monde passe du principe unique au principe double, puis au principe triple : Soleil, Terre, Lune.

On désigne sous le nom d'époque lémurienne le temps où la Lune se sépara de la Terre, où l'homme reçut enfin la possibilité de se développer. Après les immenses catastrophes dues au feu qui terminèrent la période lémurienne, notre terre prit peu à peu forme, se développa dans les conditions qui constituèrent l'ancienne Atlantide. Les premiers continents émergèrent des masses liquides. Ceci se passait longtemps après le départ de la Lune. Mais ce n'est que grâce à ce départ que la Terre put poursuivre son évolution. A l'époque de l'Atlantide, l'homme était fait tout autrement qu'aujourd'hui ; il était toutefois assez développé pour pouvoir, sous forme d'une masse molle, planer, nager pour ainsi dire, et animer son enveloppe d'air. Le système osseux ne se développa que lentement. Ce n'est que vers le milieu de l'Atlantide que l'homme atteignit à peu près à une forme semblable à la nôtre. Quant à la conscience que nous possédons aujourd'hui, elle ne s'est formée que beaucoup plus tard, et si nous voulons comprendre les hommes d'autrefois, il ne faut pas perdre de vue qu'ils étaient doués d'une conscience clairvoyante. Elle est d'autant plus facile à comprendre que nous la comparons avec la conscience actuelle. Aujourd'hui, l'homme perçoit physiquement le monde par l'activité de ses sens ; il reçoit constamment des impressions visuelles, auditives, etc... Lorsqu'il s'endort, la nuit, le monde sensible sombre pour lui dans une mer d'inconscience. Pour l'occultiste, cela n'est d'ailleurs pas l'inconscience, mais un degré inférieur de conscience. Aujourd'hui, l'homme a comme une double sorte de conscience : la forme du jour et la conscience de sommeil ou de rêve. Il n'en était pas ainsi dans les premiers temps de la période atlantéenne. Etudions comment se faisait à cette époque le passage de la veille au sommeil. Pendant un certain temps, l'homme descendait dans son corps physique, comme nous le faisons aujourd'hui, mais il ne percevait pas encore le contour net des objets. Imaginons que nous marchions dans un épais brouillard d'hiver, que nous voyions le soir les réverbères entourés d'un halo de lumière, et nous aurons une image approximative de la façon dont l'Atlante voyait les objets. Pour lui, tout baignait encore dans le brouillard. Tel était l'aspect que prenaient les choses pendant le jour. La nuit les transformait. Mais non comme aujourd'hui. Quand l'Atlante s'endormait, il ne sombrait pas dans l'inconscience ; son esprit pénétrait dans un monde d'êtres divins, spirituels, qu'il percevait

autour de lui comme des compagnons. Aussi vrai que l'homme ne voit plus ces êtres pendant la nuit, il les a vus autrefois quand il plongeait lui-même dans un océan spirituel. Le jour, il était le compagnon des règnes inférieurs, la nuit, celui des entités supérieures. A ce temps, l'homme avait la conscience du spirituel, mais une conscience ennuagée ; et dépourvu de la conscience de lui-même, il vivait parmi ces êtres divins.

Passons en revue les quatre phases de l'évolution de notre terre. Dans la première, le Soleil et la Lune étaient encore unis à la Terre. Evoquons en nous-mêmes cette première période. Les êtres qui habitaient la Terre étaient des êtres purs ; l'homme n'était encore qu'un germe éthérique, visible seulement pour le regard spirituel. Vient ensuite la seconde phase. Le Soleil est maintenant isolé, nous le voyons sous la forme d'une aura, et la Lune + la Terre forment le monde du Mal. Nous en arrivons ensuite à la troisième phase : la Lune se sépare à son tour de la Terre ; la Terre est soumise désormais à l'influence de ce triple groupe de forces. Quatrième phase : l'homme appartient déjà au monde physique, qui lui apparaît dans un brouillard ; pendant son sommeil, il est le compagnon d'entités divines. C'est la période qui se termine par d'immenses catastrophes liquides, l'époque de l'Atlantide.

Faisons un pas de plus. Voici les premières civilisations de l'époque postatlantéenne : la civilisation hindoue, la civilisation perse, celle de l'Egypte, de la Chaldée et de Babylone, celle de la Grèce et de Rome, et enfin la nôtre, cinquième culture. L'homme change, il est dépouillé de quelque chose qu'il avait possédé sur l'Atlantide.

Essayons de nous représenter l'Atlante quand il dormait. Il était alors le compagnon de l'esprit, des dieux ; il percevait réellement un monde spirituel. Et c'est cela qu'il perdit après la catastrophe atlantéenne. Sa vision nocturne s'assombrit. En revanche, le jour s'éclaira pour lui, et son Moi se développa. Ce fut pour l'homme une conquête, mais qu'il paya de la disparition des dieux ; ils n'étaient plus que des souvenirs, et tout ce que l'âme avait connu pendant le début de la période postatlantéenne n'était plus qu'un souvenir de la vie vécue autrefois parmi les êtres divins.

Nous savons que les âmes, toujours les mêmes, ont des incarnations successives. Nos âmes vivaient déjà au début de l'époque

atlantéenne, elles habitaient déjà des corps ; et elles étaient là au moment où la Lune et le Soleil se séparèrent de la Terre ; elles étaient là depuis les tout premiers commencements. L'homme existait déjà dans la poussière éthérique. Et les cinq civilisations de la période postatlantéenne avec leurs conceptions du monde, leurs religions, ne sont pas autre chose que les souvenirs des anciennes époques de la Terre.

La première, la période hindoue, a connu une religion qui fut comme le reflet intérieur, la métamorphose en images et en sentiments de la toute première phase, celle où le Soleil et la Lune étaient encore unis à la Terre. On peut se représenter facilement que ces évocations ont été sublimes. La conscience hindoue conçut l'esprit qui, dans la première phase de la vie terrestre, dans le brouillard original, était uni à tous les anges, les archanges, à tous les esprits, aux dieux et aux entités, elle conçut cet esprit sous la forme d'une haute individualité, qu'elle appela Brahm, Brahma. En esprit, la première civilisation postatlantéenne reproduisait ce qui avait été autrefois. Elle n'est pas autre chose que la répétition de la première période terrestre, vécue intérieurement.

Le centre de la conception religieuse des anciens Perses, c'est le principe de la lumière et de l'ombre. Les grands initiés voyaient deux entités, l'une personnifiée par le Soleil, l'autre par la Lune. Ils les opposaient l'une à l'autre : Ahoura Mazdao, l'aura de Lumière, Ormuzd, le Dieu le plus haut adoré par les Perses ; Ahrimane est l'esprit mauvais, le représentant de tous les êtres qui habitaient le monde formé par la Terre et la Lune. La religion persane est une réminiscence de la seconde phase de la vie terrestre.

Pendant la troisième civilisation, l'homme se disait : En moi résident les forces du Soleil et de la Lune ; je suis un fils du Soleil et un fils de la Lune. Les forces du Soleil et de la Lune, sont mon père et ma mère. L'*unité* du monde originel est réapparue dans la religion des Hindous ; le *dualisme* survenu, après la séparation du Soleil, se reflète dans celle des Perses ; et nous retrouvons, déposé dans la conception religieuse des Egyptiens, des Chaldéens, des Assyriens, des Babyloniens, le *triple principe* de la troisième phase terrestre, après la séparation du Soleil et de la Lune. Nous le retrouvons partout dans les conceptions reli-

gieuses de la troisième civilisation, et les Egyptiens l'ont connu aussi sous la forme d'Osiris, d'Isis et d'Horus.

Pendant la quatrième phase terrestre, la période atlantéenne, l'homme a vécu parmi les dieux, il a été leur compagnon, et nous en retrouvons le souvenir dans la civilisation gréco-latine. Les dieux des Grecs ne sont rien moins que le souvenir des dieux dont l'homme fut le compagnon pendant la période atlantéenne, ceux dont il avait perçu les formes éthériques avec son regard clairvoyant, lorsqu'il se dégageait, la nuit, de son corps physique. Comme l'homme voit aujourd'hui les objets extérieurs, il a vu autrefois Zeus, Athéné, etc. C'était pour lui des formes véritables. Ce qu'il a ainsi vécu et ressenti, dans cet état de conscience clairvoyante, se retrouve dans la quatrième civilisation postatlantéenne, dans le Panthéon des dieux. Comme l'époque égyptienne est un souvenir de la triple constitution du monde pendant la période lémurienne, la vie atlantéenne est restée à l'état de souvenir dans la hiérarchie divine des Grecs. En Grèce, comme ailleurs en Europe, ce sont les mêmes dieux que ceux des Atlantes que l'on adore, mais sous d'autres noms. Ces noms ne sont pas inventés ; ils désignent les grandes figures divines parmi lesquelles l'homme a vécu pendant la période atlantéenne, lorsqu'il quittait son corps physique.

Nous voyons donc que les phases de la vie cosmique trouvent leur expression symbolique dans les conceptions religieuses des différentes civilisations potatlantéennes. Nous en sommes aujourd'hui à la cinquième. De quoi est-elle le souvenir ?

La cinquième époque n'est rattachée par rien au passé de la terre, et c'est pourquoi l'esprit antireligieux, la mentalité « sans dieu », a pu s'y faire jour ; c'est une ère qui regarde, non vers le passé, mais *vers l'avenir*. Elle est tournée vers un avenir où ressusciteront tous les dieux. Cette possibilité de retrouver l'union avec les dieux a été préparée au temps où la force du Christ descendit vers la terre ; à elle seule cette force est assez puissante pour réveiller en l'homme la conscience du divin. Les conceptions religieuses des hommes de la cinquième civilisation ne peuvent pas être des réminiscences ; pour que leur vie soit à nouveau conforme aux lois spirituelles, il faut que les hommes aient l'avenir en vue. Leur conscience doit être *apocalyptique*.

Dans la conférence précédente, nous avons examiné les rapports entre les civilisations des temps postatlantéens. Aujour-

d'hui, nous avons vu que les quatre premières civilisations reflètent dans leurs conceptions religieuses les quatre phases par lesquelles a passé jusqu'ici l'évolution de notre système solaire.

Notre cinquième époque a dépassé le milieu de cette évolution, et c'est pourquoi elle doit découvrir des horizons nouveaux. Mais d'abord le Christ doit être compris par notre temps. Nous verrons comment le retour de l'ère égyptienne à notre époque va être le point de repère qui nous permettra de voir comment nous pouvons acquérir la conscience de l'avenir.

III

Les anciens lieux d'initiation
La forme humaine, objet de la méditation

Nous avons vu hier les correspondances mystérieuses qui existent entre les phases du développement de la terre et l'esprit des civilisations successives de l'époque postatlantéenne : l'antique civilisation hindoue, celle qui précéda encore les Védas, est comme l'image reflétée des débuts de l'évolution terrestre, alors que le Soleil, la Lune et la Terre étaient encore confondus ; les visions spirituelles des initiés hindous ne furent pas autre chose que la forme vue en esprit de ce qu'était la Terre à son origine. Nous avons vu que la seconde phase de l'évolution terrestre, où le Soleil détaché s'oppose à Terre + Lune, que cette singulière opposition de deux mondes réapparut dans la civilisation perse sous la forme du contraste entre le principe de la Lumière (l'aura du soleil) et celui de l'ombre, la lutte entre Ormuzd et Ahrimane. La troisième civilisation, celle de l'Egypte, de Babylone, de l'Assyrie, reflète en esprit ce qui s'est passé lorsque la Terre, le Soleil et la Lune furent devenus trois corps distincts. Et nous avons déjà esquissé rapidement que la Trinité : Osiris, Isis, Horus, répond à la trinité astrale de la troisième époque terrestre : Soleil, Terre et Lune. Cette séparation s'effectua à l'époque lémurienne, à laquelle succéda l'époque atlantéenne, quatrième grande phase d'évolution terrestre. L'homme était alors doué d'une autre conscience ; il vivait avec les dieux, ces dieux qu'on nomma plus tard : Wotan, Baldour, Thor, Jupiter ou Zeus, Apollon, etc. Ce sont des êtres que l'homme de l'époque atlantéenne a pu percevoir de son regard clairvoyant. La répétition de cette vision spirituelle de l'époque atlantéenne se retrouve dans les souvenirs des

peuples de l'époque gréco-latine, et aussi des peuples du nord de l'Europe ; ce sont les souvenirs d'états de conscience passés. Wotan ou Zeus, Mars, Junon-Héra ou Minerve-Athéné, autant de réminiscences des anciennes formes spirituelles qui ont peuplé le monde antique.

Mais pour apprécier avec exactitude les expériences religieuses qui ont animé ces anciennes civilisations, il ne faut pas oublier que les hommes de ces temps, aussi bien le peuple que les dirigeants, les voyants et les prophètes, étaient des successeurs de ceux qui avaient vécu à l'époque atlantéenne, et qu'après la grande catastrophe, tout n'avait pas été perdu ; au contraire, peu à peu, les forces qui avaient agi à cette époque avaient été transplantées dans la nouvelle période. Pour bien comprendre les âmes des descendants de l'Atlantide, il faut approfondir l'étude de la vie intérieure des derniers Atlantes.

A la fin de l'Atlantide, les hommes étaient devenus très différents les uns des autres. Certains avaient conservé un haut degré de clairvoyance. Cette faculté ne disparut pas brusquement. Elle était encore présente chez beaucoup de ceux qui prirent part aux migrations de l'ouest vers l'est, tandis qu'elle avait déjà disparu chez d'autres. Il y en avait d'évolués, d'autres qui étaient retardataires, et il est facile de comprendre, vu la voie parcourue par l'évolution, que les moins avancés étaient ceux dont la faculté de clairvoyance était la plus forte, puisqu'ils s'étaient arrêtés dans leur évolution, et qu'ils avaient conservé l'ancienne faculté des Atlantes. Les plus avancés étaient ceux qui avaient déjà acquis la faculté de percevoir physiquement le monde, se rapprochant déjà de notre mode de perception. Ceux-là avaient cessé de voir en esprit le monde spirituel pendant la nuit, mais ils distinguaient plus nettement les contours des objets pendant le jour. Et c'est cette poignée d'hommes, dont nous avons déjà parlé, qui fut conduite par l'un des plus grands initiés, que l'on désigne ordinairement du nom de Manou, et par ses disciples, jusqu'au fond de l'Asie ; cette poignée d'hommes qui avaient perdu les premiers la faculté de la clairvoyance se composait des êtres les plus avancés de ce temps. La conscience de jour devint de plus en plus nette chez eux ; et avec elle, les objets physiques que nous voyons avec leurs lignes précises. Ce peuple avait été conduit très avant en Asie, afin qu'il pût vivre dans la solitude ; sans quoi il fût trop resté en contact avec ceux qui avaient conservé l'ancienne

faculté de clairvoyance. Il ne put donner naissance à une nouvelle humanité qu'en restant pendant un certain temps séparé des autres peuples. Au centre de l'Asie fut fondée une colonie (1), d'où devaient partir vers les différents peuples les grands courants de civilisation.

L'Inde du Nord fut le premier pays qui reçut de ce centre la lumière civilisatrice. Les petits groupes qui furent envoyés comme des pionniers de civilisation ne trouvèrent nulle part de pays inhabités, car avant la grande migration des Atlantes, de l'Ouest vers l'Est, d'autres migrations avaient eu lieu ; dès que des portions de continent surgissaient de la mer, elles étaient habitées par des groupes nomades. Le peuple qui venait du cœur de l'Asie trouvait donc toujours d'autres peuples avec lequels il se mélangeait, mais lui, qui avait été conduit par Manou, était plus avancé qu'eux. Parmi ces peuples, beaucoup d'hommes étaient encore doués de l'ancienne faculté de clairvoyance. Les initiés de ce temps ne fondaient pas des colonies comme on le fait aujourd'hui ; ils procédaient autrement. Ils savaient qu'il fallait tout organiser selon l'état d'âme de ceux qui habitaient le pays à coloniser. Les envoyés n'imposaient pas leur volonté. Ils agissaient suivant l'ordre régnant. Ils établissaient un équilibre entre les deux éléments, et tenaient compte des besoins de ceux qui habitaient le pays, avec leur religion basée sur la mémoire des anciens temps et les facultés de clairvòyance. Il est donc naturel que seul un petit groupe parmi les plus avancés ait pu atteindre un état de conscience pur. La plus grande masse établissait un compromis entre l'ancien état atlantéen et la conscience post-atlantéenne. C'est pourquoi nous trouvons partout, aussi bien aux Indes qu'en Perse et en Egypte, partout où sont nées les civilisations postatlantéennes, des formes religieuses moins avancées, moins civilisées, qui n'étaient au fond rien d'autre qu'une sorte de rejeton des anciennes conceptions atlantéennes. Pour le comprendre, il faut se mettre intérieurement dans l'état d'âme de ces derniers Atlantes. Rappelons-nous qu'ils avaient pendant la nuit des perceptions, comme pendant le jour — si l'on peut parler de jour et de nuit à cette époque. Le jour, ils voyaient d'une manière estompée ce qui est pour nous aujourd'hui le monde si

(1) Voir : Rudolf Steiner : *Nos ancêtres atlantéens.* — Traduction française parue dans *La Science Spirituelle,* XIVe année, n° 5-6.

clair des perceptions sensibles. La nuit, ils étaient les compagnons d'entités divines, spirituelles. Point n'était besoin de démontrer à l'Atlante l'existence de Dieu — pas plus qu'il n'est nécessaire de nous démontrer, à nous, qu'il y a des minéraux. Les dieux étaient ses compagnons ; lui-même, la nuit, était un être spirituel. Son corps astral et son Moi parcouraient le monde spirituel, y rencontraient des êtres de même nature. Naturellement, il ne voyait pas seulement les hautes entités spirituelles. Il en voyait d'autres, moins élevées que celles qu'on a décrites plus tard sous les noms de Jupiter-Zeus, de Wotan-Odin. Celles-ci n'étaient que les plus parfaites. Il en était comme aujourd'hui des rois et des empereurs. On ne les voit pas toujours mais on sait qu'ils existent. En cet état, qui était celui de tous les hommes, on percevait les objets environnants autrement qu'aujourd'hui, bien qu'on fût conscient pendant la journée ; mais la conscience de jour était différente de la nôtre, et il faut que nous essayions de nous représenter comment elle était constituée.

Nous avons décrit que la vue des êtres divins se dérobait à l'homme lorsqu'il descendait le matin dans son corps physique. Il voyait les objets comme enveloppés d'un brouillard. Mais les visions de ces objets avaient encore une toute autre propriété, très singulière, qu'il nous faut arriver à comprendre. Figurons-nous un Atlante s'approchant d'un étang. Il ne voyait pas l'eau de l'étang aussi nettement contournée que nous la verrions ; mais en dirigeant son attention vers cette eau, il éprouvait quelque chose de tout autre que ce que nous ressentons aujourd'hui lorsque nous nous approchons d'un étang. A le regarder seulement, un goût lui montait à la bouche, le goût de ce qu'il voyait, sans qu'il eût besoin de boire cette eau. Simplement en la regardant, il pouvait dire : cette eau est sucrée ou salée. Son impression était d'ailleurs toute différente de celle que nous avons aujourd'hui lorsque nous regardons de l'eau. Nous n'en voyons que la surface, nous ne la pénétrons pas. Autrefois, l'homme qui, doué d'une clairvoyance assombrie, s'approchait d'un étang, n'éprouvait pas ce sentiment d'avoir devant lui un élément étranger à lui ; il se sentait comme mêlé à lui. Supposons que nous soyions arrivés près d'un bloc de sel, nous aurions, en nous approchant, senti le goût du sel. Aujourd'hui, il faut que nous le goûtions ; autrefois, le voir suffisait. L'homme était encore mêlé à ce qui l'entourait, et il sentait avec tout

ce qu'il voyait. Il percevait pour ainsi dire les entités qui, par exemple, donnaient aux objets un goût salé. Tout s'animait pour lui : l'air, la terre, l'eau, le feu, tout vivait pour lui. Il prolongeait la sensation jusque dans l'intérieur des choses ; il vivait en elles. Ce qui apparaît aujourd'hui à la conscience comme inanimé, ne l'était pas autrefois. L'homme éprouvait à la vue de toute chose un sentiment de sympathie ou d'antipathie, parce qu'il en voyait l'âme. Il sentait, il éprouvait la nature intérieure des objets.

Les souvenirs de ces expériences subsistaient partout. La population hindoue à laquelle se mêlèrent les colons de Manou avait gardé vivant ce lien avec les choses. Elle savait qu'il y a des âmes vivantes dans ces choses ; elle avait conservé la faculté de voir les qualités des objets. Représentons-nous bien cette faculté. L'homme perçoit, en s'approchant d'un étang, quel est le goût de l'eau. Il voit un être spirituel, celui qui donne son goût à cette eau. Il peut rencontrer cet être spirituel la nuit, lorsqu'il dort, étendu auprès de l'étang. Le jour, il en a la vision matérielle ; la nuit, il voit tout ce qui anime les choses. Le jour, il voit les objets, les pierres, les plantes, les animaux ; il entend souffler le vent, il entend murmurer l'eau ; la nuit, il perçoit en lui-même, sous sa forme véritable, tout ce qu'il a vu pendant le jour ; il voit les esprits qui vivent dans toutes les choses. Lorsqu'il disait : il y a dans les minéraux, dans les plantes, dans l'eau, dans les nuages, dans le vent, des esprits, partout vivent des esprits... Ce n'étaient pas là des créations poétiques de son imagination, c'était quelque chose qu'il percevait. Quand on pénètre à ce point dans les âmes, on aperçoit alors quel énorme non-sens font les savants modernes lorsqu'ils disent que l'imagination populaire a tendance à personnifier les faits de la nature. Ce genre d'imagination populaire n'existe pas ; qui connaît vraiment le peuple le sait bien. On rencontre souvent chez les savants cette comparaison étrange : comme l'enfant qui se cogne à une table bat la table parce qu'il la croit douée de vie, l'homme primitif, l'homme-enfant a imaginé partout des âmes dans la nature, dans les arbres, etc... On a ressassé cette comparaison jusqu'à satiété. Certes, il y a là de l'imagination, mais c'est celle des savants et non pas du peuple. Les hommes qui, autrefois, ont perçu partout une âme, ne rêvaient pas, ils ne faisaient qu'exprimer ce qu'ils percevaient.

Cette perception, nous la retrouvons à l'état de *souvenir* chez les anciens peuples. L'enfant ne considère pas la table comme un objet animé ; il ne *sent pas encore l'âme en lui ;* n'ayant pas la perception de son âme, il se met au niveau du bois en le frappant. L'interprétation des savants ne coïncide pas avec les faits. Que nous allions aux Indes ou en Perse, en Egypte ou en Grèce, nous retrouvons partout ces mêmes visions dont nous venons de parler. Et c'est dans leur moule que fut coulée la civilisation qu'apportèrent les initiés.

Dans l'Inde ancienne, ce sont les Rishis qui dirigèrent la civilisation. Nous savons qu'il y a eu de tous temps des écoles de Mystères, où ceux qui pouvaient développer leurs facultés spirituelles apprenaient à reconnaître la nature profonde de l'univers ; où ils éveillaient en eux les sens endormis, pour voir l'enchaînement spirituel des choses. De ces écoles des Mystères rayonnèrent partout les impulsions spirituelles des civilisations. Nous les étudierons à travers les périodes postatlantéennes, parce que c'est là qu'il est le plus facile de les comprendre ; mais comme nous trouvons déjà dans la période atlantéenne quelque chose d'analogue aux écoles d'initiation, nous allons essayer de pénétrer la méthode d'enseignement qui était employée.

L'Atlante possédait certes, comme l'homme actuel, un corps physique, un corps éthérique, un corps astral et un Moi ; mais son corps physique n'était pas du tout comme celui d'aujourd'hui. Nous pourrions à peu près le comparer au corps de certains animaux marins, transparent, à peine visible, tout juste assez matériel pour donner prise, parcouru des lignes brillantes d'un organisme. Le corps physique de l'homme était beaucoup plus mou qu'aujourd'hui, il n'avait pas encore d'os, tout au plus quelques débuts de formations cartilagineuses. Par contre, le corps éthérique de l'homme était la partie importante de son être. Le corps physique avait à peu de chose près la même taille qu'aujourd'hui ; par contre, le corps éthérique était extraordinairement grand. Ce corps éthérique se différenciait chez les individus suivant quatre grands types, que l'on trouvait tour à tour chez différents groupes d'hommes. Ces types, nous les retrouvons dans les noms des quatre animaux de l'Apocalypse : le Taureau, le Lion, l'Aigle et l'Homme. Il ne faut pas croire que ces formes ressemblaient absolument aux animaux tels que nous les connaissons aujourd'hui ; elles rappelaient seulement

par leur impression d'ensemble l'impression qu'ils nous font. Les impressions que faisaient les corps éthériques des hommes pouvaient être rendues par les images du Lion, du Taureau, de l'Aigle ou de l'Homme. On comparait par exemple au Taureau ceux qui semblaient doués d'une forte capacité de reproduction, ou d'un grand appétit ; d'autres, qui semblaient avoir une vie spirituelle plus intense, étaient les Hommes-Aigles, à qui le monde physique ne convenait pas. Il en était d'autres encore, dont le corps éthérique ressemblait au corps physique actuel ; sans être tout à fait semblable à lui, il était déjà une sorte de forme humaine. Naturellement, un être humain n'avait seulement l'un de ces caractères à l'exclusion des autres ; tous les quatre se trouvaient en lui, mais l'un d'eux dominait. Telle était la constitution du corps éthérique de la population atlantéenne. Le corps astral était très grand, mais non formé, et le Moi était encore tout à fait extérieur. Les hommes avaient donc un tout autre aspect qu'aujourd'hui ; naturellement, ceux qui évoluaient vite avaient déjà pris une forme plus avancée, mais dans l'ensemble, on peut caractériser les hommes comme nous venons de le faire. Leur état normal était celui que nous venons de décrire.

Il en était tout autrement pour les êtres plus avancés, pour les élèves des écoles de Mystères, ceux qui s'efforçaient d'acquérir l'initiation dans l'ancienne Atlantide. Entrons en esprit dans l'une de ces écoles, et essayons d'évoquer ce qu'enseignait le maître. Voyons d'abord quel était ce maître lui-même.

Un homme qui rencontrerait aujourd'hui un initié ne le distinguerait pas des autres, d'après son aspect extérieur. Très rares sont ceux qui, aujourd'hui, pourraient reconnaître un initié d'après son aspect ; car maintenant que le corps physique de l'homme est bien développé, l'initié, qui doit vivre dans ce corps, ne se distingue extérieurement des autres hommes que par des nuances très subtiles. Mais autrefois l'initié était très différent des autres êtres. Ceux-ci rappelaient extérieurement des animaux ; le corps physique était petit par rapport au corps éthérique immense ; il formait plutôt une masse lourde, une substance animale. L'initié se distinguait des autres par un corps physique déjà plus semblable à la forme humaine actuelle, par un visage qui ressemblait au nôtre, par un front comme en ont tous les hommes aujourd'hui. Le cerveau de l'initié était très

développé pour son époque, tandis que chez les autres il n'était pas encore formé. Ces initiés dirigeaient des écoles où ils prenaient pour élèves ceux qui semblaient les plus mûrs, les plus développés parmi les hommes.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut se rendre compte clairement que la maîtrise de l'esprit de l'homme sur son corps a presque complètement disparu au cours des temps. Certes, aujourd'hui, l'homme peut mouvoir ses bras et ses jambes, trépigner, pédaler, en un mot sa volonté domine encore son corps ; mais tout cela n'est qu'un dernier et misérable reste de la dépendance totale où se trouvait à l'époque atlantéenne le corps physique. Autrefois, la pensée, le sentiment avaient une très grande influence sur le corps. Aujourd'hui, on peut concevoir une idée, la porter en soi des semaines, des mois ou même des années ; il est bien rare que l'action de cette pensée pénètre plus loin que le corps éthérique. Très rares sont les cas où le corps physique est influencé par une méditation. Si quelqu'un parvenait ainsi à rendre un front fuyant plus proéminent, c'est-à-dire s'il agissait jusque sur les os de sa tête, ce serait pour l'époque actuelle un résultat extraordinaire. Le cas se présente très rarement. Il faut développer aujourd'hui une immense énergie pour que la pensée agisse sur le corps physique. Il est plus aisé, bien que ce soit encore difficile, d'influencer la circulation du sang ou le mouvement de la respiration. La pensée peut agir aujourd'hui sur le corps éthérique, et d'ici la prochaine incarnation, elle aura eu une action si forte que les conditions extérieures du corps physique auront changé. Il ne faut pas oublier aujourd'hui qu'on travaille, non pas en vue d'*une* incarnation, mais de plusieurs incarnations futures. L'âme est éternelle ; elle revient toujours.

Tout autres étaient les choses autrefois, dans les écoles d'initiation. Pendant un temps relativement court, la pensée dominait le corps physique, exerçait son action sur lui. Le disciple des mystères pouvait, par son propre travail intérieur, se rapprocher de la forme humaine. On pouvait le choisir parmi l'humanité ordinaire ; il n'était besoin que de lui donner une impulsion assez forte. Il n'avait même pas besoin de penser, les pensées étaient introduites en son âme par une sorte de suggestion ; il fallait qu'apparaisse devant son âme une certaine forme de pensée, dans laquelle celui-ci se plongeait. Quelle était cette

forme ? Quelles étaient les pensées du disciple, l'objet de sa méditation ?

Nous avons déjà indiqué quel était l'état de la terre à son origine et esquissé son évolution ; nous avons parlé aussi de la forme de lumière qui habitait le brouillard éthérique primitif ; cette forme aurait apparu aux yeux des clairvoyants comme celle de l'homme actuel. Ce type primordial, cet archétype éthérique, ne furent réalisés ni par l'homme d'autrefois, ni aux temps atlantéens; c'est la forme de l'homme actuel qui le réalise. Et c'est justement cette forme originelle de l'être humain, telle qu'elle planait au-dessus du germe éthérique, que l'initié atlantéen évoquait devant l'âme de ses élèves. Le disciple devait concentrer sa pensée sur elle. Ainsi, l'initié atlantéen faisait surgir devant le regard spirituel du disciple la forme humaine, avec toutes les impulsions, tous les sentiments qui s'y rattachaient. Et quel que fût le type de l'élève, celui du Lion ou un autre, il maintenait devant son regard spirituel l'image-pensée de ce que devait devenir l'homme après l'Atlantide. Cette pensée devenait son idéal. Il fallait qu'il emplisse de volonté cette pensée : mon corps physique doit se former à cette image. Et les forces qui émanaient de cette pensée agissaient sur le corps physique de telle sorte qu'après un certain temps, le disciple ne ressemblait plus au commun des autres hommes. Certaines parties de son corps s'étaient transformées, et les disciples les plus avancés ressemblaient de plus en plus à l'homme actuel.

Ce sont là les secrets étranges, les mystères de l'époque atlantéenne. Quelque chose d'autre nous frappe encore. Quelle que fût la forme des différents êtres humains, une seule image planait devant leur âme, image spirituelle qui existait déjà lorsque le Soleil était encore uni à la Terre. Et cette image apparaissait de plus en plus comme la pensée qui était à l'origine de la Terre, l'esprit dont elle est née. Ce n'était pas l'image de l'une ou de l'autre race : c'était l'idéal commun de toute l'humanité.

Et voici le sentiment qu'éprouvait l'élève lorsqu'il voyait cette forme : « Les entités spirituelles les plus hautes ont voulu cette pensée qui doit apporter l'unité aux hommes. Cette pensée, c'est le sens de l'évolution de la terre ; c'est pour la réaliser que le Soleil s'est séparé de la Terre, que la Lune a quitté la Terre, et qu'ainsi l'homme a pu devenir *Homme*. C'est ce qui sera plus tard l'idéal suprême de la terre. »

Et cette forme idéale s'emplissait des sentiments qui animaient le disciple pendant sa méditation.

C'est à peu près ainsi que les choses se passaient vers le milieu de l'époque atlantéenne, et nous étudierons comment cette image de méditation, cette forme humaine qui apparaissait au disciple, se transforma, et fut ainsi sauvée de la catastrophe atlantéenne. C'est ce que nous retrouverons dans les enseignements des initiés hindous, et que l'on peut condenser dans le mot sacré : Brahm. Le sens de l'évolution de la terre tel que l'a voulu la divinité du monde, c'est cela qui formait le noyau sacré de l'enseignement des initiés hindous ; ils le nommaient : Brahma. De là sortirent plus tard la doctrine de Zoroastre et la sagesse égyptienne, dont nous parlerons par la suite. Nous verrons demain comment de l'idée de Brahma, est née la sagesse égyptienne.

IV

L'initiation — Les mystères des planètes
La descente du Verbe originel

Nous avons terminé hier notre étude en parlant d'un événement extrêmement important de la vie intérieure, de la vie spirituelle de l'homme. Nous avons essayé de faire naître en notre âme l'impression que ressentait l'élève des écoles d'initiation au début du dernier tiers de l'époque atlantéenne. Nous avons évoqué la forme humaine idéale qui apparaissait devant l'âme du néophyte, forme-pensée, sur laquelle il se concentrait pendant la méditation, cette forme venant emplir ses représentations, ses sentiments et sa volonté. C'est elle qui devait devenir le modèle de la forme humaine actuelle.

Essayons de nous représenter cette forme spirituelle. Elle n'était pas absolument semblable à l'homme d'aujourd'hui. Figurons-nous une sorte de forme née de la combinaison d'un homme et d'une femme, mais sans la partie inférieure du corps ; imaginons une sorte de double figure, où seule la partie supérieure est nettement visible, et nous aurons l'image sensible-suprasensible telle qu'elle apparaissait à l'élève en méditation. Elle exerçait une action si forte, que tous ceux qui devaient être initiés, arrivaient vraiment à former leur corps extérieur à son image. Le fait que le néophyte contemplait dans sa méditation une sorte de forme humaine, est très important. Lorsqu'il avait été préparé, et qu'il voyait cette forme vivante surgir devant lui, il se disait : « En regardant cette image, je m'absorbe dans l'état premier de l'évolution terrestre, alors que la Terre, la Lune et le Soleil n'étaient pas encore séparés. » Autrefois, la Terre était composée d'un atome originel, mais dans cet atome, le clair-

voyant pouvait contempler l'image qui apparaît à présent à ses yeux. Ce prototype existait déjà à l'origine de la terre, lorsqu'il n'y avait pas encore de formes animales, végétales ou minérales. La Terre n'était alors qu'un atome humain, fait des hommes appelés à nouveau à la vie (1). Sans doute, les premiers germes animaux se sont formés pendant la période où la Terre était unie à la Lune ; les animaux étaient déjà là. Mais nous savons aussi que lorsqu'un système planétaire disparaît, il s'abîme dans un *pralaya*, où se dissolvent toutes les formes existantes. L'ancienne Lune était peuplée de formes animales, mais la Terre n'avait pas pour cela des animaux et des plantes ; ils ne lui vinrent que plus tard. Les animaux n'apparurent qu'après la séparation du Soleil. A son origine, la Terre n'était qu'un germe humain.

C'est vers ces origines que remontait le regard du néophyte. Il voyait dans l'atome primitif l'image idéale de l'homme. Lorsqu'il contemplait cette image, son esprit s'ouvrait : » Je m'absorbe dans l'état originel de la terre. Cette image, cette forme idéale de l'homme, qui vit dans la Terre, exprime pour moi ceci : la divinité agit d'éternité en éternité ; elle s'est moulée dans ces formes, et elle a exhalé hors d'elle-même la forme humaine originelle. » Puis il se disait : « Où sont maintenant les animaux, les plantes et les autres êtres ? »

Le néophyte voyait en même temps la forme première de la divinité, et il voyait à côté d'elle les formes animales, les formes végétales, qui étaient nées par la suite. Toutes ces formes des règnes inférieurs lui apparaissaient comme nées de la forme humaine. Nous nous en ferons une image en pensant à la façon dont s'est formée la houille. Pensons aux grandes forêts vierges d'autrefois qui sont devenues maintenant du charbon. Elles ont subsisté ; d'un règne supérieur, elles ont passé à un règne inférieur : la plante est devenue pierre, s'est durcie.

Le néophyte atlantéen voyait ainsi le monde tout entier sortir de la forme humaine. Cette impression, qui surgissait devant l'âme de l'homme à des époques reculées, se maintint dans sa mémoire au cours des temps qui suivirent, du déluge, et les initiateurs hindous évoquaient encore ce prototype de l'homme émané de l'éternel Ego, dans l'âme de leurs élèves. Lorsque le

(1) Voir : Rudolf Steiner : *La Terre, l'Univers et l'Homme*, IVe conférence. Publié dans *La Science Spirituelle*, X^e année.

disciple hindou avait la vision de ce prototype, il sentait que là était l'origine de toute vie, que ce sang était devenu l'eau vivante de la terre, etc. Cette image s'élargissait à son regard jusqu'à devenir le fond premier d'où tout était sorti. A ce moment, on lui disait : « Cette image que tu as devant les yeux est double : elle est d'abord la forme première elle-même, mais elle est aussi le germe le plus profond de ton être, ce germe qui, précisément, s'est ému en la contemplant. Autour de toi, le Macrocosme, et en dedans de toi, l'essence de ton être intime : le Microcosme. »

Lorsque les Grecs, avec Alexandre, pénétrèrent dans l'Inde, et qu'ils eurent connaissance des derniers échos de ces sentiments éprouvés par le néophyte des temps reculés, ils traduisirent cette impression en disant : quand le disciple contemple l'homme répandu à travers le monde, il a devant lui Héraclès. L'Hindou appelait « vha » les forces qui animent l'univers. Mais il nommait Brahman la quintessence de ces forces dans l'homme. C'est ainsi que les Grecs recevaient un écho de ce qu'avait ressenti le disciple hindou au temps de l'antique culture sacrée. C'est là le résultat de la marche des Grecs vers l'Inde, sous la conduite d'Alexandre le Grand. Ainsi la doctrine sacrée de l'initiation hindoue apparaît comme un reflet spirituel de l'état premier de la Terre, unie aux forces du Soleil et à ces sublimes entités vers lesquelles se tournèrent plus tard les désirs nostalgiques des hommes. Lorsque le néophyte était initié, il éprouvait un sentiment élevé de vie spirituelle, quand il était parvenu à faire renaître en lui ce qu'on appelait « Brahman ». C'était un événement immense qui se passait au sein de l'âme humaine. Elle se sentait soulevée vers les mondes supérieurs. On ne pouvait acquérir l'initiation, la vision spirituelle réelle, qu'en s'élevant vers les mondes supérieurs. Le monde qui nous entoure, c'est le monde physique ; autour de lui et en lui se meut le monde astral. Au-dessus se trouve le Dévachan, le monde des dieux, et c'est dans les régions suprêmes du Dévachan que le néophyte devait être ravi, lorsqu'il devait contempler dans le Macrocosme Brahman, l'éternel Ego. Il se trouvait alors dans les régions les plus élevées du Dévachan, dans le monde des dieux, d'où provient ce que l'homme a de plus noble en lui. C'était le royaume de la plus parfaite harmonie qui s'offrait à la connaissance humaine ; et il ne contenait pas seulement ce que nous venons de décrire.

Avant de poursuivre, voyons ce qu'étaient les maîtres. Vous avez tous entendu parler des saints Rishis, des fondateurs de l'antique culture hindoue, qui ont eu le Manou lui-même pour maître. Qui étaient donc ces sept grands maîtres de l'Inde antique ? Essayons de nous le représenter et pour cela regardons encore une fois dans le vaste monde. Il ne faut pas oublier que ce que nous percevons avec nos sens physiques, nos yeux, etc., c'est une suite, une conséquence de l'esprit. Si nous pensons le monde qui nous entoure tel qu'il est sous sa forme spirituelle, nous pouvons le comparer à un brouillard éthérique d'où tout est né. Cette buée s'est peu à peu solidifiée ; elle s'est abaissée vers un état matériel, et en son sein se sont condensés les différents corps célestes.

Pour quelle raison les autres planètes se sont-elles séparées de la Terre, comme l'ont fait le Soleil et la Lune ? Car Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure se sont également isolés. Pourquoi cela ? C'est que les choses se passent dans le grand Univers comme elles se passent dans notre vie journalière. Comme au lycée il y a des élèves qui redoublent une classe, il y a dans le grand Cosmos des êtres qui sont retardataires et ne peuvent pas suivre l'évolution. C'est ce qu'il faut comprendre bien clairement. Il se trouva un groupe de hautes entités qui ne purent continuer à évoluer au même rythme que la Terre, qui en séparèrent les substances les plus subtiles, pour en former le Soleil qui devint leur séjour. Les êtres les plus élevés étaient ainsi liés à notre développement; ils avaient déjà accompli une évolution. Il y avait donc des êtres qui allaient devenir les esprits du Soleil, et d'autres qui étaient retardataires, inférieurs aux esprits du Soleil, mais cependant supérieurs aux hommes ; ils ne pouvaient pas suivre l'évolution des esprits du Soleil parce qu'ils n'étaient pas aussi parfaits qu'eux. Ils ne purent accompagner le Soleil, car celui-ci les aurait consumés. Mais ils étaient trop nobles pour la terre ; c'est pourquoi ils éloignèrent de celle-ci certaines substances, dont la finesse était intermédiaire entre le Soleil et la Terre, et qui correspondaient à leur nature, pour en faire leur résidence, entre le Soleil et la Terre. C'est ainsi que se formèrent Vénus et Mercure. Nous avons donc là deux groupes d'êtres, qui n'étaient pas aussi élevés que les esprits du Soleil, mais qui étaient plus avancés que l'homme. Ils devinrent les esprits de Vénus, les esprits de Mercure. C'est à eux qu'est due la naissance de ces

deux planètes. Auparavant s'étaient formés également Mars, Jupiter et Saturne, mais pour d'autres raisons ; ils devinrent les séjours de certaines entités. Des esprits sont donc cause de la formation des planètes. Il ne faudrait pas croire que ces êtres qui habitent les différents corps du système solaire n'ont pas de rapports avec les habitants de la Terre. Comprenons-le bien, les frontières de la matière physique ne sont pas les limites dernières ; il est absolument possible aux entités des autres corps célestes d'exercer sur la terre une action magique par delà les frontières où s'arrête la matière. C'est ainsi que les influences des esprits du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, de Vénus, de Mercure, etc... pénètrent la Terre. Ces deux derniers groupes d'esprits sont plus proches d'elle ; lors de l'éloignement du Soleil, ils ont aidé l'homme à préparer la Terre à devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

Ouvrons ici une parenthèse. Des malentendus se sont établis au sujet de la dénomination des planètes. En occultisme, on appelle « Vénus » la planète que les astronomes nomment « Mercure », et, inversement, celle qui est pour eux « Vénus » est pour les occultistes « Mercure ». Les astronomes officiels ne savent pas qu'il y a là un mystère profond que l'on n'a pas voulu dévoiler en découvrant le véritable nom occulte des choses. Ceci a été fait pour masquer certaines réalités.

Tous les esprits des autres planètes exercent donc une action sur la terre. De toutes les planètes rayonnent les influences vers l'homme. Mais l'homme ne pouvait pas les recevoir directement, il fallait qu'elles fussent reçues par des intermédiaires, et c'est pourquoi le grand Manou initia les sept Rishis de telle sorte que chacun des Rishis put comprendre les influences de l'une des planètes ; et comme on comptait 7 planètes, il y eut 7 Rishis, dont l'ensemble représentait un cercle de 7 membres, qui transmit à ses élèves les secrets de notre système planétaire. C'est pourquoi nous trouvons dans plusieurs écrits occultes des indications à ce sujet. On lit par exemple : Il y a des secrets qu'il faut chercher au delà des Sept ; c'est le saint Manou lui-même qui les garda pendant le temps qui précéda la séparation des planètes.

Les secrets des sept Rishis concernaient les forces contenues dans les planètes. Le chœur des sept Rishis, en parfaite harmonie avec Manou, dispensait aux disciples son merveilleux enseigne-

ment. Cette doctrine des origines enseignait ce que nous appelons aujourd'hui l'évolution de l'humanité à travers les états planétaires : Saturne, Soleil, Lune, Terre, Jupiter, Vénus, Vulcain (1). Les mystères de l'évolution avaient été déposés dans les sept membres du cercle, et chacun d'eux représentait un des degrés du développement de l'humanité.

C'est ce que voyait — ce qu'entendait même — le néophyte lorsqu'il s'élevait dans le monde du Dévachan : car ce monde est celui des sons. Il y entendait l'harmonie des sphères, des sept planètes. Dans le monde éthérique, il en voyait l'*image* ; dans le monde dévachanique, il en entendait le *son*, et dans le monde suprême, le plus élevé de tous, il vivait le *Verbe*. Lorsque le néophyte hindou s'élevait au Dévachan supérieur, il percevait par la musique et le Verbe des sphères comment l'Esprit originel, Brahma, se divise à travers l'évolution dans la chaîne des sept planètes, et il entendait cela dans le son primordial VHA.

C'est ainsi qu'on épelait le Son originel de la création, c'est ainsi qu'il parvenait à l'oreille du néophyte : il concentrait pour lui toute l'évolution du monde. Le Verbe divisé en sept, le Mot primordial de la création, animait l'âme du néophyte, et il le décrivait au non-initié à peu près dans les termes où nous décririons aujourd'hui l'évolution de notre monde. C'est ce que j'ai esquissé à grands traits dans le livre « Théosophie ». Cette description, nous la retrouvons dans l'antique religion sacrée des Hindous, dans ce que l'on appelait les « Védas », ou le « Verbe ». C'est là le sens véritable des Védas, et ce qui a été rédigé plus tard n'est qu'un souvenir de la *doctrine du Verbe*. Le Verbe lui-même s'est perpétué de bouche en bouche ; car en le rédigeant, on a déformé l'antique enseignement. Ce n'est que dans les Védas qu'on peut encore retrouver quelque chose de ce qui fut l'âme de la civilisation hindoue. Lorsque le néophyte repassait tout cela dans sa mémoire, il pouvait se dire : L'Esprit-Brahman, le Verbe primordial que je sens vivre dans mon âme, existait déjà sur l'ancien Saturne ; sur Saturne résonnait déjà le premier souffle du Verbe védique.

L'évolution se poursuit, du Soleil à la Lune, de la Lune à la Terre ; le Verbe se condense de plus en plus, prend des formes toujours plus dures, et l'image de l'homme dans le germe pri-

(1) Voir : Rudolf Steiner : *La Science Occulte*, chapitre IV.

mordial de la Terre est déjà une forme plus dense de l'état du Verbe originel sur Saturne. Que s'est-il donc passé ?

Le Verbe divin, l'Homme primordial, s'était revêtu toujours plus de nouveaux voiles, et il est très important de voir quelles sont ces enveloppes nouvelles qu'il acquit au cours de l'évolution de la terre. Le néophyte savait que rien ne se répète absolument dans l'Univers, et que chaque planète a sa mission. Sur l'ancien Soleil s'était formée la *Vie* ; sur l'ancienne Lune, la *Sagesse* avait pénétré le fond de toutes choses ; le devoir, la mission de la Terre, c'est de développer l'*Amour*, qui n'existait pas encore sur l'ancienne Lune (1). La forme originelle de l'homme, qui avait existé sur la planète précédente sous une forme plus spirituelle mais aussi beaucoup plus froide, s'était revêtue d'une chaude enveloppe astrale. Ce qui devait devenir l'homme avait revêtu sur la Lune une enveloppe astrale, et c'est grâce à elle que l'homme est devenu capable de développer sur terre l'amour, depuis sa forme la plus basse jusqu'à la plus sublime.

Le néophyte hindou percevait clairement dans le Dévachan supérieur la forme du prototype humain. Dans le Dévachan inférieur, elle s'enveloppait d'un voile astral, qui contenait en germe les forces de l'amour. L'Amour, l'Eros des Grecs, il l'appelait Kama. Kama vient ainsi prendre sa place dans l'évolution de la terre. Le Verbe divin, Brahman, devenait Kama, et c'est à travers lui que le néophyte entendait résonner le Verbe primordial. Le vêtement de l'amour était « Kama », le vêtement du Verbe originel était « Vha », qui est à la base du latin « vox », voix. Et le néophyte ressentait ainsi tout au fond de lui-même que le Verbe divin avait revêtu le vêtement astral de l'amour, et il se disait : L'élément le plus élevé de l'homme, qui se compose aujourd'hui du corps physique, du corps éthérique, du corps astral et du Moi, c'est le Moi. C'est ce moi qui est descendu dans le vêtement de l'Amour, pour former ainsi Kama-Manas. C'était le noyau le plus intime de l'être humain, Kama, la forme revêtue par Manas, le Moi. De ce germe central doivent aussi naître trois corps supérieurs ; ceux-ci transformeront les corps inférieurs. Ils transformeront le corps physique ; et de même que l'enveloppe astrale deviendra *Manas*, le *Kama* correspondra à un niveau supérieur à

(1) Voir : Rudolf Steiner : *L'Evangile de saint Jean* (Hambourg 1908), 3e conférence.

Bouddhi, le corps physique, quand il sera entièrement spiritualisé, deviendra *Atma*. Tout cela se trouvait déjà en germe dans le « Vha », et il y a dans les Védas une phrase qui rappelle encore comment le néophyte exprimait le mystère du noyau intime de l'être. Nous savons que le corps physique est né sur l'ancien Saturne, le corps éthérique sur l'ancien Soleil, le corps astral sur l'ancienne Lune, et le Moi sur la Terre ; mais la toute première forme humaine, celle qu'exprimait le Mot originel « Vha », contenait déjà en germe les trois autres corps. Il manque encore trois principes à l'homme pour qu'il devienne l'image parfaite du Verbe créateur, du Verbe primordial. Le néophyte admettait que seul l'initié pouvait comprendre clairement la nature véritable du corps physique, du corps éthérique et du corps astral. Aujourd'hui, l'homme n'est vraiment lui-même que lorsqu'il prononce : « Je suis » ; là seulement il est entièrement homme. Ses autres corps existent aussi, mais en eux l'homme est encore inconscient. Dans le quatrième, c'est le « Vha » qui se manifeste. « Dans le quatrième, l'homme parle ! » C'est là une phrase des Védas. Lorsque résonne le nom du Moi, c'est la quatrième partie du « Vha » qui se fait entendre. Voici la phrase en question : « Quatre parties du « Vha » sont révélées, trois seulement en sont visibles, trois sont cachées aujourd'hui, dans la quatrième, l'homme parle ! »

C'est une merveilleuse description de ce dont nous avons parlé si souvent. C'est ce que voyait le regard spirituel du néophyte. Il se trouvait reporté à cet état de l'évolution où les planètes étaient encore unies, où existait la Terre originelle, où résonnait pleinement le « Vha ». C'est ce qu'exprime une autre phrase des Védas : « Auparavant, je ne savais pas ce qu'était le Je suis, mais lorsqu'arriva vers moi le Premier-né de la Terre, l'Esprit s'emplit de lumière. et je participai au Vha sacré » (à la sagesse). Ces mots rendent une vision que percevait l'initié.

Ceci n'est qu'une faible indication de ce que vivaient intérieurement les disciples des anciens Rishis, des enseignements merveilleux qui pénétraient l'antique culture hindoue, qui furent transmis aux époques suivantes et transformés suivant les besoins des autres peuples. Mais tous comprirent le Verbe originel « Vha ».

En invoquant tout entier un de ces mystères, nous comprendrons beaucoup mieux bien des choses. Il faut se représenter

qu'autrefois, l'action qu'exerçait le maître sur l'élève était toute différente de ce qui se passe aujourd'hui. De nos jours, une action de ce genre ne peut s'exercer que lorsque le disciple a atteint un certain degré d'initiation. Autrefois, les forces qui passaient du maître à l'élève étaient beaucoup plus fortes. Pour essayer de nous faire une idée de ce qu'étaient ces forces, disons que non seulement la parole, la pensée écrite du maître agissaient sur l'âme d'entendement, mais qu'en outre, des forces magiques, secrètes, passaient du maître à l'élève. Surtout, ces forces-là avaient le pouvoir d'emplir de clarté et de vie les tableaux qui surgissaient devant l'âme de l'élève. Cette faculté étrange ne se perdit qu'au cours de la quatrième époque post-atlantéenne, de la civilisation gréco-latine. Le jeu des forces alla se transformant. Dans l'ancienne Egypte, les rapports de maître à élève étaient tout autres qu'aujourd'hui. Les vieillards exerçaient sur la jeunesse une toute autre influence. Il faut savoir cela pour comprendre les écrits des auteurs grecs. Socrate exerçait réellement une influence télépathique sur ses élèves, pendant qu'il leur donnait son enseignement. Cela n'est plus possible aujourd'hui. Nous trouvons dans les œuvres de Platon la trace de ces faits. Ce qui était juste et bon autrefois serait aujourd'hui une pratique condamnable. Sans cesse s'accomplissent des transformations, nous ne devons surtout pas plagier aujourd'hui ce qui a été autrefois. On peut expliquer certains faits présents en remontant à ces choses du passé, mais il serait répréhensible et immoral de s'en servir aujourd'hui.

Des forces passaient donc jadis du maître à l'élève. Dans l'ancienne Egypte encore, on rencontre un grand nombre d'individus qui étaient sensibles à cette transmission. Lorsqu'un de ces êtres à l'âme particulièrement malléable se trouvait avec un homme qui savait penser avec force, ces pensées énergiques agissaient de telle sorte, qu'elles réapparaissaient dans l'âme du disciple sous forme d'images. Dans l'ancienne Egypte, cette action télépathique était tout à fait normale, et on l'y observe fréquemment. Cette transmission se produisait surtout entre les êtres énergiques et ceux dont la volonté n'était pas développée. On pouvait, par la pensée, diriger, conduire les êtres, d'une manière dont nous ne nous ferions aucune idée aujourd'hui. A notre époque, si on se servait de ces forces, ce serait pour en faire un très mauvais emploi. Dans l'ancienne Egypte, les initiations

étaient, dans l'ensemble, basées sur l'emploi de forces analogues. De même dans l'Inde ancienne et en Perse. Ces forces venaient appuyer les effets de la méthode d'initiation, méthode que l'on pourrait appeler, en employant une expression exotérique, une méthode médicale. Naturellement, il ne s'agit pas de la méthode officielle d'aujourd'hui. L'initié égyptien, qui était aussi médecin, aurait souri de ce que l'homme appelle aujourd'hui la médecine. L'ancien médecin égyptien savait une chose : comment faire renaître par l'initiation les états de conscience de l'époque atlantéenne. Sur l'Atlantide, l'homme vivait dans un état de clairvoyance assourdie. L'initié égyptien savait qu'à ce temps les êtres spirituels avaient exercé sur l'homme un pouvoir beaucoup plus grand. Aujourd'hui, quand l'homme dort, il ignore tout des mondes supérieurs ; mais l'homme atlantéen, doué d'une conscience clairvoyante embrumée, vivait encore avec les dieux. Et de même qu'aujourd'hui, l'exemple d'une vie parfaite agit beaucoup mieux que toutes les doctrines de morale, autrefois, l'initié égyptien agissait sur son élève au moyen de forces et d'images tirées de réalités spirituelles. Son action n'était pas superficielle ; elle pénétrait l'âme profondément, et y produisait un résultat tout à fait particulier.

Supposons un homme malade, chez lequel certaines fonctions ne s'accomplissent pas normalement. D'où cela vient-il ? Celui qui connaît les enseignements occultes, sait que les irrégularités des fonctions physiques n'ont pas de causes extérieures ; toute maladie qui n'a pas été provoquée par un accident extérieur a pour cause un trouble du corps éthérique. Mais si le corps éthérique est malade, c'est que le corps astral n'est pas dans son état normal. Lorsque, chez l'homme atlantéen, un danger s'annonçait dans le fonctionnement des humeurs, l'ordre était rapidement rétabli. Pendant son sommeil, l'homme recevait des mondes spirituels un tel afflux de forces, que les fonctions et les énergies atteintes se rétablissaient, et l'homme guérissait. L'action de s'endormir rétablissait les forces saines. Les anciens médecins égyptiens procédaient de façon analogue. Ils affaiblissaient artificiellement la conscience du patient jusqu'à une sorte de sommeil hypnotique, et alors ils pouvaient manier à leur gré les images qui surgissaient devant son âme. Ils les dirigeaient de telle sorte qu'elles pouvaient émettre des forces agissant sur le corps physique pour le guérir. Tel était le sens du sommeil dans

le temple, auquel on recourait pour les maladies internes. On ne faisait prendre au malade aucun remède, on le faisait dormir dans le temple. On atténuait sa conscience, et on lui faisait contempler les mondes spirituels. On dirigeait alors ses expériences astrales de telle sorte qu'elles lui fournissent les forces qui redonnaient à son corps la santé. Ceci n'est pas une superstition ; c'est un mystère qui était connu des initiés : ils savaient qu'ils pouvaient introduire dans les visions du malade des forces spirituelles. C'est pour cela que la médecine était étroitement liée au principe de l'initiation ; pour guérir, on rétablissait artificiellement les conditions dans lesquelles avait vécu l'homme atlantéen. Et comme l'homme, endormi, n'opposait pas à leur action sa conscience de veille, les forces nécessaires à la guérison pouvaient opérer sans obstacle. C'est dans ce sens qu'agissait le sommeil dans le temple.

Pendant la civilisation égyptienne régnait encore le principe qui avait agi aux Indes, avec les saints Rishis, disciples de Manou, le Grand Maître de la première grande civilisation ; ils dirigeaient eux-mêmes les faits et transmettaient eux-mêmes à leurs élèves les forces des planètes. Pendant la première culture de l'époque postatlantéenne, ce furent les Rishis qui apportèrent ce sublime enseignement, par lequel les hommes étaient conduits vers les mondes spirituels, jusqu'au Dévachan supérieur. Ce qu'ils y contemplèrent alors, descendit vers le plan physique au cours des civilisations suivantes. Lors de la 4e civilisation postatlantéenne, il pénétra dans le plan physique l'entité dont nous avons parlé plus haut sous le nom de Brahman, que nous nommons le Christ, qui n'avait plus à transmettre l'esprit, mais qui devint homme lui-même, pour faire rayonner sur tous les hommes la puissance mystérieuse du Verbe.

Ainsi le Verbe est descendu pour faire remonter l'homme. Il faut que l'homme comprenne de quelle manière ce fait s'est accompli, et qu'il fasse de lui l'instrument d'une action qui fécondera l'avenir. Nous devons savoir ce qui a été avant nous, afin de pouvoir donner une forme toujours plus spirituelle à ce qui est en nous et autour de nous.

Nous devons créer pour l'avenir un monde spirituel. Pour cela, il faut d'abord que nous embrassions du regard le Cosmos.

V

Comment s'est formée la Trinité
Du Soleil, de la Lune et de la Terre
Osiris et Typhon

Nous avons essayé jusqu'ici de nous représenter les rapports qui existent entre l'évolution de la Terre et celle de l'homme, afin de comprendre comment le passé de la Terre et les événements de son évolution se reflètent dans la connaissance humaine, au cours des civilisations post-atlantéennes. Nous avons décrit de ce point de vue les expériences profondes du disciple des Rishis, et nous avons vu que ces expériences intérieures du néophyte représentaient, sous forme d'images spirituelles, vues par la clairvoyance, les événements qui se sont passés sur notre terre, lorsque celle-ci renfermait encore le Soleil et la Lune. Nous avons vu aussi quel haut degré d'initiation le néophyte hindou devait atteindre pour arriver à se former ainsi une image du monde, image d'un passé très reculé. Nous avons vu également ce qu'avaient ressenti les Grecs, lorsque pendant les campagnes d'Alexandre, ils prirent contact avec la spiritualité hindoue. Le prototype de l'homme, contemplé en esprit, le Brahman des Hindous, qui fut appelé plus tard : Moi-Brahma (Aham Brahma), que les Grecs nommaient Héraklès, nous avons essayé de nous le représenter comme la reproduction sur le plan de l'âme des faits qui se sont réellement passés autrefois. Nous avons vu déjà que les périodes suivantes de l'évolution de la terre se répétèrent dans la civilisation perse, puis égyptienne. Aux initiés perses apparut sous forme de tableau ce qui s'est passé pendant la deuxième époque, lorsque le Soleil se sépara de la Terre. Et ce qui se produisit à la séparation de la Lune, devint vision et principe d'ini-

tiation chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Babyloniens, les Assyriens.

Pour pouvoir pénétrer profondément dans l'âme des anciens Egyptiens, il faut voir plus en détail ce qui se passa sur la terre, au moment où le Soleil et la Lune s'en séparèrent.

Nous ferons abstraction des grands événements cosmiques, et n'étudierons que ce qui s'est passé sur la Terre même. Si nous reportons notre regard sur la Terre en son état premier, lorsqu'elle était encore unie au Soleil et à la Lune, nous n'y retrouvons pas nos animaux, nos plantes, et encore moins nos minéraux. A l'origine, la Terre n'était habitée que par l'homme, n'était composée de rien d'autre que de germes humains. Il est vrai que sur l'ancien Soleil et sur l'ancienne Lune avaient été déposés les germes des plantes et des animaux, que ceux-ci aussi existaient dans la Terre primitive, mais c'étaient encore des germes endormis, qui ne semblaient pas pouvoir jamais éclore. Quand le Soleil se mit en mouvement, alors seulement les semences d'où devaient sortir plus tard les animaux, germèrent. Quand le Soleil se fut complètement séparé de la Terre, alors germèrent les semences qui devaient donner plus tard les plantes. Lorsque la Lune commença à se retirer de la Terre, il se forma peu à peu les germes des minéraux. Voilà ce que nous allons retenir.

Regardons maintenant la Terre elle-même. Lorsqu'elle contenait encore le Soleil et la Terre, elle n'était qu'une sorte de nébuleuse éthérique d'une immense étendue, renfermant les germes humains vivants, et les germes endormis des autres êtres : animaux, plantes et minéraux. Aucun œil humain n'a pu percevoir ces êtres, parce que l'homme n'existait encore qu'à l'état de semence ; il n'avait donc point d'yeux pour voir ; c'est pourquoi ils ne peuvent devenir visibles que rétrospectivement pour le clairvoyant. La description que nous en faisons est supposée correspondre à la vision qu'aurait eue quelqu'un qui se serait trouvé à cette époque en un point quelconque de l'espace cosmique. Sur l'ancien Saturne également, un œil physique n'aurait rien pu voir. A ce temps, la Terre en sa forme première n'était qu'un brouillard vaporeux, dont seule la chaleur était perceptible. Au sein de cette masse, de ce brouillard éthérique originel, se forma peu à peu une sphère vaporeuse et lumineuse, qu'on aurait déjà pu voir, s'il avait existé à cette époque des êtres pourvus d'yeux. Et si on avait pu y pénétrer par le sens du

toucher, on aurait eu l'impression d'un espace chaud ; un peu comme la sensation que donne l'intérieur d'un four. Cette masse nébuleuse devint rapidement lumineuse. Et elle portait en elle tous les germes dont nous venons de parler. Il ne faut pas commettre l'erreur de croire qu'il s'agit là d'un brouillard, d'une nuée comme ceux que nous voyons aujourd'hui ; toutes les substances qui sont maintenant liquides ou solides s'y trouvaient alors dissoutes. Tous les métaux, tous les minéraux, tout était sous forme de vapeur, une vapeur transparente, lumineuse, un brouillard pénétré de chaleur et de lumière. Essayez de vous représenter que vous baignez là-dedans. Le brouillard éthérique était devenu un gaz lumineux. Celui-ci devint de plus en plus clair, et c'est la condensation progressive du gaz qui augmentait la lumière, de sorte qu'à un moment, ce brouillard prit l'apparence d'un grand soleil qui rayonnait dans l'espace cosmique. Cela arriva réellement, au moment où la terre contenait encore le Soleil, où elle était toute diaphane et où elle rayonnait sa lumière dans l'univers. Cette lumière permit non seulement à l'homme de vivre sur la Terre sous la forme qu'il avait alors, mais aussi aux autres êtres supérieurs, qui sans avoir un corps physique, sont liés à l'évolution de l'homme, les anges, les archanges, les archaï, etc. Ceux-ci n'étaient pas seuls ; dans cette plénitude de lumière vivaient encore des êtres plus élevés qu'eux : les Vertus ou Exousiai ou Esprits de la Forme, les Dominations ou Dynamis ou Esprits du Mouvement, les Principautés ou Kyriotetes ou Esprits de la Sagesse, et ceux que l'on appelle les Trônes ou Esprits du Vouloir ; enfin, moins étroitement unis à cette sphère lumineuse, se détachant d'elle de plus en plus, les Chérubins et les Séraphins. La Terre était un corps céleste habité par toute une hiérarchie d'êtres inférieurs et d'entités sublimes. Et cette lumière qu'elle émettait dans le monde, dont tout son corps était pénétré, ce n'était pas seulement de la lumière, c'était aussi ce qui devait devenir plus tard l'objet de la mission terrestre : c'était la force de l'amour. L'amour formait la partie essentielle de cette lumière. Il faut donc que nous nous représentions que ce n'est pas seulement la lumière physique qui rayonne, mais que cette lumière est animée, spiritualisée par la force de l'amour. C'est une chose difficile à imaginer pour un esprit moderne. N'y a-t-il pas aujourd'hui des gens qui décrivent le Soleil comme une simple boule

de gaz d'où s'échappe la lumière ? C'est la seule représentation, toute matérielle, que l'on se fasse aujourd'hui du Soleil — excepté bien entendu les occultistes. Celui qui lit de nos jours une description du Soleil, telle qu'on la trouve dans les livres courants, ces livres qui sont la nourriture spirituelle d'êtres innombrables, n'a pas appris à connaître la nature véritable du Soleil. Décrire le Soleil ainsi, équivaut à ne voir en l'homme que le cadavre. La description que donne du Soleil la physique astronomique correspond à la réalité, au même titre que le cadavre, par rapport à l'homme, correspond à la réalité.

Celui qui ne voit que le cadavre ignore ce qui est essentiel dans l'homme ; de même le physicien qui décrit le Soleil ne le voit pas réellement, lorsqu'il croit en avoir trouvé les parties composantes par l'analyse spectrale ; ce qu'il décrit n'est que le corps extérieur du Soleil. Chaque rayon de soleil émet vers tous les êtres terrestres la force d'entités supérieures, qui habitent le Soleil, et avec la lumière du rayon descend vers nous la force de l'amour, cette force qui, sur la terre, rayonne d'un cœur à l'autre, d'un homme à l'autre. Le Soleil ne peut pas n'envoyer à la terre qu'une lumière physique ; cette lumière contient ce qui forme aussi le sentiment d'amour le plus passionné, le plus intense. Avec elle se déversent sur la terre les forces des Trônes, des Séraphins, des Chérubins et de toute la hiérarchie des entités supérieures qui résident dans le Soleil, et qui n'ont pas besoin d'autre corps que de la lumière. Tout ce qui se trouve aujourd'hui sur le Soleil a été autrefois uni à la Terre ; c'est pourquoi tous ces êtres le furent aussi, et le sont encore aujourd'hui.

N'oublions pas que l'homme, qui était autrefois au dernier degré de l'échelle des êtres supérieurs, existait déjà à l'état de germe, enfant nouveau-né de la Terre, porté et protégé par ces hautes entités, vivant en leur sein. L'homme qui vivait à cette époque avait, parce qu'il vivait encore dans le sein des entités divines, un corps beaucoup plus subtil. La conscience clairvoyante permet de percevoir que son corps n'était qu'une fine forme vaporeuse, un corps de gaz ou d'air, un corps tout pénétré, tout rayonnant de lumière. Imaginons une nuée de forme régulière, un peu comme un calice élargi vers le haut, et voyons ce calice tout pénétré de lumière — et nous aurons l'homme d'autrefois, qui commençait à cette époque à acquérir une conscience vague, telle qu'en ont les plantes aujourd'hui. Cela ne veut pas

dire que les hommes étaient à cette époque ce que sont les plantes aujourd'hui ; ils étaient comme de légères nuées pénétrées de lumière et de chaleur, à forme de calice, aucun contour fixe ne les séparait de la masse terrestre toute entière.

Telle était la forme humaine autrefois : un corps physique de lumière, participant encore à la force de la lumière. Grâce à cette finesse du corps, non seulement le corps éthérique, le corps astral et le Moi purent s'introduire en l'homme au début de son évolution, mais encore les hautes entités spirituelles, unies à la Terre, purent descendre en lui. Autrefois, l'homme plongeait encore comme par des racines dans le monde des entités divines, et celles-ci le pénétraient. Il est vraiment bien difficile de décrire la magnificence de la Terre, et de donner une idée de ce que fut cette époque. Il faut se représenter la Terre comme une boule diaphane, entourée de nuages rayonnants de lumière, donnant naissance à de magnifiques jeux de couleurs. Si on avait pu étendre vers cette terre une main pour la tâter, on aurait perçu une impression de chaleur. Des masses lumineuses et chaudes peuplaient l'espace, et dans ces masses se trouvaient tous les êtres humains d'aujourd'hui, enrobés, bercés dans le sein des entités spirituelles ; celles-ci émettaient à foison vers le dehors la lumière rayonnante. Au dehors, l'univers terrestre en sa variété immense; au dedans, l'homme baignant dans la lumière, uni aux entités divines et spirituelles, d'où rayonnaient des flots de lumière vers les confins extérieurs. L'homme était attaché au sein lumineux de notre Terre, comme par un cordon ombilical issu de la divinité. Dans le sein cosmique du monde vivait l'homme, la plante lumineuse, confondu avec le manteau de lumière de la Terre. Sous cette forme de plante vaporeuse, l'homme était porté et protégé par notre mère la Terre, attaché encore à son cordon ombilical. Comme aujourd'hui, sous une forme plus matérielle, l'embryon de l'enfant est porté et protégé dans le corps maternel, ainsi reposait autrefois, dans des temps très reculés, l'embryon de l'homme dans le corps terrestre.

Puis le Soleil commença à se détacher, emmenant avec lui les substances les plus fines. Il y eut un temps où les hautes entités solaires abandonnèrent les hommes, où tout ce qui constitue aujourd'hui le Soleil quitta notre Terre, lui abandonnant les substances les moins spirituelles. En même temps que le Soleil se séparait, la vapeur terrestre se condensa en eau, et l'on eut,

au lieu d'une terre nébuleuse, une sphère terrestre liquide. Au milieu se trouvaient les eaux primitives, mais non entourées d'air ; lentement les eaux se transformèrent en brouillards denses, épais, qui devinrent de plus en plus fins. La terre de cette époque est donc une terre liquide ; elle contient des substances molles, entourées de brouillards qui s'allègent de plus en plus jusqu'aux sphères supérieures où ils ont la forme de vapeurs très fines. C'est ainsi que se présente à nos yeux notre Terre à ce temps. Elle s'était transformée, et les hommes durent plonger leur forme gazeuse, lumineuse, dans ces eaux troubles, s'y incarner sous forme de masses liquides au sein de l'eau, comme ils avaient été auparavant des formes de gaz au sein de la masse gazeuse. L'homme devint une forme liquide, mais pas tout entier. Jamais l'homme n'a été plongé tout entier dans l'eau. C'est là un facteur important de l'évolution. Nous venons de dire que la Terre était entièrement liquide en son milieu, et que l'homme n'était qu'en partie une forme liquide ; il atteignait l'enveloppe de vapeur, de sorte qu'il était à demi-liquide, et à demi-gazeux. En dessous, dans l'eau, l'homme n'aurait jamais pu recevoir les forces du Soleil ; la masse liquide était si dense, que la lumière du Soleil ne pouvait la traverser. Par contre, elle pouvait pénétrer un peu dans la masse gazeuse, de sorte que l'homme vivait en partie dans l'eau sombre, privée de lumière, et en partie dans la vapeur baignée de cette lumière. Quelque chose cependant était resté dans la masse liquide que nous allons décrire maintenant. Au commencement, la Terre n'était pas seulement lumineuse, rayonnante, elle était aussi musicale, et le Son lui était resté ; lorsque la lumière l'abandonna, que l'eau devint sombre, elle resta intérieurement pénétrée par le Son, et c'est le Son justement qui donna à l'eau sa forme, comme on l'a observé d'ailleurs par l'expérience physique bien connue. Le son est une force formatrice, il répartit et ordonne les parties d'un tout. Et c'est cette force qui a formé dans l'eau le corps de l'homme, c'est la force du son qui était restée dans la Terre. Le son, la tonique qui résonne à travers la terre, a donné naissance à la forme humaine. La lumière pouvait pénétrer jusqu'à cette partie de l'homme qui dépassait la masse liquide. En bas, un corps liquide, en haut un corps gazeux caressé par la lumière extérieure, jusqu'auquel parvenaient les êtres qui s'étaient éloignés avec le Soleil. Auparavant, lorsque le Soleil était encore uni à la Terre, l'homme vivait

en leur sein ; désormais, ils envoyaient leur lumière rayonnante vers lui, le pénétraient de leur force. Mais n'oublions pas qu'après le départ du Soleil, des forces étaient restées unies à la Terre, qui devaient se séparer d'elle : les forces de la Lune.

A cette époque donc, au moment où le Soleil venait de se séparer de la Terre, la forme humaine, semblable à un végétal, dut se plonger dans le corps physique liquide de la Terre. La forme qu'il prit alors, nous la retrouvons dégénérée, fixée, dans les poissons. Les poissons sont les restes décadents des êtres humains d'autrefois. Imaginons un être semblable à un poisson d'or, aux formes extraordinaires de plante, extrêmement mobile, mais plein de nostalgie, parce que la lumière avait été enlevée à l'eau. La lumière n'était plus là, et son absence provoqua une très profonde nostalgie. Il y eut un instant dans l'évolution de la Terre, où le Soleil ne s'en était pas encore tout à fait séparé ; on pouvait voir la forme humaine encore baignée de lumière, la partie supérieure se trouvant encore dans l'atmosphère solaire, la partie inférieure prenant déjà la forme qui s'est fixée dans celle des poissons. La moitié de la forme humaine vivait dans l'ombre ; elle était animée d'instincts très bas car dans cette partie résidaient les forces de la Lune. Sans être encore pétrifiée comme l'est la lave sur la lune actuelle, elle était animée par des forces très obscures. Seules, les parties les plus basses de l'astral pouvaient y séjourner. Mais en haut, la tête pour ainsi dire, était une forme vaporeuse pénétrée d'une lumière qui lui donnait sa forme, de sorte que l'homme était composé d'une partie supérieure et d'une partie inférieure. Nageant et planant à la fois, il se déplaçait dans cette atmosphère vaporeuse. L'atmosphère dense de la Terre n'était pas encore faite d'air, elle était constituée par de la vapeur ; non pas par de l'air qu'aurait pu traverser le Soleil. La chaleur pouvait traverser cette atmosphère, mais la lumière non. Le rayon de soleil ne pouvait caresser que la surface de la Terre ; l'océan terrestre restait sombre. Dans cet océan se trouvaient contenues les forces qui, formant la Lune, se séparèrent par la suite de la Terre.

En même temps que les forces de la lumière, les dieux entraient dans la Terre : nous avons donc en dessous le manteau liquide, abandonné par les dieux, pénétré seulement de la force du Son, et à la périphérie, la vapeur dans laquelle rayonnaient les forces du Soleil. Si bien que l'homme, avec la partie de son corps qui

dépassait la surface liquide, participait encore à la lumière, à l'amour, qui descendaient vers lui du monde spirituel. Pourquoi le sombre noyau liquide de la Terre était-il pénétré par le monde des Sons ?

Parce que l'un des hauts esprits du Soleil était resté en arrière, avait lié sa destinée à celle de la Terre. C'est l'esprit que nous connaissons sous le nom de Iahvé ou de Jéhova. Seul, il resta avec la Terre ; il se sacrifia, et c'est son être le plus intime qui donna une forme à la Terre liquide, la fit vibrer, résonner.

Mais les forces les plus mauvaises, les plus terribles, étant restées mêlées à la Terre liquide, la partie supérieure et vaporeuse de l'homme descendit de plus en plus, et peu à peu, la forme végétale se transforma en une sorte d'amphibie. Cette forme, qui dans l'échelle des êtres est bien inférieure à ce que devint l'homme par la suite, est décrite dans les légendes et les mythologies sous le nom de dragon, de salamandre. Et l'autre partie de l'homme, l'habitant des régions lumineuses, est représentée comme un être qui ne peut pas déchoir, qui combat la nature inférieure, un saint Michel, par exemple, le vainqueur du dragon, ou un saint Georges. Siegfried représente un autre aspect de cette lutte avec le dragon, de cette dualité que présentait alors la forme humaine. La chaleur pénétra ensuite la partie supérieure de la Terre, et en même temps la partie supérieure de l'homme physique, et elle en fit une sorte de dragon de feu. Mais au-dessus s'élevait le corps éthérique, dans lequel était conservée la force du Soleil. Nous avons ainsi une forme que l'Ancien Testament a représentée, à juste titre, sous l'aspect du Serpent tentateur, qui est, lui aussi, un amphibie, un être double.

Le moment approchait où les forces les plus basses allaient être expulsées de la Terre. Des catastrophes gigantesques la bouleversèrent, et les formations basaltiques actuelles apparaissent à l'occultiste comme les restes de l'action des forces purificatrices qui secouèrent le corps de la Terre, lorsque la Lune s'en sépara. C'est aussi le moment où la partie centrale et liquide de la Terre s'épaissit de plus en plus, et où se forma le noyau minéral solide. D'une part, la Terre se condensa en perdant la Lune ; d'autre part, les parties supérieures de son atmosphère abandonnèrent aux parties inférieures leurs substances les plus lourdes, les moins fines, et en haut se forma peu à peu quelque chose qui devint semblable à notre air, bien qu'étant encore chargé d'eau.

La Terre eut à son centre un noyau solide et l'eau l'entoura de toutes parts. Le brouillard de la périphérie était d'abord impénétrable aux rayons du Soleil, mais à mesure que certaines substances se déposèrent, il devint de plus en plus léger. Beaucoup plus tard, il se transforma en air, et peu à peu, les rayons du Soleil qui ne pouvaient pas même atteindre la Terre, purent traverser l'atmosphère.

Nous en arrivons à une phase de l'évolution que nous allons essayer de bien nous représenter. Auparavant, l'homme plongeait à demi dans l'eau, émergeait à demi dans le brouillard ; au moment où la Terre devient plus dense, l'homme liquide acquiert la possibilité de rendre sa forme plus dure, d'avoir un système osseux. Il se durcifie en lui-même. La partie supérieure de l'être humain se transforme, acquiert une nouvelle faculté qu'elle n'avait point auparavant, celle de respirer l'air. Nous trouvons à cette époque, pour la première fois, des poumons. La partie supérieure de l'homme était exposée autrefois à la lumière, mais celle-ci ne pouvait pas pénétrer plus avant. Désormais, l'homme retrouve dans sa conscience obscure l'impression de la lumière. Ce sont pour lui des forces divines qui lui sont déversées, qui rayonnent vers lui. A cette époque de transition, il a l'impression que ce rayonnement se divise en deux parties : l'*air*, le souffle de l'air qui pénétre dans son corps ; et la *lumière* qui maintenant arrive jusqu'à lui ; désormais, l'air pénètre en lui. Et l'homme, à ce moment, acquiert cette perception : La force que je sentais auparavant au-dessus de moi me donne ce dont j'ai besoin maintenant pour respirer ; la lumière m'a tenu lieu de respiration. Autrefois, l'air et la lumière étaient confondus pour lui. Maintenant, ils sont séparés. Le *souffle de l'air terrestre*, qui pénétra en l'homme, lui annonça en même temps qu'il allait entrer dans un monde nouveau. Tant que seule la lumière avait existé, l'homme n'avait pas connu la naissance et la mort. Autrefois, lorsqu'il n'était encore qu'une nuée diaphane, il se transformait parfois, un peu comme on change de vêtement : il n'avait pas l'impression de naître ou de mourir : il se sentait éternel ; la naissance et la mort n'étaient pour lui que des changements parmi les autres. Avec le premier souffle d'air entra en lui la conscience de la *naissance et de la mort* : « L'air, le souffle, s'est séparé de son frère, le rayon de lumière — telles étaient les im-

pressions de l'homme autrefois — ; il en a séparé aussi les êtres qui étaient autrefois unis à elle, il a apporté la mort. »

Quel est donc cet être qui a effacé, tué en l'homme la conscience, et qui s'exprimait ainsi : « Ma forme est sombre, mais je suis uni à l'être éternel. » C'est le souffle d'air, qui pénétra en l'homme, — Typhon ; Typhon veut dire souffle d'air. L'âme égyptienne, revivant ce qui s'était passé autrefois, la séparation du rayon originel en rayon de lumière et en souffle d'air, le représente symboliquement dans le meurtre d'Osiris par Typhon ou Set, le souffle du vent.

C'est le grand événement cosmique que cache le mythe égyptien d'Osiris tué par Typhon. Pour l'Egyptien, le Dieu qui venait du Soleil et vivait d'abord en paix avec son frère, c'est Osiris. Typhon était l'air que nous respirons, qui a fait de l'homme un être mortel. C'est là un des exemples les plus frappants de la façon dont les faits de l'évolution du monde se répètent dans la connaissance intérieure des hommes.

Ainsi naquit la Trinité : Soleil, Lune et Terre. Tout cela était enseigné au néophyte égyptien en images d'une grande profondeur déposée intentionnellement dans sa conscience.

VI

L'influence d'Isis et d'Osiris
Quelques faits de l'anatomie et de la physiologie occultes

L'évolution de la Terre, du système solaire, l'évolution de l'homme, telles qu'elles viennent d'être décrites, ont peut-être heurté plus d'un d'entre vous. Il vous a paru peut-être que ces étranges affirmations venaient contredire des opinions familières ; et vous vous êtes dit : Nous avons vu que les forces les plus pernicieuses de l'évolution sont liées à la Lune, si bien que la Lune doit se séparer de la Terre pour que celle-ci se trouve dans des conditions propices au progrès de l'homme. Mais où est dans tout cela la lune poétique que nous connaissons, cette douceur romantique, née pourtant de sentiments réels, faite de tous les effets magiques que la Lune exerce sur l'homme ? — Le contraste n'est qu'apparent, et il disparaît dès l'instant où nous étudions les faits non plus par un seul de leurs côtés, mais en embrassant à la fois tous leurs aspects. Si nous examinions aujourd'hui les propriétés physiques de la masse solaire, nous verrions qu'elle est impropre à nourrir la vie telle qu'elle se manifeste sur la Terre. En même temps, il nous faut constater que la force éthérique liée aux substances physiques de la Lune est affaiblie. décadente, a côté de notre propre vie éthérique. Et si nous allions jusqu'à étudier, à l'aide de la clairvoyance, l'astralité des êtres lunaires — dont il nous est parfaitement permis de parler — nous pourrions nous convaincre qu'on y trouve des sentiments infiniment plus mauvais, plus bas que la plus laide expression qui en existe sur terre. Il y a donc sur la Lune des êtres, des éléments qui, tant à cause de leur physique, de leur éthérique, que de leur astralité ont dû être rejetés de la terre,

afin qu'elle puisse continuer sa route, délivrée de leur influence pernicieuse.

Il ne faut cependant pas, lorsqu'on a constaté qu'une chose est mauvaise, en rester là. Car dans l'évolution, l'existence de tout ce qui est bas et vil correspond à quelque événement important. Il faut que tout ce qui est tombé dans les sphères inférieures soit purifié, relevé, par d'autres êtres plus parfaits, afin de pouvoir collaborer encore au travail universel. Lorsque nous trouvons à quelque endroit de l'univers des êtres particulièrement bas, nous pouvons être sûrs qu'à leur destinée est liée celle d'êtres élevés, si riches en bonté, en beauté, en perfection qu'ils peuvent ramener vers le bien les forces les plus mauvaises. Et si tout ce qui est inférieur est uni à la Lune, il est vrai que, d'autre part, les êtres les meilleurs, les plus parfaits, sont liés à son existence. Nous savons déjà que sur la Lune réside par exemple la très haute entité spirituelle de Iahvé ; un être aussi parfait, doué d'une telle force, d'une telle richesse, est aidé par de nombreuses troupes de bons serviteurs. Ce sont les êtres les plus bas qui ont quitté la Terre en même temps que la Lune ; mais, en même temps, les êtres capables de transformer le mal en bien, la laideur en beauté, sont restés unis à la Lune. Cela n'aurait pu se faire s'ils avaient laissé les forces mauvaises dans le corps de la Terre ; il fallait qu'ils les en retirent. — Mais pourquoi tout cela, pourquoi la laideur, pourquoi le mal ? — Le mal était nécessaire, parce que sans son influence, l'homme n'aurait jamais pu évoluer, il n'aurait pas pu devenir un être autonome, indépendant, complet. — Rappelons-nous notre étude précédente ; nous avons vu que la nature inférieure de l'homme plongeait dans l'eau, que la moitié de son être dépassait la sombre masse liquide de la Terre. A ce temps, il n'y avait point d'os, il n'y avait pas de forme humaine fixée. L'homme était un être végétal, ressemblant à une fleur, pris dans une continuelle métamorphose. Et il en serait resté là, sans l'action des forces lunaires. Si la Terre était restée uniquement exposée à l'influence du Soleil, la mobilité, l'instabilité de l'homme auraient extraordinairement augmenté ; la Terre aurait évolué avec une rapidité que l'homme n'aurait pu supporter ; jamais la forme humaine actuelle n'aurait pu naître. En revanche, si les forces de la Lune avaient agi seules, l'homme se serait aussitôt pétrifié ; sa forme serait restée immuable dès l'instant de sa naissance ; il serait devenu

une momie pour toujours. L'homme se développe aujourd'hui à égale distance de ces deux extrêmes : entre la mobilité sans fin et l'arrêt dans la forme. La lune physique n'est plus que scories, parce que les forces qui fixent la forme résident en elle. Seules, les hautes entités puissantes qui sont unies à la Lune, peuvent agir à l'intérieur de ces formes.

Deux groupes de forces dirigent leur influence vers la Terre : les forces du Soleil et celles de la Lune, les unes stimulantes, les autres pétrifiantes. Imaginez qu'un immense géant vienne dérober le Soleil : à l'instant même, nous serions figés comme des momies, et si durement, que nous ne pourrions plus jamais perdre notre forme. Mais supposons qu'un géant vienne enlever la Lune : tous les beaux gestes mesurés, retenus, harmonieux que nous pouvons faire, disparaîtraient, feraient place à des tics d'énervés. Nous serions intérieurement sans cesse en mouvement; notre mobilité nous permettrait des transformations incessantes ; nous pourrions allonger tout à coup la main indéfiniment, puis la ratatiner. La force de métamorphose envahirait tout. — Actuellement, l'homme se maintient en équilibre entre ces deux groupes de forces.

Le Cosmos est plein de sagesse, non seulement dans les substances et les formes qui s'y trouvent, mais aussi dans les rapports des choses entre elles. Et pour évoquer devant notre âme la sagesse infinie qui l'anime, nous allons étudier un de ces rapports en liaison avec Osiris.

L'Egyptien voyait en Osiris l'influence de l'astre solaire sur notre terre à l'époque où celle-ci était encore enveloppée de brouillards vaporeux, où l'air n'existait pas encore ; pour lui, l'instant où l'homme commença à respirer est celui où se scinda l'entité Osiris-Set. C'est par l'action de Set ou Typhon que le souffle de l'air pénétra en nous ; Typhon, le souffle du vent, se détacha de la lumière du Soleil, et Osiris ne fut plus que cette lumière. C'est le moment aussi où l'être de l'homme se soumet à la naissance et à la mort. Ce qui s'effectuait autrefois par un changement de forme, un peu comme un vêtement que l'on endosse et que l'on enlève, s'était profondément transformé. Au temps où les forces qui provenaient des hautes entités solaires n'avaient pas encore quitté la Terre, si l'homme avait été capable à ce temps d'éprouver un sentiment, il aurait élevé vers ces êtres solaires un regard plein de reconnaissance. Mais lors-

que, de plus en plus, le Soleil s'éloigna de la Terre, et que le brouillard où résidait la nature humaine supérieure se fut dissipé, l'homme, incapable de percevoir l'influence directe du Soleil, commença à prendre conscience des forces de son être inférieur : et c'est là qu'il saisit son Moi, qu'il en prit possession. Plus il plongeait dans la partie inférieure de son être, plus il devenait conscient de lui-même.

Mais pourquoi l'entité que nous connaissons sous le nom d'Osiris s'est-elle obscurcie ? — Avec le départ du Soleil, la lumière cessa d'agir, mais Iahvé restait sur la Terre, jusqu'au moment où la Lune se retira ; Osiris était l'esprit qui renfermait en lui l'essence solaire ; lorsque la Lune se sépara de la Terre, il reçut la mission de l'accompagner, pour émettre de là les rayons solaires réfléchis vers la Terre. Nous avons vu le Soleil se retirer d'abord ; Iahvé reste dans la Terre avec les siens, avec Osiris. L'homme apprend à respirer. En même temps, la Lune se retire ; Osiris part avec elle, et il reçoit la tâche de réfléchir la lumière du Soleil vers la Terre. Quand la légende dit qu'Osiris est déposé dans un coffre, cela signifie qu'il se retire avec la Lune. Auparavant, l'homme recevait du Soleil l'action d'Osiris ; il a désormais l'impression que ce qui lui venait autrefois du Soleil lui vient maintenant de la Lune. Quand rayonnait vers l'Egyptien la lumière lunaire, l'homme disait : « C'est toi, Osiris, qui, sur la Lune, fais rayonner vers moi la lumière du Soleil, l'essence de ton être. »

Mais la lumière du Soleil est reflétée par la Lune sous une forme chaque jour différente. La première, c'est lorsque la Lune n'est au ciel qu'un croissant très fin ; la seconde, c'est la Lune du deuxième jour, déjà plus forte, et ainsi de suite, quatorze formes qui correspondent aux quatorze jours jusqu'à la pleine lune. Pendant quatorze jours, Osiris est tourné vers la Terre sous les quatorze formes différentes que présente le disque lunaire. Elles sont extrêmement importantes, ces quatorze formes, ces quatorze phases que la Lune, c'est-à-dire Osiris, traverse, pour nous renvoyer la lumière du Soleil. Elles sont unies dans le Cosmos à l'événement par lequel l'homme a appris à respirer. L'homme ne put respirer que lorsque ce phénomène se déroula parfaitement dans le ciel ; alors seulement, l'homme fut uni au monde physique, et le premier germe du Moi put prendre naissance en son être.

La connaissance égyptienne a revêtu plus tard d'une légende ce que nous venons de décrire : Osiris gouvernait autrefois la Terre, mais un jour apparut Typhon, le vent. (C'est l'époque où l'eau se condense assez complètement pour que l'air apparaisse, et où l'homme apprend à respirer). Typhon a vaincu Osiris, il l'a tué, l'a mis dans un coffre et l'a livré à la mer. (Comment pourrait-on exprimer l'événement cosmique par une image plus riche de sens ? Tout d'abord, le Dieu solaire Osiris règne, puis il est chassé avec la Lune ; la Lune est le coffre qui est rejeté à l'océan cosmique ; Osiris se trouve désormais dans l'espace). La légende ajoute que lorsqu'Osiris est retrouvé, son corps est coupé en quatorze fragments. Il a été partagé en quatorze morceaux, enterrés en quatorze endroits différents. C'est là le symbole merveilleux d'un processus cosmique. Les quatorze visages de la Lune, les phases lunaires, sont les quatorze morceaux du corps d'Osiris dépecé. Osiris tout entier, c'est le disque lunaire visible.

Tout ceci n'a d'abord l'air d'être qu'un symbole. Mais nous voyons qu'il y a derrière une réalité. Nous en arrivons maintenant à une clé sans laquelle on ne peut accéder aux mystères du Cosmos. Si cette harmonie entre les forces du Soleil, de la Lune et de la Terre ne s'était pas formée, si la Lune n'était pas apparue sous quatorze phases différentes, il y a quelque chose qui ne se serait pas produit. Chacune d'elles a exercé une influence capitale sur l'évolution de l'homme sur la terre. Je vais vous dire quelque chose qui va vous surprendre, mais qui est pourtant exact. Autrefois, avant qu'Osiris ne se fût retiré de la Terre, l'homme, sous sa forme lumineuse, était dépourvu de quelque chose qui est aujourd'hui de la plus grande importance : la moelle épinière. Vous savez que partent d'elle des nerfs. Ceux-ci n'existaient pas non plus, même en germe, à l'époque où la Lune était encore unie à la Terre. Les quatorze phases de la Lune, dans leur ordre de succession, eurent pour résultat la formation de quatorze cordons nerveux le long de la colonne vertébrale. Grâce à l'action des forces cosmiques, les quatorze phases ou formes de la Lune correspondirent aux quatorze cordons nerveux. Tel est le résultat de l'action d'Osiris. Le cycle lunaire correspond aussi à autre chose ; car ces quatorze phases n'en sont encore que la moitié. Il y en a quatorze de la nouvelle lune à la pleine lune et quatorze autres de la pleine lune à la nouvelle lune. Pendant

cette seconde période, l'influence d'Osiris ne se fait pas sentir. C'est sa face obscure que la Lune tourne vers la Terre, jusqu'à la nouvelle lune. Les quatorze phases de cette seconde période ont, elles aussi, une influence, et la conscience égyptienne a exprimé cette influence sous la forme d'Isis. Ces quatorze phases sont régies par Isis. Grâce à l'action d'Isis, quatorze autres cordons nerveux prennent leur point de départ à la moelle épinière. Il y a donc en tout vingt-huit cordons nerveux, qui correspondent aux différentes phases de la Lune. Voilà comment les événements cosmiques sont à l'origine de certaines parties de l'organisme humain. Mais, en réalité, l'homme n'a pas seulement vingt-huit cordons nerveux. Il n'en aurait que vingt-huit, en effet, si l'année lunaire coïncidait avec l'année solaire. Or, l'année solaire est plus longue que l'année lunaire, et c'est cette différence qui a provoqué la formation des cordons nerveux supplémentaires. C'est ainsi que nous retrouvons dans l'organisme humain l'influence d'Osiris et d'Isis venue de la Lune. Autre chose encore est rattaché à ce fait.

Jusqu'au moment où la Lune commença à agir du dehors sur la Terre, il n'y avait pas deux sexes. Il n'y avait alors qu'un seul être humain, à la fois masculin et féminin. La séparation des sexes se produisit sous l'action alternée d'Isis et d'Osiris, alternance qui nous vient de la Lune et, suivant que ce sont les nerfs d'Osiris ou les nerfs d'Isis qui exercent sur l'organisme une action plus grande, l'être humain devient un homme ou une femme. Un organisme où l'influence d'Isis est prépondérante, devient masculin, un corps où prévaut l'influence d'Osiris devient féminin. Naturellement, les deux forces agissent dans chaque être, homme ou femme, mais de telle sorte que chez l'homme le corps éthérique est féminin, et que chez la femme, le corps éthérique est masculin. C'est là l'un des rapports merveilleux qui unissent l'être humain aux phases de la vie cosmique.

Nous avons vu que non seulement les forces des corps célestes, mais aussi les différentes combinaisons de leurs positions réciproques, ont une action sur l'homme. Sous l'influence des vingt-huit cordons nerveux qui partent de la moelle épinière, se formèrent l'organisme masculin et l'organisme féminin. Voyons maintenant un fait qui éclairera profondément pour nous le Cosmos et les rapports qu'il a avec l'évolution de l'être humain. — Ces forces

sont celles qui donnent sa forme à l'homme, mais cette forme ne se fige pas ; il s'établit un équilibre entre l'influence du Soleil et celle de la Lune. N'oublions pas dans ce qui va suivre qu'il ne s'agit pas d'un symbole quelconque, mais de faits réels.

Qui est Osiris à l'origine, l'Osiris non divisé ? Qui est l'Osiris morcelé ? — Ce qui ne faisait qu'un autrefois en l'homme, est maintenant divisé en vingt-huit nerfs. C'est en nous-mêmes qu'est accompli le morcellement. Sans cela, la forme humaine n'aurait jamais pris naissance. Qu'est-ce qui s'est d'abord formé sous l'influence du Soleil et de la Lune ? La collaboration de tous les cordons nerveux ne provoqua pas seulement la différenciation extérieure des sexes, mais dans l'âme de l'être humain également quelque chose se forma sous l'influence du double principe masculin ou féminin. L'action d'Isis sur l'organisme a eu pour résultat le poumon. Le poumon est le régulateur des influences de Typhon ou de Set. Et d'Osiris est venue l'influence qui rend actif cet organe dû à la force féminine, qui rend le poumon productif par la respiration. Les effluves qui partent du Soleil et de la Lune règlent la double action du principe masculin et féminin : dans chaque être féminin un principe masculin — le larynx ; dans chaque être masculin un principe féminin — le poumon.

Isis et Osiris sont actifs en toute âme humaine. Tout être humain participe des deux sexes, car il a des poumons et un larynx. Chaque être, qu'il soit homme ou femme, a le même nombre de nerfs. Après s'être ainsi élevés hors des régions inférieures de la nature humaine, Isis et Osiris ont engendré un fils, le créateur de l'homme terrestre de l'avenir. Ils ont donné naissance à Horus. Isis et Osiris ont engendré un enfant que soigne et protège sa mère, c'est le cœur humain, qu'abritent les ailes des poumons, la mère, Isis. Cette conception égyptienne nous montre que, dans les anciennes écoles de mystères, on considérait la partie supérieure de l'être humain comme le produit d'une double action masculine et féminine ; c'est ce que l'Hindou, lui, appelait Brahma. Le néophyte hindou voyait déjà dans la forme originelle de l'homme cet être supérieur qui apparaissait aux Egyptiens, l'enfant Horus. Et le néophyte hindou entendait dire : Tout cela est né du Son primordial, du Vha, le Son qui s'est différencié en sons nombreux. Cette expérience du néophyte hindou nous a été conservée dans un passage curieux du Rigvéda. Voici ce passage : « Vers l'homme arrivent les sept d'en bas, les huit

d'en haut, les neuf de derrière, les dix des voûtes du rocher et les dix de l'intérieur, pendant que la mère s'occupe de l'enfant qui doit boire. » C'est là un passage étrange. Représentons-nous bien cette Isis, dont je vous ai parlé, le poumon, cet Osiris que je vous ai décrit, l'appareil respiratoire, et réfléchissons comment la voix se fait jour à travers ces organes, comment elle se différencie en sons venant du palais ou des poumons, puis se forme en syllabes. Ces syllabes viennent de différents côtés : sept viennent d'en bas, du larynx, etc... La vie mystérieuse de tout notre appareil respiratoire se trouve résumée dans cette phrase. Là où se différencie et se forme le son, c'est là que se trouve la mère, qui soigne et protège l'enfant : la mère : c'est le poumon ; l'enfant : c'est le cœur humain, formé par tant d'influences diverses, et d'où viennent les impulsions qui animent la voix humaine.

C'est ainsi que se révélait au néophyte la vie mystérieuse qui anime le Cosmos, telle qu'elle s'était déroulée au cours des temps. Et nous verrons comment les autres organes du corps humain sont venus s'ajouter à ceux-là. Cette science égyptienne ésotérique est en même temps un chapitre de l'anatomie occulte telle qu'elle était enseignée dans les écoles égyptiennes secrètes, — dans la mesure où l'on connaissait les rapports qui existent entre les entités cosmiques et le corps physique de l'homme.

VII

Le développement de l'organisme humain jusqu'au départ de la Lune. Osiris et Isis forment la partie supérieure de l'être humain.

Dans les conférences précédentes, nous avons parcouru un long cycle d'événements concernant les rapports entre l'évolution de la Terre, le système solaire et la nature humaine. Nous nous sommes particulièrement attachés à l'étude des événements de cette évolution que l'on retrouve dans les mystères égyptiens, mystères connus à la fois des néophytes, et du peuple tout entier. Par la vision clairvoyante, le néophyte acquérait toutes ces connaissances que nous allons étudier de plus près aujourd'hui. La grande masse du peuple, qui ne pouvait s'élever jusqu'à la clairvoyance, apprenait tout cela à l'aide d'un profond symbolisme, le plus important de toute la conception égyptienne, et dont nous avons déjà parlé. C'est celui de la légende d'Isis et d'Osiris. Tout le monde en connaît la fabulation, et devine qu'elle a un sens. Pour l'Egyptien, cela n'était pas seulement une belle histoire ; voici à peu près comment elle était contée :

En des temps reculés régna longtemps, pour le bonheur des hommes, Osiris ; il régna jusqu'à une certaine époque, caractérisée plus tard par le fait que le Soleil se trouvait dans le signe du Scorpion. C'est à ce moment que son frère, Typhon ou Set, tua Osiris. Il le tua en le faisant entrer dans un coffre qu'il ferma et qu'il livra à la mer. Isis, la sœur et l'épouse d'Osiris, chercha son frère et époux, et lorsqu'elle l'eut trouvé, elle l'amena en Egypte. Mais Typhon le mauvais, voulut encore le faire dispa-

raître ; il le coupa en morceaux. Isis rassembla les différents morceaux et les enterra à des endroits différents. (On montre encore aujourd'hui en Egypte divers tombeaux d'Osiris). Puis Isis eut un fils, Horus, qui vengea sur Typhon la mort de son père Osiris. Osiris reprit sa place dans le monde des êtres spirituels divins, et s'il ne vit plus sur la terre il travaille encore pour l'homme lorsque celui-ci réside dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance. C'est pourquoi, en Egypte, on appelait le chemin parcouru par le mort, le chemin qui mène à Osiris. Telle est la légende qui appartient aux éléments les plus anciens de la mythologie égyptienne. Tandis que bien d'autres parties de cette conception ont été transformées ou augmentées, la légende d'Osiris s'est maintenue à travers tous les cultes de l'Egypte aussi longtemps que les religions égyptiennes ont vécu.

Après nous être remémoré cette légende, dans laquelle des faits réels sont résumés, tels que le néophyte les contemplait dans les mystères sacrés des écoles ésotériques, revenons à l'étude plus détaillée, commencée hier, de l'influence des différentes phases de la lune sur l'homme. Nous avons vu que vingt-huit cordons nerveux qui partent de la moelle épinière correspondent aux vingt-huit phases différentes de la Lune, pendant lesquelles elle accomplit un cycle complet. Nous avons percé le mystère des forces cosmiques qui ont provoqué en l'homme la formation de ces vingt-huit paires de nerfs. Je vais vous demander maintenant toute votre attention. Nous allons voir, aussi exactement qu'il est possible de le faire dans le cadre d'une esquisse aussi brève, ce que le néophyte égyptien apprenait au sujet du développement ultérieur de l'homme. Cette description fera dire à ceux que les idées modernes en anatomie ont déjà trop profondément façonnés : Mais c'est une bêtise ! Laissons-les dire. Qu'ils sachent seulement que c'est la doctrine dont les néophytes égyptiens eurent la vision clairvoyante. Je parle maintenant pour ceux dont le cœur peut me suivre. Cette doctrine n'est pas seulement le fruit de la vision occulte des Egyptiens ; elle est encore une vérité pour l'occultiste moderne, et lui apparaît exactement sous le même aspect.

Le clairvoyant Egyptien a pu voir, aussi bien que l'Hindou, la forme originelle que l'homme devait réaliser plus tard. Il a pu suivre en esprit la lente formation progressive du germe humain. La première forme que prit ce germe, au moment où le Soleil était encore uni pour longtemps à la Terre, c'est celle d'une sorte

de plante, dont la corolle était ouverte vers le ciel. Ces formes nées du brouillard originel, emplissaient pour ainsi dire toute la Terre. Mais tout au début de leur formation, au moment où elles naquirent, comme une couronne de corolles s'ouvrant dans l'espace cosmique, elles étaient à peine visibles ; on aurait pu percevoir uniquement leur chaleur en s'approchant d'elles. Elles n'étaient tout au plus qu'un corps de chaleur. Alors que le Soleil était encore uni à la Terre, cette forme commença à briller, et à émettre dans l'espace cosmique des rayons de lumière. Si, à cette époque, un être doué de regard comme les hommes d'aujourd'hui s'était approché de cette forme lumineuse, il aurait distingué comme une sphère régulière étincelante, rayonnante, comme un soleil brillant, qui envoyait dans l'espace des rayons lumineux. C'est à peine si l'on peut se faire aujourd'hui une idée de ce qu'était la Terre autrefois. Pour se l'imaginer, il faudrait se représenter que par un soir très pur, le sol serait couvert de vers luisants irradiant leur lumière dans l'espace. Ainsi rayonnait dans le monde la première forme humaine, lorsque le Soleil était encore uni à la Terre. A peu près à la même époque, une sorte de corps gazeux vint se former autour de cette immense corolle. Ce gaz contenait en suspension beaucoup de substances, comme aujourd'hui se trouvent dans le corps de l'homme et des animaux de nombreuses substances, liquides ou solides ; elles étaient alors toutes gazeuses. Mais peu après, d'autres germes sortirent encore du sein de la Terre, les premiers germes de notre règne animal actuel. L'homme apparut le premier, puis vinrent les germes des animaux. La terre toute entière se composait encore d'une masse d'air, faite de corps lumineux rayonnants dans l'espace. Dans cette masse apparut le premier germe des animaux asexués, qui se trouvaient alors sur le dernier échelon de notre règne animal actuel, et nous verrons que ces animaux ont eu une certaine importance pour le développement de l'homme.

C'est ainsi donc que s'ébauchèrent les premiers germes des animaux, et ce qui est important, c'est qu'ils formèrent à ce moment les masses gazeuses les plus denses. Ils se développèrent à travers plusieurs métamorphoses. Quand le Soleil quitta la Terre, la forme animale la plus évoluée était celle des poissons. Mais ce n'était pas la forme actuelle des poissons, bien qu'elle se trouvât au même degré d'évolution. Nos poissons ont fixé dans leur forme le niveau de l'évolution qui fut atteint avant que le

Soleil ne quittât la Terre. Celle-ci se condensa, devint liquide. Dans cette masse terrestre liquide nageaient les formes les plus denses des animaux. C'est alors qu'il se produisit un événement singulier. Quelques-unes de ces formes originelles restèrent animales, et ne continuèrent pas de progresser avec l'évolution. Mais quelques autres entrèrent en rapport avec les formes humaines, et de la façon suivante.

Au temps où le Soleil se sépara de la Terre, celle-ci commença à tourner autour de son axe ; les faces de la Terre se présentèrent alternativement à la lumière, et cette alternance de lumière et d'ombre forma le jour et la nuit (1). Mais à cette époque, les jours et les nuits étaient sensiblement plus longs qu'aujourd'hui. Chaque fois qu'une de ces formes humaines maintenant plus denses, se trouvait sur le côté de la Terre éclairé par le Soleil, l'une des formes animales venait se joindre à elle, en dessous, dans la masse liquide de la Terre. La forme animale s'unissait à la forme humaine : en haut la forme humaine, en bas la forme animale ; très développée et tendue vers le Soleil, la partie supérieure allait s'affaiblissant vers le bas, et il venait s'y ajouter le corps animal. Du fait que les forces du Soleil passaient à travers la nature supérieure de l'homme, ouverte comme une fleur, elles venaient agir sur les forces intérieures de la Lune et de la Terre. Au corps humain venait s'ajouter une forme animale qui se trouvait au niveau d'évolution des poissons ; et c'est pourquoi l'on dit que le Soleil se trouvait à cette époque dans le signe des Poissons. En effet, au ciel, le Soleil se trouvait réellement dans le signe des Poissons, mais il traversa encore souvent cette constellation avant que la forme suivante ne prenne naissance. Le point où commença à se dessiner ce que nous étudions en ce moment, est situé à l'époque où, au ciel, le Soleil était dans le signe des Poissons, cette constellation a justement reçu le nom de Poissons parce que la forme animale qui vint se joindre à l'homme se trouvait à cette époque au même degré d'évolution que les poissons.

Nous savons que par la suite, la Lune et la Terre ne forment encore qu'un seul corps. Iahvé, au moment où le Soleil s'est séparé de la Terre, est resté avec les forces de la Lune, et parmi ses serviteurs se trouve le dieu que les Egyptiens appelaient Osi-

(1) Voir : G. Wachsmuth : *Le monde éthérique.* Chapitre III.

ris. L'évolution se poursuivit de façon singulière jusqu'au momnt où la Lune se sépara de la Terre.

Avant le départ de la Lune, la Terre était liquide et les formes humaines y prenaient des formes toujours plus grossières. Au moment du départ de la Lune, la partie inférieure de l'être humain se trouvait à peu près au niveau de la salamandre d'eau. C'est ce que la Bible appelle le Serpent, ce qu'on nomme aussi le Dragon. A mesure que la Lune s'éloigne, le règne animal pénètre de plus en plus la partie inférieure de la forme humaine. Quand la séparation est accomplie, l'homme flotte dans la masse liquide ; sa partie inférieure présente une forme animale, disgracieuse, et dans sa partie supérieure se trouvent les derniers restes d'une forme lumineuse, dans laquelle viennent se déverser les forces du Soleil. Celles-ci, au moins, n'ont pas abandonné l'homme. Et cette forme lumineuse émerge au-dessus de la mer originelle. Entre temps, d'ailleurs, cette forme lumineuse s'est transformée ; elle est devenue un immense et puissant organe de perception. Lorsque la Lune quitta la Terre, la transformation était accomplie. Grâce à cet organe, l'être humain, comme à l'aide d'une sorte de lampe, pressentait l'approche de tout élément dangereux ; aujourd'hui il s'est atrophié, on l'appelle ordinairement la glande pinéale. La partie supérieure du crâne des tout jeunes enfants montre encore aujourd'hui une place toute molle, les fontanelles ; c'est à peu près l'endroit qui correspond au point d'où émergeait l'organe en question.

L'homme s'assimilait des formes animales de plus en plus élevées ; à un certain point de la formation du corps humain, on appela l'être qui résultait de la transformation des poissons : le Verseau (en latin « Aquarius »), parce qu'il vivait dans l'eau, et qu'il contenait en germe la forme humaine future. Un progrès dans la forme correspondit à ce qu'on appela le Capricorne. Fait curieux, les parties inférieures du corps humain, à mesure qu'elles se formaient, ont vraiment donné leur nom à la constellation correspondant à l'époque de leur formation. Les pieds correspondent aux Poissons ; la partie inférieure des jambes au Verseau, grâce auquel l'homme pouvait se diriger en nageant ; les genoux sont en rapport avec le signe du Capricorne. L'animalité augmenta de plus en plus ; la forme qui correspond aux cuisses fut appelée le Sagittaire. Expliquer cette expression nous entraînerait trop loin. Je vais seulement vous esquisser l'aspect qu'avait

la forme humaine, à l'époque où l'évolution des formes animales traversait le stade du Sagittaire. A ce temps, l'homme était un animal qui commençait à se mouvoir sur les îlots surgissant peu à peu des eaux. La partie supérieure de l'homme était très affinée, et elle se terminait encore par la corolle dont nous venons de parler qui l'illuminait comme une sorte de lampe. A cette époque, l'être humain était plus éthéré dans sa partie supérieure, et semblable à un animal dans sa partie inférieure. Les très anciennes reproductions du Zodiaque représentent le Sagittaire comme un être mi-homme, mi-bête. Cela correspond réellement au degré d'évolution où l'homme se trouvait alors, de même que le centaure, mi-homme, mi-cheval, correspond vraiment à un stade d'évolution de l'homme. Le cheval ne doit pas être ici pris à la lettre, mais il faut le considérer comme le représentant de la race animale toute entière. Tel était le principe qui guidait les artistes autrefois ; l'œuvre d'art reproduisait la vision spirituelle qu'ils avaient eue des objets, ou que des clairvoyants leur avaient racontée. Les artistes étaient souvent eux-mêmes des initiés. On dit par exemple d'Homère qu'il fut un voyant aveugle ; cela veut dire qu'il était clairvoyant. Il lisait dans la Chronique de l'Akasha. Homère, le voyant aveugle, voyait en esprit beaucoup mieux que les autres Grecs. Le Centaure correspond donc à une forme humaine véritable. Au moment où l'homme avait réellement cet aspect, la Lune ne s'était pas encore séparée de la Terre. L'homme possédait encore l'organe qui s'était formé pendant la période solaire : la glande pinéale lumineuse, qu'il portait sur la tête comme un phare. Lorsque la Lune se sépara de la Terre, eut lieu la différenciation des sexes. L'homme-centaure était insexué. La différenciation des sexes se produisit à l'époque où le Soleil se trouvait dans le signe du Scorpion, et c'est pourquoi l'on fait correspondre les organes génitaux au Scorpion. Ce signe correspond au niveau d'évolution des formes animales qu'avait atteint l'homme au moment de la formation des sexes. Par sa partie supérieure, l'homme était uni aux forces cosmiques ; dans sa partie inférieure, il fut sexué à partir de cette époque. Lorsque le néophyte clairvoyant des mystères égyptiens dirigeait son regard vers ces temps de l'évolution terrestre, il voyait la terre peuplée d'êtres humains dont la partie inférieure prenait corps de plus en plus, et dont la partie supérieure était formée par un être lumineux.

Puis vint l'époque à laquelle, grâce aux forces de la Lune, les cordons nerveux se formèrent le long de l'épine dorsale. La partie qui surmonte l'épine dorsale, devenue aujourd'hui la tête, s'était également condensée et transformée, donnant naissance au cerveau humain, résultat de la métamorphose complète de l'organe lumineux. De ce cerveau partait la colonne vertébrale, à laquelle se rattachaient les cordons nerveux, et au-dessous de laquelle se trouvait l'homme inférieur tel que nous venons de le décrire.

Voilà ce que voyait le néophyte égyptien, et il comprenait qu'un être spirituel, quel qu'il fût, devait, pour s'incarner sur terre, revêtir la forme humaine telle qu'elle se trouvait au moment de son incarnation. Osiris est souvent venu sur la terre et y a pris la forme humaine. Les humains exprimaient alors leur sentiment en disant : « Un dieu est descendu. » Mais ce dieu apparaissait sous la forme humaine. Tout être spirituel qui descendait sur la terre y prenait la forme qu'avaient les êtres humains à ce moment. Autrefois, on pouvait voir encore cet organe lumineux, cet étrange ornement de tête, la lampe d'Osiris, qu'on a représenté symboliquement par l'œil des Cyclopes. C'est là un organe qui se trouvait d'abord à l'extérieur du corps humain, et qui s'est métamorphosé par la suite pour devenir un organe à l'intérieur du cerveau. Les plus petits détails des créations artistiques de l'antiquité sont les symboles de réalités.

Lorsque les initiés grecs prirent connaissance de ces secrets égyptiens, bien des choses déjà leur étaient connues, l'essentiel au fond de ce que savait l'initié égyptien. Ils employèrent simplement d'autres termes. Les initiés égyptiens avaient fortement développé leurs dons de clairvoyance, de sorte que beaucoup de leurs disciples pouvaient avoir la vision des temps lointains du passé. L'initié égyptien était uni par un sentiment profond à tous ces mystères ; et c'est pourquoi les prêtres grecs lui apparaissaient comme des enfants bégayant leurs premières lettres. C'est ce que caractérise fort bien la phrase que prononça un prêtre égyptien s'adressant à Solon : « O Solon, Solon, vous autres Hellènes resterez toujours des enfants, il n'y a point de vieillards parmi vous ! Vous êtes tous jeunes en esprit, car votre connaissance n'est pas fondée sur une antique tradition, vous n'avez pas la science vénérable acquise au cours des siècles ». (Platon : *Timée* et *Critias*). Ainsi l'Egyptien indiquait que la sagesse de ses mystères dépassait infiniment la connaissance

acquise à l'aide des sens. Seuls, les mystères d'Eleusis dispensaient cette même sagesse ; mais bien peu y avaient accès. L'initié égyptien connaissait ces périodes de l'histoire de la terre, la séparation du dieu Osiris et du Soleil, la venue d'Osiris sur la Lune d'où il renvoyait la lumière du Soleil ; cette connaissance formait aussi la science sacrée des Grecs. Eux aussi savaient que c'est le dieu Osiris qui forme les vingt-huit phases de la Lune, et qui, de ce fait, a façonné les vingt-huit cordons nerveux de l'homme. C'est Osiris qui a formé tout le système nerveux spinal, et, en même temps, toute la partie supérieure du corps humain. Car le muscle doit sa forme au nerf qui le sculpte. Toutes les autres parties, muscles, cartilages, organes du cœur et des poumons, ont pris forme grâce aux nerfs. Sous l'influence du soleil s'est formée la matière du cerveau et de la moelle épinière, et les vingt-huit influences d'Osiris et d'Isis sont venues travailler de l'extérieur sur cette moelle épinière. A travers les cordons sensitifs que le cerveau envoie dans la moelle épinière, passe l'action d'Isis et d'Osiris. Cela, les Grecs le savaient aussi, et lorsqu'ils prirent connaissance des mystères égyptiens, ils reconnurent qu'Osiris était le dieu qu'ils appelaient Apollon. Ils disaient : l'Osiris égyptien est notre Apollon, et comme lui, il agit par les nerfs, afin que s'anime en l'homme la vie de l'âme.

Esquissons rapidement cette action. Représentons-nous schématiquement le cerveau, continué par la moelle épinière, où viennent s'attacher les vingt-huit mains d'Osiris, qui vient jouer de ses vingt-huit bras sur la moelle qui descend du cerveau, comme sur une lyre. C'est ce que les Grecs, par une image frappante, appelaient la lyre d'Apollon. Il suffit de se la représenter retournée : le cerveau est la lyre, les nerfs sont les cordes que font vibrer les doigts d'Apollon. Apollon joue sur la lyre cosmique, sur le chef-d'œuvre formé par le Cosmos, et fait vibrer en l'homme les sons qui emplissent la vie de l'âme. C'est sous cette forme que les initiés des mystères éleusiniens voyaient ce que les Egyptiens avaient exprimé par d'autres images. Ces symboles nous apprennent qu'il faut se garder de les interpréter schématiquement, car ce serait y introduire de la fantaisie ; ces images sont en réalité bien plus profondes que tout ce que l'intelligence est capable d'y trouver. Lorsque le clairvoyant grec parlait d'Apollon, il voyait devant lui le mystère d'Apollon-Osiris et de l'instrument humain. Et le néophyte égyptien voyait Osiris de-

vant lui lorsqu'on l'initiait aux mystères de la vie sur la Terre. Il faut donc bien nous dire que ces symboles qui ont été conservés jusqu'à nous, et qui sont l'expression réelle du mystérieux passé, ont un sens beaucoup plus profond que tout ce que l'intelligence peut en saisir. Cette lyre, ces mains d'Apollon étaient visibles. Le caractère essentiel de chaque symbole, c'est qu'il repose sur une vision réelle. Tous les symboles, toutes les légendes correspondent à des réalités.

Le disciple égyptien qui devait être initié n'accédait à ces mystères qu'après une très longue préparation. Il prenait d'abord connaissance d'un enseignement qui ressemble un peu à la théosophie élémentaire. Ensuite, il lui était permis de se livrer aux exercices. Il se trouvait alors dans une sorte d'extase qui n'était pas encore la véritable clairvoyance, mais qui était cependant plus que le rêve. Il voyait vaguement ce qu'il devait plus tard contempler en images. Comme en un rêve immense et vivant, il voyait la Lune se séparer de la Terre, accompagnée par Osiris, il voyait celui-ci diriger son action vers la Terre. Il rêvait en réalité la légende d'Osiris et d'Isis. Et ainsi pour chaque néophyte. Chacun d'eux devait passer par là. Car sans cela, il n'aurait pu arriver à la vision des faits véritables. Le néophyte devait passer par la phase de l'image, de l'imagination ; il devait vivre intérieurement la légende d'Osiris et d'Isis. Cet état d'âme extatique était une sorte de degré préparatoire à la clairvoyance réelle, le prélude à la vision de ce qui se passe dans le monde spirituel. Le néophyte ne pouvait lire dans la chronique de l'Akasha les faits qui viennent d'être décrits aujourd'hui que lorsqu'il avait atteint ce degré d'initiation dont nous venons de parler, et que nous continuerons à étudier demain. Nous parlerons également des autres signes du Zodiaque et de leur signification.

VIII

L'évolution graduelle des formes humaines
L'élimination des entités animales
Les quatre types humains

Nous venons de reconnaître d'importants processus d'évolution dans l'organisme humain. Nous avons suivi cet organisme dans sa formation jusqu'au moment où la Lune s'est séparée de la Terre. « Moment » n'est ici qu'une façon de parler ; cet événement a rempli de longs espaces de temps. Entre l'instant où la Lune esquissa sa séparation et celui où elle fut entièrement séparée, des temps infinis ont passé, pendant lesquels l'évolution a continué de se poursuivre. Nous avons suivi l'évolution de l'homme parallèlement à ces temps. Le corps, dans sa partie inférieure, jusqu'à la ligne des hanches environ, commençait à ressembler à peu près au corps humain actuel ; en tout cas, cette partie inférieure du corps, bien que fluide encore, aurait déjà été visible pour des yeux actuels, alors que la partie supérieure n'était visible que pour le regard clairvoyant ; c'est ce qu'évoque l'image du Centaure. Certaines parties du corps humain se sont formées alors, qui sont devenues par la suite les pieds, les jambes, les genoux, les cuisses. Elles représentaient autrefois certaines formes animales terrestres qui se sont figées en un certain stade de l'évolution que l'homme a dépassé. Voyons cela de plus près.

Dans les temps très reculés, au moment du départ du Soleil, il n'existait pas encore de formes animales. Après le départ du Soleil, la forme animale la plus parfaite était représentée par une espèce qui se trouvait au même degré d'évolution que les poissons actuels. Pourquoi peut-on dire que les pieds de l'homme correspondent à cette forme des poissons, et qu'il y a un rapport

entre les pieds et les poissons ? C'est qu'au moment où ces formes animales semblables aux poissons nageaient dans la masse terrestre liquide, seuls les pieds de l'homme étaient physiquement formés, visibles. Le reste n'était fait que d'une substance éthérique. Cette forme de calice, cette corolle aérienne, cet organe lumineux dont nous avons parlé, était tout éthérique, et seule la partie toute inférieure de l'homme prenait une consistance physique au sein de la masse liquide, comme des poissons, qui, eux, en sont restés à ce stade de l'évolution. Par la suite se formèrent des formes animales plus évoluées ; le souvenir en survit dans les images comme celle du Verseau, qui représente l'homme au moment où son corps était visible jusqu'à la ligne du genou. A mesure que l'homme franchit les degrés de son évolution, il laisse derrière lui, à chaque pas, certaines formes animales qu'il dépasse. Et lorsque la Lune commença à se séparer de la Terre, la moitié inférieure du corps humain était déjà formée physiquement, et la partie supérieure était toute prête à prendre forme. Nous avons vu ensuite comment entrent en jeu les influences lunaires, sous la forme que les Egyptiens ont personnifiée en Osiris ; nous avons vu comment ces influences ont donné naissance à l'organisme le plus important de la partie supérieure du corps, les nerfs, grâce auxquels s'est formée la moitié supérieure de notre corps actuel. Ce sont les nerfs de la moëlle épinière qui ont formé la partie supérieure du corps humain. Sous l'influence des sons qu'Osiris-Apollon tire de la lyre humaine, se forme d'abord la partie médiane du corps, les hanches. Tout ce qui a dû en rester à ce point de l'évolution, que l'homme a dépassé, s'est fixé dans la forme amphibienne. Tant que la Lune est restée unie à la Terre, elle a eu pour effet de rabaisser autant que possible le niveau de l'évolution. La forme des poissons était encore en rapport avec le Soleil, et c'est à cela que sont dues les impressions qu'un homme normal éprouve aujourd'hui à la vue d'un poisson. Songez à la joie qu'on ressent à regarder le beau corps brillant d'un poisson, les animaux colorés qui peuplent l'eau, et songez à l'antipathie que ressent l'homme à la vue d'animaux qui sont cependant plus évolués que les poissons, les amphibies, grenouilles, crapauds, serpents, rampant et se tordant sur la terre. Les amphibies actuels sont des formes tout à fait dégénérées des animaux d'autrefois, mais la partie inférieure du corps humain a vraiment eu, à un moment de l'évolution, une forme de ce

genre. Tant que seule la partie inférieure du corps fut formée, l'homme ressembla à une espèce d'amphibie ; ce n'est que plus tard, au moment où la partie supérieure prit corps, que la moitié inférieure se transforma. Nous pouvons dire que la forme des poissons reproduit celle au niveau de laquelle l'homme se trouvait sous l'influence des forces auxquelles il était soumis au moment où le Soleil était encore uni à la Terre ; l'homme resta à ce niveau jusqu'au moment du départ du Soleil.

Les grands esprits, les guides de l'évolution, se séparèrent de la Terre, édifièrent le Soleil, ne devant se réunir à la Terre que beaucoup plus tard. L'un d'entre eux, le plus sublime des esprits solaires qui dirigent l'évolution, est le Christ. Un respect profond nous pénètre lorsque nous apprenons que jusqu'à ce moment, l'homme était uni à cette entité, à cet esprit sublime qui quitta la Terre avec le Soleil. Les hommes ont eu le sentiment qu'ils pouvaient symboliser par la forme du poisson le moment où le Soleil quitta la Terre, et la forme même que le Christ avait donnée au corps humain. Autrefois, l'homme était uni au Soleil sur la Terre, et lorsque le Soleil s'éloigna, la forme qu'il avait reçue des esprits du Soleil lui apparut sous l'aspect du poisson. Il poursuivit son évolution, mais les esprits du Soleil ne l'assistaient plus. Le Christ a quitté la Terre au moment où l'homme avait la forme du poisson. C'est cette forme qu'ont conservée les initiés de la première période de l'ère chrétienne. Le poisson des catacombes romaines était le symbole du Christ et rappelait le grand événement de l'évolution, l'époque où le Christ était encore uni aux hommes sur la Terre. L'homme avait atteint dans son développement le niveau du poisson lorsque le Soleil se sépara de la Terre ; pour les premiers chrétiens, le symbole du poisson qui représentait la forme donnée aux hommes par le Christ, était plein d'un sens infiniment profond. Quel monde entre ce signe, qui nous apparaît comme le symbole d'une ère cosmique, et les explications superficielles que l'on en donne souvent ! Les vrais symboles sont ceux qui ont reposé sur de hautes réalités spirituelles. Ils faisaient plus que « signifier » quelque chose pour les premiers chrétiens ; ils étaient le calque même d'un événement spirituel, et l'on ne peut interpréter à coup sûr aucun symbole tant que l'on ne sait pas le rapporter à la réalité spirituelle qu'il représente. Toute spéculation philosophique ne peut que préparer l'esprit ; l'expression « cela signifie » ne suffit pas ; on

ne reconnaît un symbole qu'en découvrant la réalité spirituelle qu'il recèle.

Ainsi l'homme a revêtu progressivement les formes les plus diverses. La moins harmonieuse de ces formes physiques est celle qu'il avait au moment où il était condensé jusqu'aux hanches. C'est cette forme, mais dégénérée, que nous trouvons dans le serpent. L'époque où l'homme prend la forme de l'amphibie, lorsque la Lune est encore mêlée à la Terre, est une époque de honte, de mal, dans le cours de l'évolution. Si, à ce moment, la Lune n'avait pas quitté la Terre, la race humaine aurait été condamnée à un destin effroyable, elle serait descendue vers des formes de plus en plus basses, horribles. C'est pourquoi le sentiment d'antipathie qu'éprouve toute âme simple, naturelle, en face d'un serpent, souvenir de cette époque, est tout à fait justifié. Ce sont précisément les âmes simples, celles qui ne se disent pas qu'il ne saurait rien y avoir de laid dans la nature, qui éprouvent du dégoût à la vue d'un serpent, parce que le serpent est le vivant témoignage de la honte humaine. Nous ne parlons pas ici du point de vue de la moralité ; il s'agit simplement du niveau d'évolution le plus bas que l'homme ait atteint.

Ce niveau, il devait le dépasser. Il ne pouvait y arriver qu'en abandonnant la forme animale et en condensant peu à peu la partie supérieure, spirituelle, de son corps. Or cette partie la plus noble n'avait pu se développer que grâce aux forces d'Osiris et d'Isis. Pour que ces forces d'Osiris puissent agir sur elle, quelque chose de très important devait d'abord se passer. Jusqu'à présent, la moelle épinière avait eu une position horizontale ; il s'agissait que la partie supérieure de l'homme trouve la force de la redresser selon la position verticale. Cela se produisit sous l'influence d'Isis et d'Osiris. Degré par degré, le Soleil et la Lune, se faisant réciproquement équilibre, conduisirent l'homme à travers l'évolution. Lorsqu'il eut pris forme physique jusqu'à la hauteur des hanches, le Soleil et la Lune se faisant équilibre formaient une balance ; c'est pourquoi les hanches correspondent à la Balance. En même temps, le Soleil se trouvait à ce moment dans le Signe de la Balance.

Il ne faut cependant pas se figurer — répétons-le expressément — que les hanches se formèrent dès que le Soleil eût atteint le signe du Scorpion, puis celui de la Balance. Ce serait voir les choses de façon beaucoup trop hâtive. Le Soleil parcourt le Zodia-

que tout entier en 25.920 ans. A un certain moment, le Soleil se levait au printemps dans le signe du Bélier, auparavant dans celui du Taureau. Le point vernal continua d'avancer ; le Soleil traversa le signe du Taureau. Environ 747 ans avant J.-C., il entra à nouveau dans le Bélier ; à notre époque, au printemps, le Soleil se lève dans les Poissons. Le temps que met le Soleil à traverser un signe du Zodiaque est certes déjà assez long, mais il n'aurait pas suffi pour que s'accomplisse la phase de l'évolution au cours de laquelle le corps humain passa des organes sexuels correspondant au Scorpion à la ligne des hanches qui correspondent à la Balance. Il serait faux de croire que cela a pu se passer pendant le temps où le Soleil traverse un seul signe du Zodiaque. Il parcourt d'abord le Zodiaque entier avant que ne s'accomplisse la transformation. Dans des temps plus reculés encore, il en faisait plusieurs fois le tour avant que l'évolution n'ait avancé d'un pas. C'est pourquoi on n'a pas le droit de se servir pour des époques antérieures du calendrier de la période post-atlantéenne. Avant que l'évolution ait fait un pas, il fallait que le Soleil ait fait le tour du Zodiaque, plusieurs tours même dans des temps encore plus reculés. Le temps correspondant à la formation des parties du corps les plus lentes à s'édifier était évidemment plus long. L'homme poursuit son évolution ascendante. Le degré suivant qu'il atteint, où se forment les parties inférieures du tronc, est représenté par le Signe de la Vierge.

A mesure que le corps humain prenait forme, les entités animales s'arrêtaient successivement aux niveaux que l'homme dépassait. Nous avons déjà vu que l'homme a pu former ses poumons, son cœur et son larynx grâce aux forces de la Lune, et qu'Osiris et Isis ont participé à la formation de ces organes. Mais les organes supérieurs de l'homme, tels que le cœur, les poumons, le larynx, etc., ne se sont pas formés uniquement parce que les parties spirituelles de l'entité humaine : corps éthérique, corps astral et même le Moi, ont pu déjà participer à leur formation. Ces éléments supérieurs travaillaient beaucoup plus qu'autrefois à l'édification du corps humain depuis qu'était dépassé le niveau de la Balance. De là une extrême diversité de formes, selon que l'influence du corps éthérique, ou du corps astral, ou même du Moi, était prépondérante. Il pouvait aussi arriver que ce soit le corps physique qui prédomine. De ces diverses possibilités, il résulta la formation de quatre types humains.

Il y eut un certain groupe d'hommes dont le corps physique était particulièrement travaillé ; d'autres tenaient leurs caractères du corps éthérique, chez d'autres encore c'était l'astral qui prédominait. Il y eut aussi des Hommes-Moi, chez lesquels l'influence du Moi avait été nettement prépondérante. Chaque être humain portait la marque de l'élément qui prédominait en lui. A l'époque où se formèrent ces quatre types, on aurait pu voir d'invraisemblables formes, et le clairvoyant qui les aperçoit sait découvrir ce qui constitue ces différents types. Il existe des représentations imagées de ces choses, peu connues certes, mais qui en ont fixé le souvenir. Chez ceux où la nature physique était prépondérante, où elle avait agi sur les parties supérieures du corps, celles-ci prenaient une forme particulière. Cette forme, adaptée aux parties inférieures du corps, s'est conservée dans le Taureau apocalyptique. Le taureau actuel en est une forme décadente. Tout ce qui, à une certaine époque, a été formé sous l'influence particulièrement active du corps physique, est resté au niveau du taureau. Le taureau et tous les animaux de son espèce, vaches et bétail de tout genre, en sont les représentants. Certains groupes d'homme se trouvaient à un autre niveau, et chez eux c'est le corps éthérique qui était particulièrement formé, avec lui toutes les parties du tronc proches du cœur ; le niveau de ce groupe d'êtres humains a été également fixé dans le règne animal, dans le Lion. Le lion a reçu l'empreinte du type humain chez lequel le corps éthérique a été très actif. La gent mobile des oiseaux représente — sous une forme certes affaiblie — le niveau des hommes chez lesquels le corps astral a prédominé sur le corps éthérique et sur le corps physique ; il est représenté dans l'Apocalypse par l'Aigle. L'astralité prédominante dans ce groupe a été éliminée par l'homme — donnant naissance à l'espèce des oiseaux. Et là où le Moi fut le plus fort, apparut un être qui réunit en lui les trois autres natures, car le Moi établit un harmonieux équilibre entre les trois autres éléments humains. C'est l'image du Sphinx, mi-lion, mi-taureau, aux ailes d'aigle. Dans les statues les plus anciennes du sphinx, on trouve même encore la queue de serpent, témoin de l'ancienne forme de reptile ; le devant du corps enfin représente la forme humaine, qui harmonise les trois autres.

Tels sont les quatre types d'humanité, parmi lesquels, à l'époque atlantéenne, le type Homme prédomine, car peu à peu

la forme humaine s'élabore, unissant et harmonisant en elle l'Aigle, le Lion et le Taureau. Ces trois tendances se mêlent pour donner naissance à la forme humaine parfaite, et celle-ci, se transformant peu à peu, devient la forme de l'époque atlantéenne. Un autre processus se déroule parallèlement à cette évolution. Nous venons de voir que quatre tendances, quatre types de formes se sont harmonieusement combinés pour former l'homme. L'un correspond au corps physique, au Taureau : ce sont les forces qui se sont formées en particulier jusqu'à l'époque de la Balance. Le corps éthérique est représenté par le Lion. Les forces astrales par l'Aigle ou le Vautour, et enfin les forces du Moi par la véritable nature humaine. En chaque individu dominait l'une ou l'autre de ces quatre tendances. C'est ainsi que prirent naissance quatre types différents d'êtres humains. Mais d'autres combinaisons pouvaient encore avoir lieu : il arriva par exemple que le corps physique, le corps astral et le Moi exercèrent une influence égale, et qu'ils furent dominés par le corps éthérique, ce qui donna naissance à un type particulier d'humanité. Par contre, il y eut un autre groupe d'êtres chez lesquels le corps physique fut dominé par les corps supérieurs, corps éthérique, corps astral et Moi. Un autre groupe d'individus, chez lesquels le corps physique, le corps astral et le Moi prédominèrent, sont les ancêtres physiques des hommes, tandis que ceux chez lesquels le corps éthérique, le corps astral et le Moi eurent une influence prépondérante sont les ancêtres physiques des femmes. Les autres types disparurent peu à peu. Seuls ces deux-là subsistèrent, et donnèrent naissance aux corps masculins et féminins.

L'influence grâce à laquelle ces deux types de formes s'élaborèrent est celle des différentes forces d'Osiris et d'Isis.

Nous avons déjà vu que les phases de la nouvelle lune, de la lune obscure, correspondent au principe d'Isis, alors que l'éclat de la pleine lune caractérise les forces osiriennes. Isis et Osiris résident sur la Lune, mais leur œuvre s'accomplit sur la terre. C'est par eux que la race humaine a été divisée en deux sexes. Les ancêtres féminins de l'humanité ont été formés sous l'influence d'Osiris, les ancêtres masculins sous celle d'Isis. Ces influences sont transmises par les cordons nerveux grâce auxquels l'humanité a été séparée en hommes et en femmes. C'est ce qu'exprime la légende quand elle dit qu'Isis cherche Osiris ;

l'élément masculin et l'élément féminin se cherchent sur la terre. Nous avons là une preuve nouvelle des événements cosmiques dont le secret merveilleux a été déposé dans les légendes. La différenciation des sexes ne s'est imprimée dans les parties supérieures de la nature humaine que lorsque fut dépassé le degré de la Balance. Les animaux étaient depuis longtemps bisexués au moment où l'homme le devint. Il y eut un temps où la race humaine n'était point divisée en sexes différents, où le mode de reproduction qui est apparu plus tard n'existait pas, où la nature humaine confondait les deux sexes en un seul être. « Et Dieu créa l'homme masculin-féminin », dit la Bible, et non « mâle et femelle » (1). Il créa les deux en un seul être, et c'est une très mauvaise traduction que celle qui dit : il créa « un mâle et une femelle », car elle ne correspond en rien à la réalité.

Il y eut donc un temps où la nature humaine ne connaissait pas la division des sexes, où chaque être humain enfantait en restant pur. La tradition égyptienne nous transmet la vision que ses initiés ont eue de cet état de l'humanité. J'ai déjà parlé ailleurs des très anciennes représentations d'Isis : on y voit une Isis qui nourrit Horus, et derrière laquelle se trouve une seconde Isis, aux ailes de vautour, qui tend à Horus la croix ancée. Ceci indique que l'homme est né en un temps où les différents types étaient encore séparés ; l'astralité n'a pénétré que plus tard dans l'homme. Cette seconde Isis symbolise la prépondérance qu'avait autrefois l'élément astral. Les forces qui ont été réunies par la suite à la forme humaine sont représentées derrière la mère ; elles sont figurées par la forme astrale qui aurait maintenant des ailes de vautour si elle était restée purement astrale. Une troisième Isis à tête de lion, qui se trouve tout à fait en arrière, représente le temps où le corps éthérique avait la prépondérance. Cette triple représentation d'Isis est née de la connaissance clairvoyante.

Il nous est facile de comprendre que la séparation des sexes n'a pas pu se produire brusquement, qu'il a fallu une période de transition, un état intermédiaire entre ce mode de reproduction virginal où la fécondation s'opérait sous l'influence des forces vivantes de la terre jouant en même temps le rôle de principe fécondant, et la reproduction bisexuée. Celle-ci n'atteignit son

(1) Voir : Rudolf Steiner : *Les Manifestations du Karma*, 9[e] conférence.

fonctionnement parfait qu'au milieu de l'époque atlantéenne. Au cours de la période de transition qui se place avant ce temps, une transformation s'opéra à un certain moment dans l'état de conscience de l'homme. A cette époque, les changements qui se produisaient dans l'état de conscience des hommes s'opéraient en des périodes beaucoup plus longues qu'à notre temps. A ce moment, l'homme ressentait de façon très vive la vie nocturne pendant laquelle il se trouvait parmi ses compagnons spirituels. Par contre la conscience de jour était faible. Cet état de conscience fit place à une période pendant laquelle se fortifia la conscience dont l'homme est doué quand il est dans son corps physique ; en même temps s'affaiblit l'expérience du monde où il pénètre lorsqu'il quitte la nuit le plan physique. Il y eut donc entre ces deux formes de conscience une période de transition. La conscience du monde physique était encore assourdie, et c'est dans cet état de conscience affaiblie que se produisait la fécondation. C'est au moment où l'homme, perdant la conscience du monde physique, remontait vers le spirituel, que s'effectuait la fécondation, et l'homme n'en avait qu'une perception vague qui se traduisait par un acte symbolique vu en rêve. C'est en images nobles et délicates, que se manifestait pour lui le sentiment de la fécondation ; il rêvait par exemple qu'il jetait une pierre, que cette pierre tombait dans la terre, et qu'alors une fleur naissait.

Pour que notre étude de cette période de l'évolution soit complète, il nous faut encore parler des êtres qui avaient atteint auparavant, trop tôt, un degré plus avancé. Nous disons que certains êtres étaient restés au niveau du Taureau, d'autres au niveau du Lion, d'autres au niveau de l'Aigle — qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire que si ces êtres avaient pu attendre et n'avaient laissé s'épanouir en eux l'amour du monde physique que beaucoup plus tard, eux aussi seraient devenus des hommes. Si le Lion n'avait pas tendu à pénétrer trop tôt dans la sphère physique, il serait devenu un être humain, et comme lui tous les autres animaux qui prirent forme jusque là. Ou en d'autres termes : au moment où allait se former le Lion, les êtres qui composaient l'humanité d'alors se divisèrent. Les uns se dirent : Non, je ne veux pas me revêtir encore des substances les plus inférieures, je ne veux pas descendre sur le plan physique. Les autres : Je veux descendre, je veux matérialiser mon être au point où il en est de son évolution. Il y eut donc deux sortes d'êtres, l'une

qui resta en haut, dans la sphère éthérée, ne touchant à la terre que par certains côtés du corps, et l'autre qui tendit à descendre entièrement sur la terre. Ce dernier donna naissance au lion par exemple, l'autre devint homme. De même que les animaux sont restés stationnaires à un moment de l'évolution, il est certains êtres humains qui sont restés en arrière. Ce ne sont pas les meilleurs, qui ont ainsi pris corps trop tôt ; les plus parfaits sont ceux qui ont su attendre ; longtemps ils ont patienté avant de descendre sur la terre, pour y accomplir consciemment l'acte de fécondation ; ils restèrent longtemps dans l'état de conscience, où cet acte n'était pour eux qu'un rêve.

Ces êtres humains vivaient, selon l'expression courante, au Paradis. Ceux qui étaient déjà descendus tout entiers sur le plan physique étaient pourvus d'un corps particulièrement fort, leur visage avait une expression rude, brutale, tandis que les autres, qui voulaient laisser aux parties les plus nobles de l'être humain le temps de se former, avaient une forme beaucoup plus humanisée. Nous rencontrons dans une légende étrange, dans un certain rite religieux, le souvenir de ces événements. Tacite en parle ; c'est la légende de la déesse Nerthus (ou Hertha) qui, chaque année, plonge avec son bateau au sein de la mer. Mais ceux qui l'ont attirée vers l'abîme sont destinés à périr. Nerthus est considérée en général comme le sont tous les mythes de ce genre, c'est-à-dire comme un produit de l'imagination, comme une déesse quelconque au culte de laquelle on aurait voué une île. (On croit même que ce serait l'île Rügen, qui se trouve dans la mer Baltique, en face des côtes mecklembourgeoises, et dans laquelle on trouve un lac Hertha. On pense que c'est dans ce lac que plongeait la déesse. C'est là une invention sans fondement. Le nom de Hertha a été donné au lac récemment. Il s'appelait autrefois le lac noir à cause de sa coloration, et personne ne pensait à le nommer le lac Hertha et à le considérer comme se rapportant à la légende de Hertha). Cette légende cache un sens beaucoup plus profond. Nerthus représente l'époque de transition entre la fécondation virginale et le mode de reproduction actuel de l'humanité. Nerthus, qui est plongée dans un état de conscience nébuleux, perçoit l'acte de la fécondation sous une forme éthérée, symbolique ; lorsqu'elle s'abîme dans la mer de la passion, elle n'en perçoit qu'un reflet. Mais les êtres qui étaient déjà descendus sur la terre au moment où l'humanité plus parfaite ne connais-

sait encore que cette perception voilée, avaient déjà perdu la pureté originelle ; ils voyaient déjà cet acte physiquement. Etant perdus pour la conscience supérieure, ils étaient dignes de la mort. Le souvenir de cet événement a été conservé dans les rites religieux de nombreuses régions d'Europe. A certaines époques, on commémorait cet événement par une cérémonie. On plongeait dans la mer des passions le vaisseau de Nerthus. La cérémonie était même accompagnée de l'usage cruel qui consistait à tuer les assistants qui tiraient le vaisseau et qui étaient toujours des esclaves ; ils représentaient l'humanité mortelle qui avait vu l'acte physiquement, et on les tuait. Seuls les prêtres initiés pouvaient assister sans danger à la cérémonie. Cet exemple nous montre qu'on avait gardé dans certaines régions la conscience, le souvenir de ces faits, dont étaient nés la légende et le rite.

Ainsi l'humanité poursuit son évolution à travers les formes de conscience les plus diverses ; symboles et légendes sont une représentation de faits réels. Nous avons déjà vu que ces images ne doivent pas être des allégories, mais que leur contenu correspond aux faits réels. Ces images apparaissaient autrefois sous forme de rêves. Avant que le disciple ne voie réellement l'évolution de l'humanité, il rêvait d'abord la légende d'Osiris. Et seule l'image qui prépare à la vision spirituelle réelle peut être un symbole au sens occulte du mot. Un symbole décrit en tableaux des réalités. Nous verrons dans le chapitre suivant quels ont été les effets produits par ces descriptions

---

IX

L'action des esprits du Soleil et de la Lune des forces d'Isis et d'Osiris La transformation de l'état de conscience La conquête du plan physique

Nous avons étudié jusqu'ici certains faits de l'évolution, et leur répercussion sur l'anatomie et la physiologie occultes. Notre intention est de faire apparaître les rapports qui unissent la mythologie égyptienne et notre temps. C'est pourquoi il est nécessaire tout d'abord de comprendre parfaitement selon quel principe l'évolution se poursuit à travers les différentes époques.

Revenons encore une fois à l'action des esprits du Soleil et de la Lune, en particulier à celle des forces d'Isis et d'Osiris, dont l'action conjuguée a édifié le corps de l'homme. Ceci s'est passé en des temps très reculés, alors que notre terre se condensait à peine et qu'en sa masse, encore liquide, se déroulaient la plus grande partie des événements que nous avons décrits. L'être humain avait atteint à cette époque un degré d'évolution qu'il nous faut comprendre aussi clairement que possible, afin que nous puissions nous représenter sous quel aspect les choses apparaissaient à la vision occulte au cours de l'évolution. J'ai déjà décrit comment les parties inférieures du corps humain, les pieds, les jambes, les genoux, etc., se sont pour ainsi dire physiquement formés dès le moment où le Soleil se prépara à quitter la Terre. Rappelez-vous bien que nous avons toujours dit : c'est ainsi qu'un œil humain aurait pu voir les choses, s'il y en avait eu à cette époque. Mais l'œil humain n'existait pas alors. Il s'est formé beaucoup plus tard. Pendant que l'homme

se trouvait au sein de la masse terrestre liquide, il n'avait pour tout organe de perception que ce que nous avons décrit en lui donnant le nom de glande pinéale (1). La perception physique ne commença que lorsque le corps humain fut formé jusqu'en son milieu, jusqu'aux hanches. On peut donc dire que la partie inférieure de la forme humaine existait déjà, mais qu'aucun œil n'était là pour la voir. L'homme ne pouvait pas se regarder lui-même à cette époque. Cette faculté ne lui fut accordée qu'au moment où le corps humain en formation eut dépassé la ligne des hanches. L'œil de l'homme ne s'ouvrit que lorsque le cycle de la formation de son corps atteignit le signe de la Balance ; il commença à se voir comme dans un brouillard, à distinguer d'autres corps. Jusqu'à ce moment de la formation des hanches, toute perception était une vision clairvoyante, une perception astrale-éthérique. L'homme ne pouvait pas percevoir le physique, car sa conscience nébuleuse était une conscience clairvoyante, une clairvoyance conscience de rêve.

L'homme entra alors dans l'état de conscience où alternent le sommeil et la veille. Pendant la veille, il voyait obscurément les choses physiques, mais comme enveloppées de brouillard, et auréolées d'un cercle lumineux. Pendant le sommeil, il retournait aux mondes spirituels, vers les êtres divins (1). Son état de conscience se partageait entre la conscience clairvoyante qui s'affaiblissait de plus en plus, et la conscience de veille, qui s'éclairait, s'affermissait, l'emportait sur l'autre. La faculté de perception clairvoyante, la vision des dieux pendant le sommeil, se perdait peu à peu. Parallèlement augmentait la clarté de la conscience de jour, et en même temps la conscience de soi, le sentiment, la perception du Moi.

A l'époque lémurienne, qui englobe la séparation de la Lune et de la Terre, l'homme était doué d'une conscience clairvoyante et ignorait encore ce que nous appelons aujourd'hui la mort. Car lorsqu'il sortait de son corps physique, soit par le sommeil, soit par la mort, il ne perdait pas conscience ; au contraire, il se sentait doué d'une conscience plus élevée, plus spirituelle en un certain sens, que lorsqu'il séjournait dans son corps physique. L'homme ne se disait jamais autrefois : « Je meurs main-

(1) Voir : Rudolf Steiner : *L'Univers, la Terre et l'Homme*, *op. cit.*, 4e conférence.

tenant » ou « Je perds conscience » : cela n'existait pas alors. L'homme ne s'appuyait pas encore sur la conscience de soi-même, mais il se sentait immortel au sein de la divinité, et il avait la connaissance innée de tous ces faits. Supposons que nous allions dormir. Le corps astral sort du corps physique. Si cela se passe pendant la pleine lune, le corps physique et le corps éthérique restent étendus dans le lit, le corps astral flotte au-dessus d'eux, sous les rayons de la pleine lune. Le clairvoyant ne perçoit pas ici simplement un nuage astral ; il voit en réalité des courants passer du corps astral dans le corps physique, et ces courants sont les forces qui, pendant la nuit, dissipent la fatigue, renouvellent les forces dépensées pendant le jour, préparent le corps à se réveiller frais et dispos. En même temps, on peut voir des courants spirituels émaner de la Lune, courants pénétrés de forces astrales. On peut voir sourdre de la Lune des effluves spirituels qui pénètrent le corps astral, le fortifient et agissent sur le travail qu'il accomplit dans le corps physique. Supposons maintenant que nous soyions des hommes de l'époque lémurienne ; notre corps astral percevrait alors ces courants de forces spirituelles ; nous nous dirions : « C'est Osiris qui me fortifie, qui travaille en moi, je vois sa force me traverser ». Et nous nous sentirions pendant la nuit sous la protection d'Osiris, nous aurions pour ainsi dire vécu avec notre Moi en Osiris. Nous aurions ce sentiment « Moi et Osiris sommes un ». Si nous avions pu exprimer autrefois par des paroles ce que nous avons ressenti, nous aurions dit à peu près, en réintégrant notre corps physique. « Il faut que je redescende maintenant dans le corps physique qui m'attend ; c'est le moment de me replonger dans mon être inférieur ». Et nous aurions attendu avec joie le moment de quitter à nouveau le corps physique, de remonter et de reposer dans le sein d'Osiris, ou d'Isis, de réunir notre Moi avec Osiris.

A mesure que le corps physique se développait, que ses différentes parties venaient s'ajouter à celles qui étaient déjà formées en bas, à mesure que l'homme, grâce au développement de sa nature supérieure, devenait capable de voir le physique, de percevoir les choses qui l'entouraient, le temps qu'il passait dans son corps augmenta, et il fut pris d'un intérêt toujours croissant pour le monde nouveau ; la conscience du monde spirituel s'assombrit à mesure que s'affirmait celle dont il était

doué dans son corps physique, et le monde spirituel lui devint de plus en plus étranger. La vie du plan physique prit la première importance, et la conscience des phases qui se déroulent entre la mort et une nouvelle naissance alla toujours s'obscurcissant. Pendant l'époque atlantéenne, l'homme perdit peu à peu le sentiment de sa patrie spirituelle, et quand le grand cataclysme s'accomplit, la majorité des êtres humains avaient déjà perdu complètement le don naturel de percevoir pendant la nuit le monde spirituel ; en revanche, ils avaient acquis la faculté de voir toujours plus nettement pendant le jour les objets extérieurs. Peu à peu, ces objets leur apparaissaient avec des contours de plus en plus nets. Nous avons déjà vu que le don de clairvoyance avait été conservé aux êtres arriérés pendant le développement des civilisations post-atlantéennes. On trouve de ces retardataires jusqu'au moment de la fondation du christianisme, et même aujourd'hui, il existe encore, bien que très isolément, des individus chez lesquels s'est conservé ce don naturel de clairvoyance, clairvoyance d'ailleurs toute différente de celle que l'on acquiert par la formation ésotérique.

Sur l'Atlantide, la nuit s'obscurcit donc de plus en plus, pendant que la conscience diurne devint de plus en plus claire. Et il n'y a plus de conscience nocturne pour les hommes de la première civilisation qui suivit le grand bouleversement liquide atlantéen. Cette civilisation reçut toute sa force spirituelle des saints Rishis, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents.

Si nous pénétrons dans l'âme des disciples des saints Rishis, nous voyons y palpiter encore une sorte de souvenir, souvenir du monde d'autrefois, de ce monde où l'homme avait vu, avait connu les dieux édificateurs de son corps, tels qu'Isis et Osiris. Ce monde, ce sein de la divinité, aussi réel que l'est pour nous le monde physique aujourd'hui, l'homme en est exclu désormais. Le souvenir en traverse encore l'âme des Hindous auxquels les Rishis peuvent encore transmettre au moins ce qui fut autrefois ; car ils savent que les Rishis et leurs disciples ont la vision du monde spirituel ; mais ils savent aussi que le temps est passé où l'être humain normal pouvait également avoir cette vision.

Le souvenir douloureux de l'ancienne et véritable patrie traversait l'âme de l'ancien Hindou lorsqu'il se voyait transporté dans le monde physique, qui n'est pourtant que l'écorce exté-

rieure du monde spirituel, et un grand désir lui venait de s'évader hors de ce monde extérieur. Ses sentiments se traduisaient ainsi : « Monts, vallées, et nuages, le ciel étoilé même, ne sont pas la réalité : tout cela n'est qu'un voile, une expression de l'Être. Ce qui est vrai, c'est ce qui est derrière, ce sont les dieux et le véritable visage de l'homme — c'est ce que nous ne pouvons plus voir. Ce que nous voyons, c'est la Maïa, irréelle : la réalité est voilée. » Et ce sentiment, que l'homme a été enfanté par la réalité, que sa patrie est dans le monde spirituel, devint de plus en plus fort ; le monde sensible est la Maïa, l'illusion qui l'entoure de sa nuit. Chez un être qui ressent avec tant de force l'opposition entre la réalité du spirituel et l'illusion du physique, le sentiment religieux aboutit à un amoindrissement de l'intérêt qu'il éprouve pour le monde physique ; son esprit se tourne toujours plus vers ce que contemplent les initiés, et dont les Rishis donnent témoignage. L'Hindou éprouvait le désir ardent d'échapper à cette existence si dure, qui n'était pour lui qu'une illusion ; car pour lui, la réalité n'était pas ce que percevaient les sens, elle était derrière. La première civilisation post-atlantéenne ne voua qu'un intérêt restreint à tout ce qui se passait sur le plan physique extérieur.

Les choses se présentent différemment pendant la seconde civilisation, celle des Perses, pendant laquelle a vécu Zoroastre, le grand disciple du Manou. Pour l'homme de l'époque persane, l'état physique n'est plus seulement l'œuvre d'une fatalité, il y voit le moyen de réaliser une mission. Certes, son regard sait encore trouver les régions lumineuses de l'esprit ; il s'élève encore dans les mondes spirituels, mais il retourne vers le physique, et devant son âme s'élève l'image d'un monde partagé entre les forces de la lumière et les puissances de l'obscurité. Le monde physique est devenu pour lui un champ de travail. Il se dit : Il existe une puissance lumineuse, la bonne divinité Ahoura Mazdao ou Ormuzd, et il existe des forces obscures, que dirige Angramainyoush ou Ahrimane. C'est d'Ahoura Mazdao que vient le salut de l'homme, c'est Ahrimane qui nous a donné le monde physique. Il faut que nous métamorphosions ce monde qui nous vient d'Ahrimane, que nous nous unissions aux dieux de lumière pour vaincre dans la matière le dieu mauvais ; pour cela, il faut que nous transformions la Terre, que nous devenions capables d'agir sur elle. En vainquant Ahrimane, nous faisons de la Terre un

instrument de l'évolution vers le bien. Les Perses firent le premier pas vers cette métamorphose libératrice de la Terre ; dans l'espoir qu'un jour elle deviendrait une planète purifiée, libérée, et que se réaliserait la souveraineté magnifique d'Ahoura Mazdao, de l'Etre suprême.

Tels étaient les sentiments d'un être humain qui n'élevait plus son regard vers les hauteurs sublimes de l'esprit comme l'Hindou, mais qui s'établissait fermement dans le monde physique. L'Hindou ne pensait pas ainsi, et le sol se dérobait sous ses pieds.

La conquête du plan physique se poursuit à travers la troisième civilisation, celle de l'Egypte, de Babylone, de l'Assyrie, de la Chaldée. On n'y rencontre plus que des traces infimes de l'ancien sentiment de répulsion par lequel le monde physique prenait aux yeux des hommes l'aspect d'une Maïa, d'une illusion. Les Chaldéens étudient le ciel étoilé, et l'éclat lumineux des astres n'est plus pour eux une Maïa ; les étoiles leur sont les signes d'un langage que les dieux ont imprimé dans le plan physique. Par la voie des étoiles, le prêtre chaldéen retrouve la route du monde spirituel ; lors de son initiation, lorsqu'il acquiert la perception de tous les êtres qui habitent les planètes et les astres, il élève son regard et se dit : « Ce que j'aperçois lorsque j'élève les yeux vers le ciel étoilé, c'est l'expression extérieure de ce que je puis percevoir grâce à la clairvoyance occulte, à l'initiation. Lorsque le prêtre initiateur me confère la grâce de la vision des dieux, je puis les contempler. Mais tout ce que je vois dans le monde extérieur n'est pas seulement une illusion ; c'est le langage même des dieux. » Il éprouvait un sentiment analogue à celui que nous ressentons lorsque, après avoir été séparés longtemps d'un ami, nous recevons une lettre de lui, et contemplons les signes écrits de sa main. Nous pensons à la main qui a formé ces signes, et nous éprouvons les sentiments que, à travers eux, l'ami a exprimés. C'est un sentiment de ce genre que ressentait l'initié chaldéen ou égyptien, qui avait accès aux mystères sacrés, pendant qu'il était dans le Temple et contemplait de son regard spirituel les entités divines qui sont unies à notre Terre. Lorsqu'il sortait ensuite, et qu'il apercevait le monde des étoiles, il lui semblait voir un message des êtres spirituels. Il voyait écrit devant lui le langage des dieux. Les éclairs fulgurants, le tonnerre grondant, le vent de la tempête, tout lui était une manifestation des dieux. Les dieux se manifestaient à lui dans tout ce qu'il voyait extérieurement. Les

sentiments qui nous animent à la vue de la lettre d'un ami, il les éprouvait en face du monde extérieur, des éléments, des plantes, des animaux, des monts, des nuages, des astres. Dans tout cela, il voyait et déchiffrait un langage divin.

Les Egyptiens éprouvaient une entière confiance à l'égard des lois que l'homme voyait se manifester dans le monde physique, et grâce auxquelles il lui est possible de dominer la matière ; c'est ainsi que naquirent la géométrie, les mathématiques. Avec leur aide, l'homme pouvait maîtriser les éléments, parce qu'il avait confiance dans les découvertes que son esprit pouvait faire ; il croyait possible d'imprimer l'esprit dans la matière. C'est ainsi qu'il créa les pyramides, les temples et les sphinx. C'était là un pas énorme dans la conquête du plan physique. Par là, l'homme en était enfin arrivé à éprouver du respect, de l'admiration pour le monde physique. Mais de quels maîtres a-t-il eu besoin pour en arriver jusque-là ? Auparavant, l'homme avait toujours eu des maîtres, mêmes les initiés, pendant l'ancienne époque hindoue par exemple. Pour être initié, il fallait que l'être humain soit amené artificiellement à revoir ce que l'homme percevait autrefois, lorsqu'il était doué d'une conscience clairvoyante assourdie. Il fallait que l'initié soit reconduit dans le monde spirituel, dans l'ancienne patrie spirituelle, afin de pouvoir répandre ensuite par les autres les connaissances ainsi acquises. Pour cela, il avait besoin d'un instructeur. Les disciples des Rishis avaient des maîtres qui leur enseignaient ce qui se passait dans l'ancienne Lémurie, dans l'ancienne Atlantide, lorsque l'homme était encore clairvoyant. De même chez les Perses. Les choses changèrent pour les Chaldéens et les Egyptiens. Certes, eux aussi avaient des instructeurs qui aidaient l'élève à développer ses forces de telle sorte qu'il devînt capable de percevoir derrière le monde physique le monde spirituel. C'étaient les initiateurs qui montraient ce qui se trouvait derrière le physique. Mais on employait en Egypte une toute autre méthode, on appliquait une théorie nouvelle. Dans l'Inde ancienne, on se préoccupait peu de l'expression que l'esprit trouvait dans le monde physique, des liens qui unissaient les hommes aux dieux. En Egypte il fallait que le néophyte non seulement voie les dieux, mais aussi qu'il comprenne comment ceux-ci avaient formé leur langage céleste, comment s'étaient édifiées toutes les formes physiques. Les anciens Egyptiens avaient un enseignement tout à fait semblable

à celui des Hindous, mais en outre, ils apprenaient quelles correspondances unissent les forces spirituelles au monde physique. C'était là une connaissance nouvelle. Aux Indes, on aurait simplement révélé le monde spirituel au néophyte par la clairvoyance ; en Egypte, on y ajoutait l'enseignement de ce qui dans le monde physique, correspond aux actes de l'esprit. On montrait au néophyte quel travail spirituel correspondait à chaque partie du corps, à chaque organe. Et le fondateur de cette école, où l'on ne se contentait pas de révéler l'esprit, mais où l'on enseignait aussi comment il avait créé le physique, c'est le grand initiateur *Hermès Trismégiste*. C'est lui, le Thoth trois fois grand, qui, le premier, a révélé dans le monde physique un *langage des dieux*. C'est ainsi que pas à pas, les civilisations postatlantéennes impriment à l'évolution de l'humanité leurs impulsions différentes. Hermès apparut aux Egyptiens comme un envoyé des dieux. Il leur apprit à déchiffrer dans le monde physique le sceau de l'œuvre des dieux.

Au cours de la quatrième période, la civilisation gréco-latine, l'homme va prendre contact toujours plus intimement avec le monde physique. Il arrive si loin dans cette voie qu'il n'y voit plus seulement les signes du langage divin, mais qu'il projette dans le monde des réalités objectives *son propre Moi, sa propre individualité spirituelle*. Aucun art n'a produit des œuvres comparables aux créations de l'art grec. C'est au cours de la 4ᵉ civilisation que l'homme se projette hors de lui-même dans les créations de la sculpture, qu'il arrive à créer pour ainsi dire son moi physique.

A ce moment, la force intérieure, l'esprit qui réside en l'homme, s'extériorise sur le plan physique et pénètre dans la matière. L'exemple le plus pur de cette union entre l'esprit et la matière nous est donné dans le temple grec. Pour tous ceux à qui il est possible d'en avoir la vision rétrospective, le temple grec reste une œuvre admirable. L'architecture grecque est l'architecture type. Tout art atteint à un moment quelconque son point culminant ; c'est en Grèce que l'architecture a trouvé le sien. La sculpture, la peinture, ont atteint aussi quelque part leur apogée. En dépit de la gigantesque pyramide, le temple grec est la création architecturale la plus admirable. Car que réalise-t-il ? Tous ceux qui ont un sens artistique de l'espace, c'est-à-dire qui ressentent le rapport qui existe entre une ligne horizontale et une ligne ver-

ticale, en percevront un faible écho. Et c'est tout un monde de réalités cosmiques qui s'anime dans l'âme capable de ressentir comment la colonne porte ce qui la surmonte. Il faut pouvoir sentir que toutes ces lignes existaient déjà, invisibles, dans l'espace. L'artiste grec avait la vision clairvoyante de la colonne, et ne faisait que combler avec de la matière ce tracé spirituel. Pour lui, l'espace était animé, parcouru de forces vivantes. Comment l'homme moderne pourrait-il ressentir à quel point était vivant ce sens de l'espace ? Nous en trouvons des vestiges chez quelques peintres anciens. Dans certains tableaux où des anges sont représentés planant dans l'espace, nous avons l'impression qu'ils se font réciproquement équilibre. Ce sens de l'espace a presque entièrement disparu aujourd'hui. Je n'ai rien à reprocher à l'art de la couleur chez un Böcklin, mais il faut bien dire qu'il est dépourvu de tout sens intérieur de l'espace. L'être qui se trouve au-dessus de sa Pieta par exemple — on ne sait si c'est un ange ou quoi que ce soit d'autre — doit immanquablement éveiller dans celui qui le regarde l'impression qu'il peut tomber à tout instant sur le groupe qui est au-dessous de lui. Il faut insister sur ces choses lorsqu'on évoque quelque chose dont les hommes peuvent à peine se faire une idée aujourd'hui, le sens de l'espace des Grecs, qui est, nous y insistons expressément, de nature occulte. Un temple grec représentait quelque chose comme la création d'un espace qui se serait matérialisé lui-même selon ses propres lignes. La conséquence en est que les entités divines perçues par le Grec et pour lesquelles il avait édifié le temple, descendaient dans ce temple, trouvaient en lui un foyer. Et c'est vrai : Pallas Athéné, Zeus, etc. étaient vraiment présents dans le temple. Leur corps, leur corps matériel, c'était le temple lui-même. Car si ces entités ne pouvaient s'incarner que jusque dans un corps éthérique, le temple leur offrait dans le monde physique un véritable abri. Il pouvait devenir pour elles un corps physique, dans lequel leur corps éthérique se sentait à son aise. Lorsqu'on comprend le temple grec, on s'aperçoit qu'il se distingue de façon importante de la cathédrale gothique. Ceci n'est pas une critique de l'architecture gothique, car la cathédrale est, elle aussi, une splendide œuvre d'art. Lorsqu'on pénètre bien les choses, on peut se représenter que même seul, éloigné de tout être humain, complètement réduit à lui-même, le temple est complet. Un temple grec est parachevé, même quand aucun être humain n'y prie. Il n'est

pas sans âme, il n'est pas vide, car le dieu est en lui, le dieu l'habite.

Mais lorsque les croyants en prière ne la remplissent point, la cathédrale gothique n'est pas parfaite. Qui l'a comprise ne peut se la représenter isolée, vide, sans la foule croyante qui l'anime de ses pensées. Et toutes les lignes, tous les ornements gothiques contribuent à renforcer cette impression qu'elle donne. Il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'être spirituel dans la cathédrale gothique quand elle n'est pas pleine de croyants en prière. Ce n'est que quand la foule des fidèles la remplit que le divin vient l'habiter. Le temple grec n'est pas la maison des fidèles : il est fait pour servir d'habitation au dieu lui-même. Il peut rester seul. Mais on ne se sentait abrité dans la cathédrale que lorsque la foule l'emplissait, lorsque la masse pieuse des croyants était réunie, lorsque la lumière du soleil traversait les vitraux diaprés, et prenait toutes leurs couleurs — et lorsque, comme cela arrivait souvent, le prêtre disait dans sa chaire : « Comme la lumière se divise en couleurs nombreuses, ainsi la lumière spirituelle, la force divine se répartit dans les âmes et les corps du monde physique. »

Non seulement l'art architectural des temples, mais encore tous les arts sont arrivés chez les Grecs à cette même perfection. Le marbre de leurs statues a pris l'apparence de la vie : le Grec exprimait dans la matière physique ce qui vivait en son esprit ; cette culture a vu s'accomplir l'union de l'esprit avec le physique. Les Romains vont avancer encore dans la conquête du plan physique. Le Grec avait eu la faculté d'incorporer à son œuvre d'art la vie de son âme et de son esprit ; mais il est encore intérieurement inséparable d'un tout, de sa ville, de la *Polis* ; il n'a pas encore le sentiment de sa personnalité. Il en était de même dans les civilisations précédentes : l'Egyptien n'a pas conscience de lui-même en tant qu'individu, mais en tant que membre d'une collectivité, d'un peuple. De même en Grèce, l'homme ne porte pas son effort sur le développement intérieur de sa personnalité, mais sa plus grande fierté, c'est d'être un Spartiate, ou un Athénien. Le désir d'être une personnalité, d'être soi-même quelqu'un dans le monde, nous le rencontrons pour la première fois chez les Romains. Les premiers, ils sentent que l'être isolé, l'individu, a une valeur propre. Les premiers, ils ont conscience de ce qu'est le « citoyen », et c'est pourquoi ils ont créé la jurispru-

dence, le droit, que l'on peut appeler à juste titre une invention romaine. Seuls certains juristes modernes, qui n'ont aucun sens de ces choses, ont eu assez peu de sens pour dire qu'il y avait déjà eu auparavant un droit de ce genre. C'est un non-sens que de parler d'inventeurs du droit en Orient, comme le serait par exemple Hamourabi. Avant les Romains, il n'y avait pas de lois juridiques, il n'y avait que des *lois divines*. Pour juger objectivement cette conscience juridique moderne, il faudrait employer des termes très durs, être sans pitié ; toutes les critiques habituelles seraient encore trop indulgentes. C'est dans l'ancienne Rome seulement qu'on a eu le sentiment véritable de ce que c'est qu'un citoyen. A ce moment, l'homme a incorporé au monde physique jusqu'à sa propre individualité. C'est dans l'ancienne Rome qu'on voit apparaître pour la première fois le testament ; la volonté de l'individu devient si forte, qu'elle est capable de déterminer par delà la mort même comment on disposera de ses biens. Désormais, c'est l'être isolé, l'*individu* qui compte. C'est là le signe que l'homme a fait descendre l'esprit sur le plan physique dans sa propre individualité. Ce fut là le point le plus bas de l'évolution. L'Hindou planait encore dans les hauteurs spirituelles, au point le plus élevé de l'évolution. Avec la seconde civilisation, l'homme commence à descendre. Avec la troisième, il descend plus bas encore. Avec la quatrième, il est parvenu tout entier sur le plan physique, dans la matière. Ce fut là un moment où l'homme dut choisir ; ou bien il devait continuer à descendre, ou bien il lui fallait acquérir, à ce point le plus bas de l'évolution où il était parvenu, la possibilité de se retourner, de remonter, de retrouver le chemin des mondes spirituels. Mais pour cela, il fallait qu'une impulsion spirituelle vienne sur le plan physique donner à l'homme l'élan puissant qui lui permettrait de remonter dans le monde spirituel. Cet élan, c'est l'apparition de Jésus-Christ sur la terre qui nous l'a apporté. Le divin Christ a dû descendre vers les hommes, revêtir un corps physique et vivre sur la terre. Au moment où l'homme se trouve enlisé tout entier dans le monde physique, il faut que le dieu s'abaisse jusque-là pour l'aider à retrouver le chemin du monde spirituel. Cela n'aurait pu se faire auparavant.

Dans ce chapitre, nous avons poursuivi l'évolution des civilisations postatlantéennes jusqu'au point le plus bas de la courbe ; nous venons d'esquisser comment l'impulsion spirituelle qui

devait la redresser nous a été donnée par le Christ. Il faut maintenant que l'homme retourne à l'esprit, pénétré, vivifié par le principe christique. Nous allons voir dans ce qui suit comment la civilisation égyptienne réapparaît dans une époque comme la nôtre, mais pénétrée maintenant du principe christique

---

X

Les légendes anciennes sont l'image des événements cosmiques L'obscurcissement de la conscience spirituelle de l'homme Le principe d'initiation des Mystères

Nombreux sont les mythes et les légendes des anciens Egyptiens que les conceptions spiritualistes du monde ont bien connus, et qui se répandent à nouveau, mais dont la tradition historique extérieure ne fait pas mention. Quelques-uns de ces mythes nous ont été conservés sous la forme qu'ils ont prise chez les Grecs, car le plus souvent les légendes grecques qui ne se rapportent pas à Zeus et à sa famille proviennent des mystères égyptiens. Nous allons rencontrer plus d'une légende qui aide à comprendre l'évolution, en dépit de ce que croit l'histoire moderne qui n'y voit pas d'intérêt.

Dans quel but avons-nous dû étudier l'autre côté de l'évolution, c'est-à-dire le côté spirituel ? Tout ce qui se passe sur le plan physique reste événement, fait physique. Mais la science spirituelle ne s'intéresse pas seulement à ce qui se passe dans le monde physique ; elle s'occupe aussi des événements du monde spirituel, de ce qu'il advient pour l'homme entre la mort et une nouvelle naissance. La terminologie hindoue appelle « Kamaloca » l'état de conscience de l'homme après sa mort, état pendant lequel le corps astral le maintient. Durant ce temps, l'homme a encore besoin du monde physique, où il souffre, où quelque chose lui manque parce qu'il n'est plus sur le plan physique. Ensuite vient le temps où l'homme doit se préparer à une vie nouvelle : c'est l'état de conscience du Dévachan ; il n'est plus

directement en rapport avec le monde physique, avec les impressions physiques. Prenons deux exemples pour nous représenter ce qui distingue la vie du Kamaloca de celle du Dévachan. Nous savons qu'en mourant, on ne dépouille pas tout de suite sa vie de désir. Supposons qu'un homme ait été pendant sa vie fin gourmet, qu'il ait éprouvé un grand plaisir à déguster des aliments savoureux. Au moment où il meurt, il ne perd pas tout de suite cette gourmandise, cet amour des bonnes choses. Les souhaits et les désirs font partie du corps astral, et non du corps éthérique. Et comme, après la mort, il conserve son corps astral, il garde en même temps ses désirs, mais l'instrument qui lui permettait de les satisfaire, le corps physique, lui fait défaut. L'amour des bonnes choses ne dépend pas du corps physique, mais du corps astral, et après la mort, c'est une véritable avidité qui apparaît en l'homme et le fait languir après toutes les jouissances de la vie. C'est pourquoi il souffre jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé de ses désirs, jusqu'à ce qu'il ait dépouillé toutes les gourmandises développées en lui grâce aux organes physiques. Pendant tout ce temps-là, l'homme se trouve dans le Kamaloca. Ensuite commence la période où il ne ressent plus ces désirs qui ne peuvent être satisfaits que par des organes physiques. Il entre alors dans le Dévachan.

En même temps que les liens qui l'enchaînent au monde physique se dénouent, il commence à acquérir la conscience du monde dévachanique. Ce monde lui apparaît de plus en plus nettement. Seulement, lorsqu'il s'y trouve, l'homme moderne n'a pas encore cette conscience de lui-même qu'il possède dans la vie. Il n'y est pas encore individualisé. Dans le monde du Dévachan, l'homme fait partie d'un tout, il est un organe du monde spirituel. Comme la main, si elle pouvait prendre conscience, ne se ressentirait que comme un fragment de l'organisme physique, l'homme sent, lorsqu'il est dans l'état de conscience dévachanique : Je suis un membre du monde spirituel, un des êtres spirituels. Il acquerra plus tard son autonomie là aussi. Mais dès maintenant, il contribue au grand œuvre du Cosmos, il agit sur le règne végétal du haut des régions spirituelles. Il contribue à l'œuvre toute entière, non par intérêt personnel, mais en tant que partie du tout, serviteur du monde spirituel.

Il ne faudrait pas croire que les événements qui se déroulent

dans le monde dévachanique ne sont pas, eux aussi, soumis à des transformations. Les hommes ont souvent l'impression secrète qu'ici notre terre se métamorphose, mais que le monde de l'au delà reste immuable. Il n'en est rien. La description que je vous fais en ce moment du Dévachan est celle qui correspond à peu près à son état actuel. Mais essayons de nous rappeler comment les choses se passaient autrefois, lorsque nos âmes étaient incarnées au temps de la civilisation égyptienne. Notre regard se posait alors sur les pyramides gigantesques et les autres monuments de l'architecture égyptienne. Dans les temps anciens, notre monde physique avait un tout autre aspect qu'aujourd'hui. Depuis ces temps, le visage de la terre a beaucoup, beaucoup changé. Nous n'avons besoin que d'en référer à la science matérialiste ; elle nous enseigne qu'il y a quelques millénaires, l'Europe était peuplée d'animaux tout différents des animaux actuels. Le visage de la Terre change continuellement, et c'est pourquoi l'homme se trouve constamment en face de nouvelles conditions d'existence, chose évidente à chacun. Mais lorsqu'on décrit aux gens les faits du monde spirituel, ils sont facilement tentés de croire que ce qui se passait dans le monde spirituel, par exemple, lorsqu'ils sont morts 1.000 ans avant Jésus-Christ, se passe aujourd'hui de la même façon. Les conditions de l'autre monde changent exactement comme celles du monde physique. Le séjour dans le Dévachan était tout différent de celui d'aujourd'hui lorsqu'on y accédait au sortir du monde égyptien ou du monde grec. Là aussi, les choses sont soumises à une évolution. Il est naturel que nous décrivions les conditions actuelles du Dévachan ; mais elles n'ont pas toujours eu cet aspect. Nous en avons déjà une idée lorsque nous nous reportons au contenu des chapitres précédents.

Nous avons vu qu'autrefois, jusqu'à l'époque atlantéenne, l'homme vivait plus intensément dans le monde spirituel ; pendant son sommeil, il se trouvait au milieu des êtres spirituels. Par la suite, la conscience de cette vie est allée toujours diminuant. Lorsque nous remontons plus loin encore dans le passé, nous voyons que l'homme a vécu entièrement dans le monde spirituel. Autrefois, la différence entre le sommeil et la mort n'était pas aussi grande qu'aujourd'hui. Dans les temps très reculés, l'homme dormait pendant de très longues périodes. Elles correspondaient à peu près au temps qui comprend une incar-

nation et la vie après la mort qui la termine. Descendant progressivement vers le plan physique, l'homme s'y englua de plus en plus. Nous avons vu qu'aux Indes, l'homme élève constamment son regard vers un monde supérieur, et qu'en Perse, il entreprend déjà la conquête du plan physique. L'homme descend toujours plus bas, et, à l'époque gréco-latine s'accomplira l'union de l'esprit et de la matière, des mondes spirituels et du monde physique. Plus les temps approchaient du milieu de cette époque, plus l'homme apprenait à aimer le monde physique, et plus il y prenait d'intérêt. Mais en même temps, des transformations s'effectuaient également dans ce que nous appelons les expériences qui s'accomplissent entre la mort et une nouvelle naissance.

Lorsque nous remontons aux premiers temps de l'époque postatlantéenne, nous trouvons que les hommes sont peu attirés vers le monde physique. Les initiés de cette époque pouvaient atteindre aux mondes supérieurs, aux mondes dévachaniques, et ils faisaient aux autres hommes le récit de ce qu'ils y avaient vécu. En l'être humain qui, par toutes ses pensées, par tous ses sens, se sentait attiré, ravi vers le monde réel, vers la patrie véritable, ce récit était un obstacle à l'intérêt qu'aurait pu lui inspirer le monde physique. Mais lorsqu'il accédait au Dévachan, après s'être uni si imparfaitement au monde physique, il s'y trouvait doué d'une conscience assez claire. Réincarné pendant la civilisation perse, cet homme se sentait déjà plus attiré vers le plan physique — mais il payait cet intérêt d'un obscurcissement de la conscience au sein du Dévachan. Pendant la civilisation chaldéo-égyptienne, sa conscience dans le Dévachan était trouble, affaiblie. Par sa nature même, cette conscience restait plus élevée, plus spirituelle que celle du monde physique, mais son intensité diminuait de plus en plus. A l'époque gréco-latine, elle est excessivement assombrie, affaiblie. Elle n'a jamais été comparable à une conscience de rêve. L'homme en a toujours eu le sentiment net et conscient. Avec la marche en avant de l'évolution, elle s'est progressivement effacée.

La principale raison d'être des Mystères fut le besoin de donner à l'homme la possibilité d'éclairer, d'affermir cette conscience du monde spirituel. Supposons que ces mystères n'aient pas existé, qu'il n'y ait pas eu d'initiés, la conscience des mondes spirituels eût été toujours plus crépusculaire, toujours plus

assombrie. Seule l'initiation pratiquée dans les Mystères, et avec elle l'acquisition des facultés qui ouvraient l'accès du monde spirituel, seuls les récits que faisaient les initiés, les mythes et les légendes, apportèrent un peu de lumière, de clarté dans cette conscience dévachanique dont l'homme est doué entre la mort et une nouvelle naissance. Tous ceux qui s'étaient acclimatés au plan physique ont vraiment ressenti l'affaiblissement de la conscience du monde spirituel. L'initiation est ce qui permet, pendant la vie, d'accéder au monde spirituel et d'apprendre ce qui s'y passe. L'initié éleusinien a vraiment fait l'expérience directe de cette obscurité qui a assombri le monde de l'esprit. Il est vrai qu'un initié a dit : « Mieux vaut être mendiant dans le monde physique que roi dans le royaume des ombres. » Mais cette parole est née également des expériences que faisaient les initiés dans le monde spirituel. Ces choses ne nous paraîtront jamais assez profondes, et nous ne pouvons les comprendre que lorsque nous connaissons les faits du monde spirituel. Considérons-les maintenant sous une forme plus concrète.

Si rien ne s'était passé, si l'homme avait continué de descendre sur le plan physique, la conscience entre la mort et une nouvelle naissance se serait de plus en plus obscurcie. En fin de compte, tout contact avec le monde spirituel aurait été perdu. Et bien que cela puisse paraître étrange à qui est encore intérieurement déformé par un côté quelconque du matérialisme, ce que je vais vous dire est cependant vrai : l'homme aurait été condamné à la mort spirituelle. Ce qui ouvre et affermit la conscience entre la mort et une nouvelle naissance, c'est l'initiation elle-même, ou bien, aujourd'hui, à un degré inférieur, une union même passagère de l'homme avec le monde spirituel, des expériences qui ne disparaissent pas avec les corps de l'être humain mais restent unies à sa nature la plus intime dans le monde spirituel. En cela consista la tâche des Mystères, de toute l'évolution spirituelle, la mission des grands initiés avant le Christ, et surtout de l'entité elle-même que nous appelons le Christ. Tous les initiés qui ont vécu avant lui ont été pour ainsi dire ses précurseurs ; ils ont été envoyés en messagers destinés à préparer sa venue.

Nous en arrivons maintenant à la venue du Christ lui-même. Imaginons un être humain qui ignorerait tout du Christ, qui n'aurait jamais eu l'occasion d'étudier, d'assimiler les mystères de l'Evangile selon saint Jean, qui ne se serait jamais dit : Je

veux vivre selon le Christ, qui a vécu et agi, je veux faire miens les principes qu'il a enseignés. Imaginons donc un être qui n'aurait jamais ressenti l'approche du Christ, et qui ne pourrait par conséquent pas entrer dans le monde spirituel, enrichi du trésor dont l'homme doit se munir aujourd'hui s'il veut éviter l'obscurcissement de sa conscience. L'image, la conception qu'il s'est formée du Christ est pour l'homme une force qui éclaire sa conscience après la mort, qui le sauve de la destinée à laquelle auraient succombé les hommes si le Christ n'était pas venu. Sans doute, si le Christ n'était pas venu à nous, l'entité humaine aurait continué d'exister, mais la conscience après la mort n'aurait jamais pu retrouver sa clarté. Ce qui donne à la venue du Christ son sens, son importance véritables, c'est qu'elle a incorporé à l'individualité de l'homme quelque chose d'une portée immense. L'événement du Golgotha préserve l'homme de la mort spirituelle, lorsqu'il parvient à l'assimiler profondément, à identifier à son propre être l'impulsion spirituelle qui en émane.

Il ne faudrait cependant pas croire que les autres grands guides de l'humanité ont eu pour elle une importance d'un autre ordre. Il ne s'agit pas ici de faire du Christ le point d'appui d'un dogme exclusif. Ce serait agir à l'encontre du véritable christianisme, car qui connaît les événements sait que dans les anciens Mystères, on a enseigné le christianisme. Et cette phrase, que saint Augustin a prononcée, est profondément vraie : « Ce que l'on nomme aujourd'hui la religion chrétienne existait déjà chez les Anciens, et dans les commencements de la race humaine, jusqu'au moment où le Christ apparut dans un corps de chair, et à partir duquel la vraie religion, qui existait déjà auparavant, reçut le nom de christianisme. » Ce n'est pas le nom qui importe, il faut surtout bien comprendre le sens de l'impulsion christique. Le Christ est venu à nous au moment où l'évolution avait atteint son niveau le plus bas, mais Boudha, Hermès et tous les grands initiés ont eu la connaissance de sa venue ; ils ont senti qu'il vivait en eux.

Ceci est particulièrement visible lorsqu'on étudie le personnage du Boudha — qu'il est nécessaire de comprendre clairement. Pour concevoir ce qu'il signifie, ce qu'il a été, il nous faut effleurer un sujet dont on ne peut parler qu'entre étudiants de la Science spirituelle. On se fait en général une idée beaucoup trop simpliste des mystères de la réincarnation. Il ne faut pas

croire qu'une âme incarnée aujourd'hui dans la triple enveloppe de ses corps a vécu telle quelle dans une incarnation précédente, faisant suite elle-même à une incarnation du même genre, et ainsi de suite toujours selon le même schéma. Les choses sont beaucoup plus compliquées, beaucoup plus mystérieuses. Bien que Mme Blavatsky ait employé tous ses efforts à enseigner à ses élèves les plus proches combien ces mystères sont complexes, on ne s'en fait pas encore aujourd'hui une juste idée. On imagine simplement une âme qui entre à intervalles réguliers dans un corps. C'est là une représentation un peu simpliste des choses. Il serait souvent impossible de bien comprendre certaines personnalités historiques par exemple d'après un schéma de ce genre. L'étude de ces faits exige un travail beaucoup plus complexe. Nous rencontrons à l'époque atlantéenne des êtres qui vivent autour de l'homme comme aujourd'hui ses contemporains, mais que l'homme ne voyait, ne connaissait que lorsqu'il avait dépouillé son corps physique, dans les mondes spirituels. Nous avons déjà vu que là, il vivait dans la compagnie de Thor, de Zeus, de Wotan, de Baldour. Le jour, il vivait dans le monde physique, mais lorsqu'il se trouvait dans l'autre état de conscience, il apprenait à connaître des entités spirituelles qui ne suivaient pas la même évolution que lui. Aux premiers temps de l'existence de la Terre, l'homme n'avait pas un corps aussi dense que maintenant ; à un certain moment, il n'avait pas encore de charpente osseuse ; les yeux physiques ne pouvaient voir le corps des hommes atlantéens que jusqu'à un certain point. Mais il y avait d'autres êtres qui ne pouvaient descendre vers le plan physique que jusqu'au niveau éthérique, qui ne pouvaient s'incarner que dans un corps éthérique. Il y en avait d'autres qui pouvaient s'incarner encore au temps où l'air se trouvait rempli de vapeurs liquides. Autrefois, lorsque l'homme vivait encore dans une atmosphère faite de brouillard et d'eau, ces incarnations d'êtres spirituels demeuraient possibles. Wotan par exemple a été l'une de ces entités ainsi incarnées. Il lui était possible, comme à l'homme, de s'incarner dans cette matière liquide légère. Il prenait donc la forme humaine et parcourait le monde physique. Mais lorsque la terre devint de plus en plus dense et que l'homme revêtit des formes de plus en plus lourdes, il se refusa à pénétrer dans cette matière si épaisse, il resta dans les mondes invisibles, échappant à la terre. Il en fut ainsi de tous les êtres spiri-

tuels. Mais à partir de ce moment, il leur fut possible de nouer une sorte de lien avec les êtres humains qui, d'en bas, venaient vers eux, s'élevaient pour retrouver les hauteurs spirituelles. L'évolution exigea de l'homme qu'il descende jusqu'au bas de la courbe. Jusque-là les dieux l'accompagnèrent sur sa route. Mais ensuite, ils prirent une autre voie invisible aux êtres du plan physique. Cependant les êtres humains qui vivaient selon l'enseignement des initiés purifiaient par là les éléments les plus subtils de leur nature ; ils venaient pour ainsi dire à la rencontre des dieux ; l'homme, entré dans un corps de chair, pouvait se purifier de telle sorte qu'il devenait capable d'être adombré par un être qui ne pouvait pas descendre jusqu'à un corps physique, trop matériel pour lui. Dans le corps astral et le corps éthérique de cet homme pénétrait alors un être supérieur qui ne pouvait disposer pour lui-même d'une forme physique, mais qui pouvait se révéler dans un être humain et parler par sa bouche.

Ce phénomène nous permet de comprendre que l'incarnation n'est nullement de l'ordre des choses simples. Il peut très bien arriver qu'un être humain se perfectionne, purifie suffisamment ses trois corps pour devenir dans une prochaine incarnation le vase d'élection d'une entité spirituelle. C'est ce qui s'est passé pour Boudha, dont le corps a ainsi pu recevoir l'esprit de Wotan. L'entité que la mythologie germanique nomme Wotan est réapparue en Boudha. Les deux noms, Boudha et Wotan, sont d'ailleurs apparentés par le son.

On peut dire que, de ce fait, les mystères de l'époque atlantéenne passèrent en grande partie dans les enseignements, les révélations du Boudha. Il eut l'expérience intérieure de ce qui avait été la vie des dieux et des hommes dans les sphères spirituelles de ce temps. La doctrine du Boudha tient fort peu compte du plan physique, ne le considère que comme un lieu de douleur, et prise très haut la libération de ses attaches, — ceci parce que c'est l'enseignement de Wotan qui réapparaît en elle, parce que c'est l'esprit de Wotan qui, bien souvent, parle à travers Boudha. C'est pourquoi ceux qui ont le mieux compris la doctrine boudhique sont des êtres qui n'avaient pas dépassé le niveau d'évolution de l'Atlantide. Il y a parmi les populations asiatiques certaines races qui en sont restées à ce niveau. Extérieurement, elles ont dû naturellement suivre le reste de l'humanité dans sa progression. Mais dans les peuplades mongoles par exemple,

on retrouve beaucoup de traits de l'humanité atlantéenne ; ce sont les retardataires, l'arrière-garde de l'humanité. Ce caractère statique, stationnaire, qu'on observe chez les populations mongoles, est hérité des temps atlantéens. C'est pourquoi les enseignements du Boudha sont spécialement répandus parmi ces peuplades.

Le monde continue sa route, va de l'avant. Celui à qui l'évolution dévoile son sens caché n'établit pas entre les faits de distinctions arbitraires, ne choisit pas, ne dit pas : J'aime mieux ceci ou cela. Il sait que la religion d'un peuple est une nécessité spirituelle. C'est parce que la population européenne s'est entièrement enlisée dans le monde physique qu'il lui est impossible de sentir profondément le boudhisme, de s'identifier avec le cœur de l'enseignement du Boudha. Le boudhisme n'a jamais pu devenir une religion universelle. Il ne s'agit pas là de juger d'après une sympathie ou une répulsion ; il s'agit de considérer objectivement les faits. Le boudhisme convient aussi peu à la population européenne qu'il convient de vouloir répandre le christianisme parmi les peuplades asiatiques. Une religion qui n'est pas créée pour répondre aux besoins les plus profonds de son époque ne peut être bonne, ne peut être fertile, donner un élan nouveau à la civilisation. Ce sont des choses qu'il faut comprendre si l'on veut arriver à saisir les rapports qui relient les événements.

Il ne faudrait pas croire que le personnage historique de Boudha avait conscience de tout ce qu'il représentait. Nous aurions besoin de développements très longs pour exposer cela en détail. Nous sommes loin d'avoir épuisé la complexité du personnage historique qu'a été Boudha. Il y avait en l'être humain, en l'homme Boudha, non seulement une entité qui avait vécu à l'époque atlantéenne, mais encore quelque chose d'autre, quelque chose dont il aurait pu dire : « Cela, je ne peux le concevoir encore ; c'est quelque chose qui vit en moi, mais je ne fais qu'y participer ». Ce quelque chose, c'est l'entité du Christ. Elle animait déjà les grands prophètes. Elle était déjà bien connue dans les Mystères anciens, et partout on y parlait de celui qui devait venir.

Et il vint. — Mais sa venue fut soumise à certaines nécessités historiques qui sont à la base de l'évolution. Il n'aurait pas pu s'incarner dans un corps physique quelconque. Il lui était pos-

sible de pénétrer en Boudha en restant pour ainsi dire dans le domaine de son subconscient. Mais il ne pouvait s'incarner dans un corps de chair, sur la Terre, que s'il trouvait un corps physique, un corps éthérique et un corps astral assez bien préparés pour le recevoir. Il disposait de la plus grande force, mais ne pouvait s'incarner que si un autre être avait suffisamment affiné, épuré un corps physique, un corps éthérique et un corps astral. Le Christ ne put s'incarner que grâce à une personnalité qui sut atteindre ce haut degré de développement. Cette personnalité, ce fut Jésus de Nazareth. Il avait atteint un si haut degré de perfection qu'il put, pendant sa vie, purifier son corps physique, son corps éthérique et son corps astral au point de pouvoir les quitter à l'âge de trente ans, en les laissant capables de continuer à vivre, d'être utilisés par une entité supérieure (1). Il m'est souvent arrivé, lorsque j'ai exposé qu'il fallait que Jésus eût atteint un haut degré de développement pour pouvoir sacrifier ces corps, d'entendre une objection très bizarre : Mais cela n'est pas un sacrifice, au contraire, peut-on se représenter quelque chose de plus beau ? On ne saurait parler de sacrifice lorsqu'il s'agit d'abandonner son corps à l'action d'une entité si haute. Oui, certes, c'est une tâche très belle, et le sacrifice n'est pas grand quand on se le représente d'une façon si théorique, mais on aimerait répondre à ceux qui font cette objection : Essayez-le donc vous-même. Certes, chacun se trouve prêt à faire le sacrifice, mais la situation change un peu lorsqu'il s'agit de passer à l'action. Des forces immenses sont nécessaires à celui qui veut purifier ses corps jusqu'au point qu'ils puissent continuer de vivre lorsqu'on les quitte. Et c'est pour acquérir ces forces que des sacrifices sont nécessaires. Jésus de Nazareth, pour arriver à cela, dut d'abord être une très haute individualité. L'Evangile selon saint Jean indique à quel moment Jésus a quitté son corps physique, son corps éthérique et son corps astral pour entrer dans le monde spirituel, et où le Christ a pénétré dans cette triple enveloppe corporelle. C'est au moment du baptême de Jésus dans le Jourdain. Il se passa là dans les corps de Jésus de Nazareth quelque chose de très important. Ce que je vais dire à ce sujet va une fois de plus épouvanter les matérialistes. Il se produisit

(1) Voir Rudolf Steiner : *Evangile de Saint Jean* (Hambourg, 1908) et *Evangile de Saint Jean* (Cassel, 1909).

à ce moment quelque chose de particulier jusque dans le corps physique de Jésus de Nazareth. Si nous voulons comprendre ce qui se passa à l'instant du baptême où le Christ entra en Jésus, il nous faut nous attacher à l'étude de quelque chose qui semble bien étrange, mais qui n'en est pas moins vrai.

Au cours de l'évolution de l'humanité, les différents organes du corps se sont développés, perfectionnés peu à peu. Nous avons vu qu'au moment où l'organisme atteignit dans sa formation la hauteur des hanches, certaines fonctions firent leur apparition. Parallèlement à cette formation autonome de l'individualité humaine s'effectuait un durcissement du système osseux. Plus l'homme s'émancipait et plus son système osseux durcissait ; plus aussi la mort devenait puissante. C'est un point auquel il faut bien prendre garde si l'on veut comprendre la suite. Pourquoi l'homme doit-il mourir, pourquoi son corps doit-il devenir la proie de la pourriture ? C'est que le corps humain, y compris les os, peut devenir la proie du feu. Le feu consume tout, même la substance osseuse. L'homme ne peut agir sur ses os, tout au moins agir consciemment. C'est là un domaine qui est en dehors de sa puissance. Au moment du baptême du Jourdain où le Christ pénétra dans le corps de Jésus de Nazareth, le système osseux de cet être devint tout à fait différent de celui des autres hommes. Ce fait ne s'était jamais produit auparavant, ne s'est jamais reproduit depuis jusqu'à aujourd'hui. Avec l'entité christique pénétra dans le corps de Jésus quelque chose qui dominait les forces qui consument les os. Aujourd'hui l'homme n'a pas encore en sa volonté le pouvoir d'édifier des os. Mais la force consciente de l'entité christique se saisit du corps tout entier, jusque dans ses os ; c'est un des faits qui rendent si important le baptême du Jourdain. Il a implanté dans la terre quelque chose qu'on peut appeler le pouvoir de la mort, car la mort est apparue avec les os. Une puissance qui s'empare d'un corps jusque dans ses os remporte en même temps une victoire sur la mort, surmonte la mort dans le monde. C'est là un mystère sacré ; par le Christ, quelque chose de divin, de profondément sacré a pénétré dans les os de Jésus de Nazareth. C'est pourquoi ces os devaient être respectés. C'est pourquoi la parole des Ecritures s'est accomplie : Vous ne lui briserez pas les membres. Il ne fallait pas que la main humaine touche aux forces divines. C'est là un des profonds mystères de l'évolution de l'humanité.

Nous en arrivons en même temps à l'une des conceptions très importantes du christianisme ésotérique, qui nous permet de voir que ce christianisme est pénétré des plus hautes vérités. Nous en arrivons au baptême. Par le fait que l'entité christique avait pris possession de trois corps qui avaient appartenu à l'individualité de Jésus, un être qui avait autrefois habité le Soleil s'unissait à la Terre. Autrefois, il avait été uni à la Terre jusqu'au moment où le Soleil s'en sépara. Le Christ la quitta en même temps, et depuis lors, il n'avait pu exercer son action sur la Terre que du dehors. A l'instant où s'effectua le baptême, la haute entité christique se réunit à nouveau pleinement avec la Terre. Autrefois, il agissait sur elle du dehors, adombrait les prophètes et participait aux Mystères. A ce moment, il s'incarne sur la Terre même dans un corps physique humain. Et si, placé en un point lointain de l'univers, un être avait pu observer la Terre à travers les millénaires, un être qui aurait observé non seulement la Terre physique, mais aussi ses courants spirituels, son corps astral et son corps éthérique, cet être aurait vu s'effectuer des changements profonds au moment du baptême et à l'instant où, sur le Golgotha, le sang coula des blessures du Christ. Le corps de la Terre en fut profondément transformé. Il reçut quelque chose de nouveau, prit des couleurs nouvelles. Une autre force fut incorporée à la Terre. Ce qui, auparavant, agissait sur elle du dehors, se réunit à elle. C'est cela qui rendra la force d'attraction réciproque de la Terre et du Soleil si grande, qu'ils se réuniront à nouveau, et que l'homme se retrouvera parmi les esprits du Soleil. C'est le Christ qui donne la possibilité à la Terre de s'unir à nouveau au Soleil et de se retrouver dans le sein de la divinité.

Tel est l'événement qui se produisit, et telle est sa signification. C'est ce qu'il fallait bien sentir avant de rendre compréhensible l'importance pour la Terre de l'incarnation du Christ. Et nous pouvons maintenant concevoir comment, en s'unissant intérieurement au Christ, l'homme peut acquérir quelque chose qui éclaire la conscience après la mort. Ne perdons pas cela de vue, et nous comprendrons également que la vie entre la mort et une nouvelle naissance est soumise aussi à une évolution. Demandons-nous maintenant pour qui tout cela s'est passé ?

L'homme a vécu d'abord dans le sein de la divinité. Puis il est descendu sur le plan physique. S'il était resté en haut, il n'aurait jamais acquis la conscience de soi qu'il a aujourd'hui. Il n'aurait

jamais eu de Moi. Ce n'est que dans le corps physique qu'il pouvait épanouir la conscience de soi dans toute sa lumineuse clarté. Il fallait que des objets extérieurs viennent s'opposer à lui, qu'il se distingue d'eux, il fallait qu'il descende dans le monde physique. C'est pour acquérir un Moi que l'homme est descendu sur la terre. De par son Moi, l'homme est un fils des dieux. Ce Moi, descendu des hauteurs spirituelles, a été transformé dans le corps physique, pour y devenir lumineux et clair. C'est la matière durcie du corps humain qui a donné à l'homme son Moi, sa conscience de lui-même, qui lui a permis d'acquérir la connaissance. Mais en même temps, elle l'a enchaîné à la masse de la Terre, au roc terrestre.

Avant de recevoir son Moi, l'homme avait acquis un corps physique, un corps astral et un corps éthérique. Lorsque le Moi se développa peu à peu dans ces trois corps, il les transforma. Il ne faut pas oublier que tous les éléments supérieurs de l'être humain travaillent au corps physique. Si le corps physique est ce qu'il est, c'est en raison de l'action qu'exercent sur lui les corps éthérique et astral, et le Moi. Tous les organes du corps physique ont subi en un certain sens l'influence des transformations qui se sont effectuées dans les corps supérieurs. Les êtres restés en arrière sont devenus des formes animales différentes, par exemple des oiseaux, sous l'influence prédominante du corps astral. A mesure qu'il devenait de plus en plus conscient de lui-même, le Moi a transformé le corps astral. Nous avons déjà vu que certains humains se sont isolés du reste de l'évolution. Ce qu'on appelle les animaux apocalyptique, ce sont des types chez lesquels l'un ou l'autre des corps supérieurs a joué un rôle prépondérant. Le Moi a joué ce rôle chez les êtres du type ange ou homme. Maintenant, tous les organes sont adaptés aux corps supérieurs de l'être humain. Par le fait que le Moi pénétra dans le corps astral, l'imbiba tout entier, certains organes se sont formés chez l'homme et chez les animaux qui se séparèrent par la suite du reste de l'évolution. Un des organes du corps, par exemple, est dû au fait qu'un Moi est descendu sur la Terre. Sur la Lune, aucun Moi n'était uni aux êtres de cette époque. Certains organes sont en rapport avec cette évolution : ce sont le foie et la bile. La bile est l'expression physique du corps astral. Elle n'est pas en relation avec le Moi, mais le Moi agit sur le corps astral, et les forces du corps astral sur la bile. Saisissons maintenant dans son ensem-

ble le tableau que l'initié exposait à l'Egyptien : L'homme doué d'un Moi conscient a été enchaîné au corps de la Terre. Représente-toi l'homme enchaîné au roc terrestre, au corps physique ; il s'est passé quelque chose dans l'évolution qui mine, qui ronge son immortalité ! Représente-toi les fonctions qui ont créé le foie : elles sont nées du fait que le corps a été attaché au roc terrestre. C'est le corps astral qui le ronge. Telle est l'image qui était évoquée devant le néophyte égyptien, et qui a gagné la Grèce sous la forme de légende de Prométhée. Il ne faut pas approcher ce mythe avec des mains grossières. Il ne faut pas dépouiller cette image comme on enlève au papillon la poussière colorée de ses ailes. Laissons aux ailes leur couleur, laissons aux fleurs leur rosée. On ne peut pas tourmenter, déformer ces images. On ne peut pas dire : Prométhée signifie ceci ou cela. Il faut essayer de retrouver le fait spirituel et ensuite de comprendre l'image qui en est née, et qui a passé dans la conscience humaine.

L'initié égyptien conduisait son élève jusqu'au degré où il apprenait à comprendre l'évolution du Moi de l'homme. Il fallait que son esprit puisse s'en former l'image. Mais il ne devait pas saisir les faits brutalement ; l'image se dressait devant lui, lumineuse et vivante ; l'initié égyptien ne voulait pas comprimer sous forme de sentences des idées sèches et fades ; il voulait représenter par des images ce qu'il donnait. La légende de Prométhée a été embellie, parée de poésie ; nous n'avons pas le droit d'y mettre plus que les faits occultes qui la constituent, et de dépouiller l'image de ses plus belles forces artistiques.

Autre chose encore. Lorsqu'il arriva sur la Terre, l'homme n'était pas encore doué d'un Moi. Avant que le Moi ne le pénètre, d'autres forces étaient maîtres du corps astral. Puis le corps astral, lumineux et fluide fut pénétré par le Moi. Auparavant, les forces astrales avaient été envoyées en l'homme par les entités spirituelles. Le corps astral était là, mais animé par les êtres divins. Clair et pur, il entourait de son ruissellement lumineux le germe du corps physique et du corps éthérique. Son flot très limpide les entourait et les pénétrait. Mais avec le Moi apparut l'égoïsme, et le corps astral s'assombrit, le flot d'or pur disparut de plus en plus jusqu'au moment où l'homme, descendu sur le plan physique, en atteignit le point le plus bas à l'époque gréco-latine.

Il fallait que les hommes cherchent à retrouver cet afflux pur

du corps astral, et c'est ce qui produisit dans les Mystères ce que l'on appelait : la recherche de la pureté originelle du corps astral. Les mystères éleusiniens tendaient à rendre au corps astral sa limpidité d'or pur ; les mystères égyptiens également. La conquête de la Toison d'or représente l'une des épreuves de l'initiation égyptienne : elle nous a été conservée dans la merveilleuse légende de Jason et des Argonautes. Nous avons suivi le cours de l'évolution, lorsque les organes inférieurs ressemblaient encore aux barques dont nous avons parlé, le corps astral, dans la masse liquide terrestre, avait encore sa couleur lumineuse et dorée. Dans la Terre liquide, le corps astral de l'homme était encore d'une transparence dorée. L'histoire des Argonautes nous représente la recherche de ce corps astral. La conquête de la Toison d'or est reliée au mythe égyptien par des liens subtils et fins.

Les événements historiques extérieurs sont en relation avec des faits spirituels. Il ne faut pas croire que cela ne soit qu'un symbole. L'expédition des Argonautes a vraiment eu lieu, aussi bien que la guerre de Troie. Les événements extérieurs sont l'aspect visible des processus intérieurs ; ils forment les faits historiques. Chez les néophytes grecs, le fait historique devenait un événement intérieur : la conquête de la Toison d'or devenait celle du corps astral pur.

En continuant cette étude, nous verrons encore quelques faits des Mystères et nous trouverons comment les mystères égyptiens sont en rapport avec la vie actuelle.

XI

La connaissance de l'évolution et la science physiologique cosmique des anciens Egyptiens réapparaissent aujourd'hui sous une forme matérialiste grossière

---

Nous avons à différentes reprises essayé d'esquisser l'évolution postatlantéenne, et indiqué qu'à notre époque s'effectue une sorte de répétition, de résurrection des expériences que les hommes ont vécues pendant la civilisation chaldéo-égyptienne. Nous allons esquisser schématiquement le lien qui unit ces deux époques, comme nous l'avons fait pour les autres civilisations. On a déjà vu que la culture hindoue se reproduira au cours de la septième civilisation, l'époque perse au cours de la sixième, que l'époque égyptienne se répète actuellement, et que la quatrième civilisation, l'époque gréco-latine reste isolée, sans correspondant. Nous allons voir quel lien unit notre temps à l'époque égyptienne et quelles expériences, intérieures et extérieures, faites autrefois par les hommes, ressuscitent aujourd'hui.

Des forces spirituelles mystérieuses, auxquelles correspondent certaines forces dans le monde physique, sont la cause de ces répétitions. Elles provoquent la résurrection de certaines conditions extérieures et intérieures. Au point central de l'évolution se place la civilisation gréco-latine, pendant laquelle le Christ apparut sur la Terre et où s'accomplit le Mystère du Golgotha. Non seulement les conditions extérieures de la vie sur le plan physique se transforment, mais les événements du monde spirituel sont soumis à des changements. J'ai indiqué que l'âme de l'Egyptien qui contemplait les immenses pyramides, n'était plus

la même lorsqu'elle s'est réincarnée à l'époque gréco-latine, et s'est à nouveau transformée à notre époque. Nous avons vu qu'en outre, une sorte de progrès, de transformation s'effectue également dans les conditions de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, dans le Kamaloka, dans le Dévachan ; de sorte que l'âme fait des expériences diverses selon l'époque à laquelle elle quitte le corps physique et pénètre dans le Kamaloka ou le Dévachan. Le monde extérieur change, mais le monde spirituel est également soumis à un progrès, et les expériences qu'y font les âmes se transforment. Nous allons maintenant étudier de notre point de vue d'ici-bas l'apparition du Christ sur notre Terre. Quelle importance a l'apparition du Christ sur notre Terre pour les âmes des morts, pour la vie de l'au delà, pour l'existence spirituelle ? Avant d'entamer cette étude, faisons-là précéder de certaines considérations sur ce qui se passait au delà et en deçà du monde physique à l'époque égyptienne.

D'après ce que nous avons vu au sujet des grandes époques de l'évolution terrestre, nous pouvons nous représenter la civilisation chaldéo-égyptienne comme le reflet, dans le monde intérieur de la connaissance, dans la vie spirituelle, de ce qui s'est passé pendant l'époque lémurienne, pendant et après le départ de la Lune. Les événements qui se sont passés à cette époque, les hommes les retrouvèrent comme des souvenirs dans l'enseignement des initiés égyptiens. Pendant son initiation, l'Egyptien faisait intérieurement l'expérience de ce que l'homme perçoit seulement après avoir franchi la porte de la mort. Sans doute, cette expérience intérieure était différente de ce que perçoit l'âme d'un mort. Elle était différente, et beaucoup plus riche. Nous allons caractériser en quelques mots la nature de l'initiation égyptienne, ce qui forme la base de notre étude présente. L'initiation égyptienne est très différente de l'initiation pratiquée à l'époque qui a suivi la venue du Christ. Car cette venue a transformé dans son essence la nature de l'initiation.

Parallèlement à la descente sur le plan physique, les expériences faites entre la mort et une nouvelle naissance devenaient de plus en plus obscures, s'affaiblissaient. Plus la conscience physique de l'homme s'affermissait, plus le séjour sur la Terre lui devenait cher ; plus il en découvrait les lois, plus sa conscience dans le monde spirituel s'obscurcissait. Mais avant que l'homme ne fût descendu dans l'abîme de la matière, il ne

lui était pas possible de vivre, dans son corps physique, ce qu'il faut avoir vécu entre la naissance et la mort pour accéder à la vision des mondes spirituels. L'initiation est ce qui donne à l'homme la faculté de développer dans ses corps supérieurs des organes de clairvoyance. Aujourd'hui, l'homme ne voit pas dans les ténèbres. C'est parce que son corps astral n'est pas pourvu d'organes de perception. De même que les yeux et les oreilles, organes de perception physique, se sont formés dans le corps, il faut que des organes suprasensibles se développent dans les corps supérieurs de l'homme et les complètent. Ce but peut être atteint par certains exercices de méditation et de concentration. L'homme fait ces exercices après avoir reçu des initiés un enseignement d'ensemble au sujet des mondes supérieurs. Les néophytes de toutes les époques ont toujours étudié ce que nous appelons aujourd'hui la théosophie élémentaire. On veillait strictement à ce que les néophytes acquièrent progressivement la connaissance de ces vérités. Lorsque la préparation théorique était suffisante, les néophytes prêts, on leur enseignait les exercices intérieurs. Ces exercices correspondaient à un but bien défini.

Quand on laisse agir sur soi les impressions des sens, ces impressions se prolongent dans le corps astral, qui les transmet au Moi. Mais l'homme n'est pas en état de les retenir lorsque, la nuit, son corps astral et son Moi quittent les corps physique et éthérique. Les impressions sensibles que l'homme reçoit sur le plan physique ne sont pas assez profondes pour qu'il les conserve. Mais lorsque il se livre aux exercices de méditation et de concentration, conçus selon une expérience millénaire, ils accompagnent le corps astral lorsque celui-ci s'échappe la nuit hors du corps physique. Le corps astral reçoit ainsi des impressions plastiques, qui le forment, l'organisent, comme ont été formés les organes physiques. Le corps astral est donc soumis pendant un certain temps au travail dû à ces exercices. C'est ainsi qu'il reçoit des organes suprasensibles de clairvoyance. Cependant, l'homme est encore loin de pouvoir se servir de ces organes lorsqu'ils viennent d'être imprimés dans le corps astral. Il faut quelque chose de plus pour que le corps astral, lorsqu'il regagne le corps éthérique, lui imprime comme dans la cire ce qui a été formé en lui. Ce n'est qu'au moment où le corps éthé-

rique reçoit ce sceau que se produit l'illumination grâce à laquelle l'homme devient capable de voir le monde spirituel comme il voit aujourd'hui le monde physique. Nous commençons à concevoir maintenant quelle importance a pu avoir l'impulsion que le Christ nous a apportée en s'incarnant sur la Terre. Dans les anciennes initiations, le corps astral n'avait la force d'agir sur le corps éthérique que lorsque celui-ci était soulevé hors du corps physique. Cela parce que le corps éthérique relié au corps physique aurait à cette époque offert une trop grande résistance à l'impression de ce qui s'était formé dans le corps astral. C'est pourquoi le néophyte était autrefois plongé pendant trois jours et demi dans un état semblable à la mort, dans lequel le corps physique était abandonné par le corps éthérique, et celui-ci, délivré du corps physique, pouvait s'unir au corps astral, qui lui imprimait alors ce qui avait été formé en lui par les exercices. Lorsqu'ensuite le hiérophante éveillait le néophyte, il était illuminé, il savait ce qui se passe dans le monde spirituel, car il avait effectué pendant les trois jours et demi un étrange voyage. Il avait parcouru les régions spirituelles, il avait fait l'expérience de connaissances qu'un autre homme n'eut pu recevoir que grâce à une révélation. Il pouvait alors puiser à ses propres expériences et communiquer la connaissance des êtres du monde spirituel.

C'est ainsi qu'on apprenait à vivre dans le monde spirituel lorsque l'évolution n'avait pas encore atteint le point le plus bas du plan physique. Le néophyte contemplait le véritable visage d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Il voyait les faits réels de la légende et il les racontait aux autres hommes sous forme mythologique : l'action d'Osiris au moment où la Lune s'est séparée de la Terre : Horus engendré par Isis et Osiris ; les quatre types humains, le Taureau, le Lion, l'Aigle et l'Ange. Il voyait également la vie de l'homme entre la mort et une nouvelle naissance. Le sphinx lui était réellement apparu, il l'avait vu. Il pouvait dire : J'ai vu le sphinx, l'homme dont la forme ressemblait à l'animal, et dont le corps éthérique, semblable à la forme humaine, dépasse ce corps animal. Le sphinx était une réalité pour l'initié. Il avait entendu son énigmatique question. Il avait vu comment le corps humain s'était peu à peu dégagé de l'animalité, à un moment où la tête n'existait que sous la forme d'un germe éthérique ; ainsi lui était apparue la tête éthérique du sphinx. C'était pour

lui une réalité, au même titre que les anciens dieux qui, engagés dans une autre voie, suivaient une autre évolution.

Nous avons vu, en effet, dans le chapitre précédent, que certaines entités poursuivent une évolution autre que l'évolution humaine. C'est le cas par exemple de Wotan. Jusqu'à un certain degré, il a accompagné l'homme, mais n'est pas descendu aussi bas que lui. L'homme a continué sa descente dans la matière, et ne se réunira que plus tard avec les êtres qui poursuivent une évolution parallèle à la Terre. A partir d'un certain moment, Wotan ne s'est plus incarné sur la Terre. Mais Osiris et Isis s'étaient écartés de la ligne d'évolution de la Terre bien avant ces êtres ; ils poursuivent leur évolution dans une sphère plus élevée, et restent complètement imperceptibles. Si nous retournons à l'époque lémurienne, nous constatons que l'éthérique n'a pas encore pris forme humaine ; il ressemble encore à l'animal, et les dieux qui descendent sur la Terre doivent s'en contenter et apparaître sous la forme animale qui est celle de l'homme à cette époque. Lorsqu'une entité veut pénétrer dans une sphère, elle est obligée de se soumettre aux conditions qui y règnent Les êtres divins qui, pendant le départ de la Lune et du Soleil, étaient unis à la Terre, ont dû prendre à ce moment la forme animale qui correspondait au degré normal de l'évolution. La conception religieuse des Egyptiens représentant en un certain sens une répétition de l'époque lémurienne, l'initié égyptien voyait ses dieux, par exemple Osiris et Isis, sous une forme à ressemblance animale. Il voyait les divinités supérieures pourvues d'une tête d'animal. C'est pourquoi les représentations de ces divinités les montrent avec une tête de bélier ou d'épervier, selon les récits des initiés ; ce qui correspond exactement à la vision occulte. Les dieux étaient représentés sous la forme qu'ils avaient lorsqu'ils séjournaient sur la terre. Ces représentations ne pouvaient pas être la reproduction exacte de ce que voyait l'initié, mais elles étaient aussi fidèles que possible. Ces entités spirituelles se transformaient rapidement. La forme qu'elles avaient sur l'Altantide différait beaucoup de celle qu'elles avaient eue sur la Lémurie. D'une façon générale, les êtres se transformaient à cette époque beaucoup plus rapidement que maintenant. En outre, ils étaient encore tout spirituels, et lorsqu'on reporte son regard en arrière, on les aperçoit dans leurs trois corps, mais intérieurement illuminés et rayonnants de lumière spirituelle. Ceci était

reproduit fidèlement dans les dessins ; les hommes modernes s'en amusent trop facilement, car ils ignorent combien ils correspondent à la réalité.

Lorsque la pensée logique fut donnée à l'homme par les puissances cosmiques, il y eut une entité divine qui joua à cette époque un rôle particulièrement actif. A ce temps, le cerveau physique fut préparé de façon à ce que l'homme puisse développer plus tard l'intelligence. Cette faculté fut implantée en l'homme par les soins du dieu Manou ; elle est en relation directe avec l'intelligence. Lorsque nous étudions par la clairvoyance un être humain doué d'une intelligence logique, d'un jugement particulièrement développé, on en trouve l'expression, le reflet, dans un miroitement vert du corps astral, de l'aura astrale. La pensée calculatrice se révèle par des nuances vertes de l'aura, surtout chez ceux qui ont une intelligence mathématique très exacte. Les anciens initiés égyptiens ont vu le dieu qui implanta en l'homme cette faculté, ils l'ont reproduit et peint en vert, parce qu'ils voyaient briller d'un scintillement vert sa forme éthérique et astrale. Aujourd'hui encore, c'est la couleur miroitante que prend l'aura lorsque l'homme fait appel à son intelligence. On pourrait étudier encore de nombreux rapports de ce genre si l'on voulait vraiment approfondir le réalisme magnifique des dieux égyptiens. Parce qu'elles correspondaient à la réalité, parce qu'elles n'étaient pas arbitraires, ces représentations des dieux agissaient comme un breuvage magique ; celui qui saurait voir la réalité profonde des choses pourrait reconnaître dans les couleurs de ces anciennes statues de dieux la trace de multiples secrets. Il y a là des choses qui permettraient de plonger très avant dans l'évolution de l'humanité.

Mais les formes se métamorphosaient sans cesse. Celle du sphinx représente ce que l'homme a été à un certain moment. L'être humain a forgé lui-même sa propre forme actuelle. Nous savons déjà qu'au cours de l'évolution terrestre diverses formes animales ont été successivement éliminées. Qu'est-ce au fond qu'une forme animale ? C'est une forme qui s'est fixée alors que l'homme continuait sa marche en avant. Les animaux sont les témoignages de différents états que l'évolution physique a dépassés, témoignages qui ont pris forme dans le monde matériel. L'évolution spirituelle de l'homme s'est effectuée tout autrement. La forme actuelle de l'esprit humain n'a rien à voir avec

nos ancêtres physiques. Seul le corps physique en est le descendant. Mais les hommes ne descendent pas des animaux, ce sont les animaux qui sont restés stationnaires. La forme humaine a continué à se métamorphoser jusqu'à atteindre une certaine élévation. Les animaux sont les témoins dégénérés des formes humaines physiques du passé. Un autre domaine de l'évolution est régi par d'autres lois. Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les formes physiques des animaux qui sont restées en arrière ; le germe des formes éthérique et astrale également. De même que le Lion, au moment où il se sépara du cours normal de l'évolution, avait un autre aspect physique que maintenant, certaines formes spirituelles, également restées en arrière, se transforment avec le temps, dégénèrent. En vertu d'une loi du monde spirituel, tout ce qui reste stationnaire dans le monde spirituel ne peut plus que dégénérer.

On peut dire par exemple que le sphinx, dès l'instant où sa forme s'est fixée, a commencé à dégénérer, que cette forme est devenue peu à peu une sorte de caricature d'elle-même. Le sphinx s'est conservé tel quel dans le plan astral. Ces formes décadentes, ces rebuts dégénérés du monde spirituel intéressent peu l'homme qui accède aux mondes supérieurs par l'initiation ou par toute autre voie régulière. C'est à ceux qui parviennent anormalement dans le monde astral, qui ne sont doués que d'une clairvoyance inférieure, qu'elles apparaissent. Œdipe a vu le véritable sphinx, qui n'est pas encore disparu aujourd'hui. Il vit encore, mais apparaît aux hommes sous une forme différente. On en trouve des exemples parmi la population des campagnes, par exemple là où des paysans, attardés dans l'évolution, ont des visions ; ils font la sieste dans les champs sous le feu ardent du soleil d'été, il se produit chez eux une sorte de coup de soleil, sous cette influence, le corps astral se détache du corps physique, et le corps éthérique le quitte également en partie ; ces hommes se trouvent alors transportés sur le plan astral, et ils ont la vision de ce dernier vestige dégénéré du sphinx. On a donné à cette apparition des noms divers. Dans certaines régions on l'appelle la dame de midi, elle existe un peu partout, sous des noms différents, et représente une forme décadente de l'ancien sphinx. Et comme le sphinx, elle pose des questions à ceux qui la rencontrent. On peut entendre raconter par des gens qu'ils ont vu la dame de midi qui leur a posé des questions sans fin. Ces questions

qui n'en finissent pas sont un héritage décadent de l'ancien sphinx. La dame de midi est une métamorphose du sphinx. Tout ceci nous montre que derrière le plan physique, l'évolution se poursuit également ; des groupes entiers d'êtres spirituels dégénèrent et ne sont plus en fin de compte que l'ombre de ce qu'ils ont été autrefois. Un fait de ce genre laisse entrevoir combien les lois de l'évolution sont complexes. Nous n'avons voulu en le citant que dévoiler un peu son infinie diversité.

Pour bien comprendre les choses, il ne faut pas oublier qu'au cours des temps, l'homme a incorporé un Moi à ses trois corps, corps physique, éthérique et astral, existant depuis le début de l'évolution de la Terre. J'ai montré comment ce Moi a pénétré le corps astral, exerçant sur lui la domination qui était réservée autrefois à de hautes entités spirituelles. C'est grâce aux êtres supérieurs que le Moi a été implanté dans le corps astral. Si l'évolution s'était alors poursuivie dans le sens que voulaient lui imprimer certains êtres divins, elle se serait engagée dans une voie autre que celle qu'elle a prise en réalité. Mais autrefois certaines entités sont restées stationnaires. Elles n'étaient pas capables de collaborer avec celles qui ont incorporé le Moi au corps astral.

Lorsqu'il posa le pied sur terre, l'homme se composait du corps physique, du corps éthérique et du corps astral, et il continua à les développer. Des entités divines très hautes, qui séjournaient surtout sur le Soleil et sur la Lune, lui firent don de l'individualité. Mais d'autres entités, qui, pendant l'évolution de Saturne, du Soleil et de la Lune, ne s'étaient pas suffisamment développées, ne purent collaborer à ce don. Elles ne purent qu'agir selon ce qu'elles avaient acquis sur la Lune. Elles durent se contenter d'agir sur le corps astral de l'homme, lui incorporant certains éléments qui ne sont pas les plus nobles de sa nature, car ils lui venaient, non pas des hautes entités divines, mais de trouble-fêtes retardaires. Si ces êtres avaient accompli ce travail sur la Lune, il eût été œuvre de perfection. Mais parce qu'ils le firent trop tard, sur la Terre, ils incorporèrent au corps astral quelque chose qui l'abaissa, le rendit plus vil que ce qu'il serait devenu sans cela. Ils le dotèrent des instincts, des passions, de l'égoïsme. N'oublions pas que l'homme a subi deux influences dont l'une a eu pour résultat d'abaisser son corps astral. Mais une influence de ce genre ne peut se limiter au corps astral. L'homme terrestre

est fait de telle sorte qu'une action imposée à son corps astral est transmise par celui-ci au corps éthérique, et de là au corps physique. Le champ d'action du corps astral s'étend très loin, et par son intermédiaire, les esprits dont nous parlions plus haut ont agi sur le corps éthérique et sur le corps physique. Si ces esprits n'avaient pu agir dans ce sens, l'homme n'aurait pas vu naître en lui ce qui est dû à leur action, c'est-à-dire un sentiment du Moi, une conscience de soi plus intense. Dans le corps éthérique se forma tout ce qui contribue à obscurcir le jugement, tout ce qui rend l'homme sujet à commettre des erreurs. Dans le corps physique, l'action prolongée du corps astral provoqua la formation des possibilités de maladie. C'est la cause spirituelle des maladies de l'homme ; la maladie des animaux correspond à autre chose. Nous voyons là comment fut implantée en l'homme la maladie, qui est en relation avec les causes spirituelles que nous venons d'indiquer. Et comme le corps physique et le corps éthérique sont soumis aux lois de l'hérédité, le principe de la maladie se transmet par la voie héréditaire. Nous insistons ici une fois encore sur le fait qu'il faut distinguer les blessures extérieures des maladies intérieures. Lorsqu'un homme se fait écraser, cela n'a rien à voir avec l'hérédité. Certaines maladies internes peuvent également être provoquées par des causes extérieures ; lorsqu'on mange quelque chose qui indispose l'estomac, il s'agit naturellement aussi d'un fait extérieur. — Au cours de l'évolution, avant que les esprits dont nous parlions n'exercent leur influence sur l'homme, il était fait de telle sorte qu'il réagissait beaucoup plus fortement qu'aujourd'hui contre toute action mauvaise. Mais il perdit cet instinct sûr dans la mesure où ces esprits gagnaient en influence. Auparavant, son organisme était disposé de telle sorte que l'homme était pourvu d'instincts subtils pour tout ce qui était mauvais pour lui ; lorsque s'offrait à lui un aliment qui cause aujourd'hui des troubles dans l'estomac, son instinct l'en détournait naturellement. A mesure que nous remontons le cours du temps, nous trouvons l'homme plus étroitement, plus subtilement relié aux forces de son milieu, réagissant plus sûrement à l'influence de ces forces. Avec le temps, l'homme devint de moins en moins capable de repousser ce qui ne lui était pas profitable.

Un autre fait se trouve également relié à cela. A mesure que l'homme s'intériorisait, il se passait quelque chose dans le

monde : les trois règnes de la nature apparurent. Ils ne se sont formés autour de nous que progressivement. L'homme naquit le premier. Le règne animal vint ensuite, après lui le règne végétal, et enfin le règne minéral. Si nous reportions nos regards sur la Terre des origines, lorsqu'elle était encore unie au Soleil, nous trouverions un être humain en lequel vont et viennent toutes les substances de l'univers. Il vivait encore dans le sein des dieux ; il supportait pour ainsi dire tout en lui. Puis il dut laisser en arrière d'abord ce qui est devenu le règne animal ; s'il l'avait gardé en lui, il n'aurait pas pu atteindre un plus haut degré d'évolution. Il rejeta donc le règne animal, et plus tard le règne végétal. Les animaux et les plantes ne représentent rien d'autre que des tempéraments, des passions, certaines tendances que l'homme a dû chasser hors de lui-même. Et lorsqu'il forma ses os, il rejeta le monde minéral. En portant ses regards sur ce qui l'entourait, il pouvait dire alors : Je vous supportais autrefois, vous alliez et veniez en moi comme l'air entre et sort en mes poumons. Lorsque je vivais dans la Terre liquide, je vous supportais encore, je travaillais à votre transformation. Maintenant vous êtes hors de moi, je ne pouvais plus vous supporter, je ne peux plus agir sur vous. Lorsque la peau vint se fermer sur son corps, lorsqu'il devint un être isolé, l'homme avait autour de lui les trois règnes naturels qu'il avait eus en lui.

Supposons que l'action de ces esprits n'ait pu s'accomplir, une autre conséquence qui en découle ne se serait pas produite. Tant que l'homme est en bonne santé, il est en rapport normal avec le monde extérieur. Mais lorsque des troubles se manifestent en lui, il faut que ses forces saines rétablissent l'ordre. Si elles sont impuissantes, on lui donne un remède. Il faut qu'une substance extérieure vienne réveiller en lui la force de résistance dont il disposait naturellement au temps où il était parcouru par les forces extérieures. On peut avoir besoin de lui donner, par exemple, les forces d'un métal pour le guérir. Il est juste qu'on se serve comme remèdes de métaux, de sucs végétaux, etc., car ce sont des forces auxquelles l'homme était uni autrefois.

Au temps où les initiés égyptiens pouvaient étendre leur regard spirituel au cours tout entier de l'évolution humaine, ils avaient la connaissance exacte des correspondances qui existent entre les différents organes du corps humain et les substances extérieures ; ils savaient quelle substance végétale ou métallique convenait

pour remédier à telle maladie. On découvrira un jour dans le domaine de la médecine un immense trésor de connaissance occulte, que l'humanité a connu autrefois. Aujourd'hui, non seulement on gâche beaucoup en médecine, mais on fait de nombreuses erreurs parce qu'on attribue exclusivement à tel ou tel produit des qualités thérapeutiques particulières. Le véritable occultiste ne porte jamais de jugements exclusifs. Combien souvent avons-nous dû repousser certaines méthodes qui tendaient à établir un compromis avec la Science spirituelle. Elle ne peut soutenir *aucun* principe ; elle veut au contraire, une science variant ses principes à l'infini. C'est être exclusif que de dire : Plus de poisons en médecine ! Cela prouve qu'on ne connaît pas les véritables forces de guérison. Naturellement, on fait aujourd'hui beaucoup de bêtises parce que la plupart des spécialistes n'ont pas la connaissance de tous les rapports, ils manquent de vue d'ensemble. En outre, la science médicale, obéissant à un principe tyrannique, repousse tout ce qui provient de l'occultisme. Une réforme pourrait être faite, si l'on n'avait pas entrepris de campagne contre les plus anciennes vérités médicales, surtout la guérison par les substances métalliques. Les éternelles expérimentations modernes n'ont rien permis de découvrir qui s'avère aussi efficace que les très anciens remèdes, que l'esprit sans compréhension des profanes combat brutalement parfois. Les anciens initiés égyptiens avaient justement une conscience très haute de ces secrets. Ils pouvaient retrouver le fil mystérieux qui unit les faits de l'évolution. Et quand on entend aujourd'hui certains médecins parler avec condescendance de la science médicale des Egyptiens, on peut être sûr que c'est eux justement qui n'y connaissent rien. Ceci pour nous révéler un des nombreux domaines de la science initiatique égyptienne, qu'il est nécessaire de connaître.

Des connaissances de cet ordre passaient dans la conscience populaire. N'oublions pas maintenant que les mêmes âmes qui animent nos corps aujourd'hui, étaient également incarnées autrefois. Ces mêmes âmes ont contemplé les visions retracées par les initiés. Or les expériences que l'âme fait d'incarnation en incarnation portent toutes leurs fruits. Bien que l'homme ne puisse s'en souvenir, ce qui vit aujourd'hui en son âme ne s'y trouve que parce que cela y fut déposé autrefois. L'âme est modelée au-delà et en-deça de la vie physique. Entre la naissance

et la mort, entre la mort et une nouvelle naissance, elle a reçu l'empreinte des formes égyptiennes ; c'est pourquoi les formes modernes de la pensée découlent de celles-ci. Le darwinisme n'est pas né sous l'influence de causes extérieures. Les âmes dans lesquelles il vit ont reçu en Egypte l'empreinte des formes animales de l'homme d'autrefois. Toutes ces visions se sont réveillées, mais dans une âme qui est descendue plus profondément dans le monde matériel. Elle se souvient qu'on lui a dit autrefois : Nos ancêtres ont eu des formes animales... mais elle ne se souvient plus que ces formes étaient habitées par des dieux. Telle est la raison psychologique profonde du darwinisme. Les formes revêtues par les dieux réapparaissent sous un aspect matérialiste. C'est en cela que se révèle le lien spirituel intime qui unit la civilisation ancienne à la nouvelle, la troisième époque à la cinquième.

Notre époque n'a cependant pas pour seule destinée de revoir de façon matérielle ce que les âmes ont autrefois contemplé en esprit. Il en eût été ainsi en effet si, entre temps, l'impulsion christique n'était pas apparue sur la Terre. Cette impulsion n'a pas seulement eu des effets sur la vie physique, mais pour l'autre côté de la vie aussi, celui où les âmes des anciens Egyptiens se trouvaient après la mort. Nous avons vu quelles en ont été les conséquences sur le plan physique. Mais les trois années d'activité du Christ, le baptême du Jourdain et l'événement du Golgotha ont eu autant d'importance pour les âmes incarnées sur la terre que pour celles qui se trouvaient entre la mort et une nouvelle naissance.

Nous savons que l'expression physique, extérieure du Moi, c'est le sang. Les forces physiques qui agissent dans le sang sont l'expression physique du Moi. Au cours de l'évolution, l'égoïsme avait pris trop d'intensité, c'est-à-dire que l'individualité s'était imprimée trop fortement dans le sang. Et ce « trop-plein » d'égoïsme, il faut que l'humanité en soit débarrassée pour que l'homme retrouve jamais la spiritualité. C'est sur le Golgotha que naquit l'impulsion qui doit détruire cet égoïsme. A l'instant où le sang du Rédempteur coula sur le Golgotha, d'autres événements se produisirent dans le monde spirituel. Le sang du Christ coula dans le monde matériel ; l'égoïsme superflu passa dans les mondes spirituels. Pour qu'il disparaisse, il fallait une impulsion qui a été donnée sur le Golgotha. En outre, la fraternité humaine vint prendre sa place.

En quoi consiste cet événement du Golgotha, cette mort qui dura 3 jours et demi sur le plan physique ? C'est la transposition sur le plan physique de ce que ressentait en esprit celui qu'on initiait. Il restait comme mort pendant trois jours et demi. Et qui avait passé par cette mort spirituelle pouvait dire aux hommes : « La mort peut être vaincue. Il y a quelque chose d'éternel dans le monde. » La mort était vaincue par les initiés, et ils se sentaient victorieux sur elle. Le mystère du Golgotha a rendu historique un événement qui s'était reproduit souvent dans les mystères des époques passées : La victoire de l'esprit sur la mort, transportée désormais sur le plan physique. Lorsque nous laissons cette idée agir sur nous, nous sentons que l'événement nouveau que représente le mystère du Golgotha est une image de l'ancienne initiation. Nous sentons que cet événement unique fait partie de l'histoire.

Quelle en fut la conséquence ? — Auparavant, l'initié pouvait dire aux autres hommes : « Je sais qu'il existe un monde spirituel, que l'on peut y vivre. J'y ai vécu trois jours et demi et je vous en rends le témoignage. Je vous apporte les dons du monde spirituel. » En revanche, parvenu dans le monde spirituel, le néophyte qui avait vécu dans le monde physique n'apportait rien de semblable aux morts. Il ne pouvait que leur dire : « Le monde physique est tel qu'il faut que l'homme en soit délivré. » C'est ainsi que les choses se passaient lorsque les anciens initiés rencontraient les morts dans le monde spirituel ; ils ne pouvaient que leur dire : « La vie est douleur, le salut n'est que dans la délivrance. » C'est ce qu'enseignait encore Boudha, c'est ce qu'enseignait l'initié aux morts et aux vivants. Mais par l'événement du Golgotha, la mort a été vaincue dans le monde physique, et c'est un fait important pour les morts qui séjournent dans le monde spirituel. Ceux qui font régner le Christ en eux redonnent la clarté à la vie assombrie du Dévachan. Plus l'homme ici-bas se nourrit du Christ, et plus la vie dans le monde spirituel devient lumineuse. Après que le sang eût coulé des blessures du Rédempteur — c'est là quelque chose qui fait partie des mystères du christianisme — l'esprit du Christ descendit chez les morts. C'est là un des mystères les plus profonds de l'humanité. Christ descendit chez les morts, et leur dit : « Il vient de se passer quelque chose qui ne laisse plus le droit de dire : ce qui se passe là-bas est moins important que ce

qui se passe ici. Grâce à cet événement, l'homme apporte du monde physique un don au monde spirituel. » Tel est le témoignage que le Christ apporta aux morts au cours des trois jours et demi ; il descendit chez les morts pour les délivrer.

Dans l'ancienne initiation, on pouvait dire : Nous récoltons sur le plan physique les fruits de l'esprit ! Un événement s'est produit dans le monde physique qui agit et porte désormais des fruits dans le monde spirituel. L'homme n'a pas accompli en vain sa descente sur le plan physique. Il l'a fait pour que, dans ce monde physique, des moissons lèvent pour le monde spirituel.

Les moissons lèvent grâce au Christ, qui fut chez les vivants et chez les morts, et qui a donné une impulsion telle, si intense et si puissante, qu'elle a ébranlé le monde entier.

XII

L'impulsion christique victorieuse de la matière

Nous complèterons ces vues en étudiant un peu le caractère de notre époque, comme nous avions étudié celui des quatre civilisations postatlantéennes jusqu'à l'apparition du christianisme. Si la période gréco-latine, qui représente par un côté le niveau le plus bas de l'évolution, semble par ailleurs si sympathique, si attirante à nos contemporains, c'est qu'elle a été la source de bien des événements très importants de notre époque actuelle. Elle a consommé, nous l'avons vu, l'union de l'esprit et de la matière. Le temple grec était un monument dans lequel le dieu habitait, et l'homme pouvait se dire alors : J'ai porté la matière à une élévation telle qu'elle est devenue pour moi le sceau de l'esprit ; dans chacune de ses parcelles je sens vibrer quelque chose de cet esprit. Il en est ainsi de toutes les œuvres d'art grecques. Il en est ainsi de la vie des Grecs toute entière. Ce monde des créations artistiques où descendait l'esprit, rendit la matière très attrayante ; Gœthe a tenté de représenter l'union de son individualité avec cette époque dans la « Tragédie d'Hélène » et dans « Faust ».

Que serait-il advenu, si, par la suite, la civilisation avait poursuivi son chemin dans le même sens ? Une simple esquisse nous le montrera. A l'époque gréco-latine, l'homme est descendu au point le plus profond de la matière, mais il n'est cependant aucune parcelle de cette matière qui ne lui révèle l'esprit. Dans toutes les créations de cette époque, l'esprit est incorporé à la matière. Etudions la statue d'un dieu grec ; nous voyons partout que le génie créateur de l'artiste a uni l'esprit à la matière extérieure. Le Grec avait conquis la matière, mais il n'avait pas pour cela

abandonné l'esprit. Si la civilisation s'était poursuivie dans ce sens, elle serait normalement descendue au-dessous de la matière, de sorte que l'esprit serait devenu l'esclave de celle-ci. Jetons un regard impartial sur ce qui nous entoure, et nous reconnaîtrons en effet, que c'est bien ce qui s'est passé dans un certain sens. La manifestation de cette chute est le matérialisme. Il est vrai qu'en aucun autre temps, l'homme n'a maîtrisé la matière comme aujourd'hui, mais c'est uniquement pour la satisfaction de ses besoins corporels. Nous n'avons qu'à considérer avec quels moyens primitifs les gigantesques pyramides ont été édifiées, et à comparer cela à l'élan, à l'envol qui emportait l'esprit égyptien vers les mystères du Cosmos. Nous n'avons qu'à penser à la profondeur spirituelle qu'ont atteinte les Egyptiens lorsqu'ils ont déposé dans les images de leurs dieux, le reflet de ce qui s'était passé autrefois dans le Cosmos et sur la Terre. L'Egyptien qui pouvait voir les mondes spirituels vivait en esprit les événements de l'époque lémurienne. Celui qui n'était pas initié, qui appartenait à la masse du peuple, pouvait participer à ces mondes spirituels de tout son cœur, de toute son âme. Mais les moyens dont on disposait pour travailler sur le plan physique, étaient primitifs. Comparons ces conditions à celles de notre temps : Nous n'avons pour cela qu'à lire les innombrables discours faits par nos contemporains à la louange des grands progrès accomplis à notre époque. La Science Spirituelle n'a aucune objection à y faire. L'homme étend de plus en plus ses pouvoirs par la maîtrise des éléments. Mais regardons l'autre côté de ces choses.

Quand les hommes écrasaient le grain de la terre à l'aide de simples pierres, leurs regards pouvaient s'élever aux sublimes hauteurs de l'esprit. La majorité des hommes aujourd'hui n'a plus aucune idée de ces hauteurs. Elle ignore complètement ce que pouvait ressentir un initié chaldéen, lorsqu'il voyait les rapports qui unissent l'homme aux étoiles, aux animaux, aux plantes, aux minéraux, lorsqu'il découvrait les forces de guérison. Les sages prêtres égyptiens étaient des hommes dont les médecins modernes ne sont pas dignes de baiser les pieds. Les êtres humains d'aujourd'hui ne peuvent plus pénétrer dans ces hautes régions de la vie spirituelle. Seule la Science spirituelle pourra permettre aux gens de se faire une idée de ce que voyaient les anciens initiés chaldéo-égyptiens. Les interprétations que l'on fait aujourd'hui des inscriptions qui recèlent de profonds

mystères, ne sont qu'une caricature de leur ancienne signification. Autrefois, on disposait donc de peu de moyens pour travailler le plan physique, mais en revanche, des forces immenses étaient tournées vers le monde spirituel.

L'homme s'enfonce de plus en plus dans la matière et emploie les forces de son esprit à conquérir le plan physique. Ne pourrait-on pas dire en réalité : l'esprit humain devient un esclave du plan physique ? Et dans un certain sens il continue à descendre au-dessous de ce plan physique. L'homme a employé d'immenses forces spirituelles pour créer le bateau à vapeur, le chemin de fer, le téléphone, et pour quels buts s'en sert-il ? Quel trésor spirituel soustrait à la vie qui se tourne vers les mondes supérieurs ! La Science spirituelle est entièrement d'accord avec les résultats obtenus, elle ne veut pas critiquer notre temps, car elle sait qu'il était nécessaire de conquérir le plan physique ; il n'en reste pas moins vrai que l'esprit s'est enfoncé complètement dans le monde physique. Y a-t-il pour l'esprit un avantage, une supériorité quelconque, à ce qu'au lieu d'écraser soi-même des grains entre deux pierres, on téléphone aujourd'hui à Hambourg pour y commander ce dont on a besoin et le faire venir par vapeur d'Amérique ? Quelle immense énergie spirituelle n'a-t-on pas dépensé pour que l'Amérique soit reliée par des vapeurs à tant de pays lointains ! Demandons-le nous : Ces liaisons entre toutes les parties du monde n'ont-elles pas été établies uniquement pour la satisfaction des besoins corporels, de la vie matérielle. Et comme tout est soumis dans le monde à une répartition, il n'est pas resté à l'homme pour accéder au monde spirituel, beaucoup de force spirituelle en dehors de celle qu'il a dépensée pour le monde matériel. L'esprit est devenu l'esclave de la matière. Le Grec a vu s'incarner l'esprit dans ses œuvres d'art ; aujourd'hui, cet esprit est profondément déchu, et nous en avons un témoignage dans les machines et les perfectionnements techniques de notre industrie, qui ne servent uniquement que les besoins matériels. Demandons-nous maintenant, si cette déchéance est véritablement irrévocable.

Elle l'aurait été en effet, et l'homme, dans l'avenir, aurait accompli sur le plan physique les conquêtes les plus immenses, si quelque chose ne s'était passé dont nous avons parlé précédemment. Au moment où elle se trouvait au niveau le plus bas de son évolution, l'humanité reçut l'*impulsion christique* qui

lui donna l'élan nécessaire à une nouvelle ascension. L'apparition de l'impulsion christique permet à l'évolution humaine de prendre désormais une autre voie. Elle lui permet de surmonter la matière. Elle lui apporte la force par laquelle on peut surmonter la mort. Et par là, elle lui rend la possibilité de s'élever à nouveau au-dessus du plan physique. Il fallait pour cela une impulsion aussi puissante, il fallait que la matière soit vaincue, surmontée aussi magnifiquement qu'elle l'a été, ainsi que le décrit l'Evangile selon saint Jean, lors du baptême dans le Jourdan et du mystère du Golgotha.

Le Christ Jésus, qui avait été prédit par les prophètes, a donné à l'humanité la plus puissante impulsion qu'elle ait reçue au cours de son évolution. Il fallait que l'homme se sépare d'abord des mondes spirituels, pour s'y réunir à nouveau grâce à l'entité christique. Nous ne pouvons le comprendre complètement sans pénétrer plus profondément encore dans les rapports qui unissent entre eux les événements de l'évolution humaine. Il nous faut bien saisir pourquoi ce que nous appelons l'apparition du Christ sur la Terre est un événement qui pouvait seulement se produire au moment où l'homme était descendu si bas. L'époque gréco-latine occupe la place du milieu dans la chaîne des sept époques postatlantéennes. L'événement christique n'aurait pu se produire à aucun autre moment de l'histoire. Quand l'homme devient une individualité, le Dieu qui doit le sauver, lui aussi, doit prendre une forme individuelle, afin de lui donner la possibilité de remonter vers l'esprit. Nous avons vu que le citoyen romain, le premier, a pris conscience de sa personnalité. Auparavant, l'homme avait vécu dans les hauteurs spirituelles ; maintenant, il était descendu jusqu'au plan physique. Et c'est un Dieu qui devait l'aider à retrouver le chemin de l'esprit. Il nous faut encore approfondir l'étude de la troisième et de la cinquième civilisations, et de la période centrale. Nous ne pouvons étudier la mythologie égyptienne comme dans les écoles ; ce qu'il faut, c'est en mettre en lumière les points caractéristiques, qui nous dévoilent la vie du sentiment des anciens Egyptiens, pour nous demander ensuite comment ceci se retrouve à notre époque.

Le sphinx, Isis et Osiris sont, dans les mythes et les mystères égyptiens, des souvenirs d'états anciens de l'humanité. Dans les âmes se formait comme un reflet des événements du passé de la Terre. L'homme revoyait un passé infiniment reculé, il revoyait

ses formes originelles. L'initié pouvait revivre intérieurement l'existence spirituelle de ses ancêtres, de ses pères. Après avoir été, à l'origine, comme le fragment d'une âme-groupe, l'homme a vu ces âmes-groupes se fixer dans les quatre formes des animaux apocalyptiques. Il s'est alors émancipé peu à peu de cette âme-groupe, de telle sorte qu'il a affiné peu à peu son corps et développé son individualité. Nous pouvons suivre dans l'histoire la trace de cette évolution. A l'époque que décrit, par exemple, Tacite, la conscience de l'individu, dans les pays germaniques au Iᵉʳ siècle après J.-C., est encore toute englobée dans un sens de la communauté ; c'est encore l'esprit de tribu qui règne ; le Chérusque, par exemple, se sent partie inhérente de sa tribu. Ce sentiment est si fort que n'importe quel membre de la tribu peut venger l'offense faite à un autre membre. Là encore, nous trouvons une sorte d'âme-groupe. Cette âme-groupe s'est conservée jusqu'à une époque avancée de la période postatlantéenne. Mais ce ne sont plus que des échos. L'âme-groupe, sous sa forme essentielle, a disparu vers la fin de l'époque atlantéenne. Les faits que nous venons de citer ne concernent que des retardataires. En réalité, à cette époque, les hommes ne connaissaient plus l'âme-groupe ; mais ils la connaissaient encore à la période atlantéenne. Ils ne disaient pas encore « Moi » en parlant d'eux ; mais ce sentiment d'appartenir à une collectivité s'est transmis en un point aux générations postérieures.

Si étrange que cela puisse paraître, il est réel pourtant que dans les temps anciens, la mémoire avait une toute autre importance et beaucoup plus de force qu'aujourd'hui. Qu'est-ce que la mémoire aujourd'hui ? Réfléchissez un peu et voyez si vous vous souvenez des faits de votre première enfance. Dans une très petite mesure. En tout cas, la mémoire ne va pas plus loin que l'enfance. Vous ne vous rappelez rien de ce qui s'est passé avant votre naissance. Il n'en était pas encore ainsi à l'époque atlantéenne. Même dans les premiers temps qui suivirent l'Atlantide, l'homme se rappelait ce qu'avaient vécu son père, son grand-père, son arrière-grand-père. Parler d'un Moi dans la vie entre la naissance et la mort n'aurait eu aucun sens. La mémoire s'étendait à des siècles entiers. Le Moi s'étendait aussi loin que le sang des ancêtres coulait dans les veines des descendants. Ce Moi-groupe ne s'étendait pas dans l'espace au-dessus d'êtres vivant à la même époque, mais il parcourait les générations.

C'est pourquoi l'homme moderne ne comprend jamais les échos que l'on en retrouve dans les anciens récits concernant les patriarches, lorsqu'on dit par exemple que Noé, Adam, etc., sont devenus si vieux. On comptait plusieurs générations d'ancêtres comme faisant partie du Moi. L'homme moderne ne peut se figurer cela. En ce temps, donner un nom à un individu entre la naissance et la mort n'aurait pas eu de sens. La mémoire se prolongeait avec la suite des descendants à travers les siècles. Tant que l'homme se souvenait de ses ancêtres, on lui donnait le même nom. Adam était pour ainsi dire le Moi qui passait avec le sang à travers les générations. Ce n'est que lorsqu'on connaît ces faits réels que l'on comprend les textes. L'homme se sentait protégé au sein de cette chaîne d'ancêtres. C'est ce que veut dire l'Evangile par ces mots : « Moi et le Père Abraham sommes un. » Lorsque le croyant de l'Ancien Testament disait cela, il se sentait vraiment appartenir à la série des générations. Cette conscience se rencontre encore chez les êtres des premiers temps postatlantéens, et même chez les Egyptiens. On ressentait encore fortement cette communauté du sang. Et cela eut pour la vie spirituelle des conséquences particulières.

Lorsqu'aujourd'hui l'homme meurt, il vit un certain temps dans le Kamaloca, et ensuite il vit pendant un temps assez long dans le Dévachan ; ce qui est déjà une conséquence de l'impulsion christique. Cela n'existait pas dans les temps pré-chrétiens ; l'homme se sentait alors lié à une longue chaîne d'ancêtres. Aujourd'hui, dans la période du Kamaloca, l'homme doit se débarrasser des désirs et des souhaits auxquels il s'était habitué dans le monde physique ; c'est d'eux que dépend la durée du Kamaloca. L'homme est attaché à la vie entre la naissance et la mort ; autrefois, il était lié à bien d'autres choses encore. Il était tellement uni au plan physique, qu'il se sentait comme l'anneau d'une chaîne composée d'êtres du même sang. Pendant le Kamaloca, il ne fallait donc pas subir les conséquences d'une existence physique individuelle, mais encore tout ce qui était en rapport avec les générations passées, jusqu'au tout premier ancêtre. On revivait toute cette période à rebours. La conséquence en était une vérité profonde qui se trouve renfermée dans l'expression : « se sentir en sûreté dans le sein d'Abraham. » Après la mort, on se sentait remonter à travers toute la chaîne des ancêtres. Et la route qu'il fallait ainsi parcourir, on la nommait : « Le che-

min qui mène aux pères. » Ce n'est qu'après avoir refait ce chemin que l'homme pouvait accéder au monde spirituel, qu'il pouvait parcourir la route qui mène aux dieux. Autrefois, l'âme avait ainsi deux routes à parcourir, celle des pères et celle des dieux.

Les civilisations ne se sont pas brusquement terminées. L'esprit de la civilisation hindoue subsiste encore, mais il s'est transformé. Il reste à côté des cultures postérieures. Sous la forme qu'il avait au moment où florissait la civilisation égyptienne, il a pris également quelque chose de celle-ci. Aujourd'hui, on confond trop facilement ce qui fut autrefois et ce qui est aujourd'hui. C'est pourquoi j'ai insisté sur le fait que je ne parle que des temps très reculés. Entre autres choses, les Hindous ont assimilé la conception du « chemin des pères » et du « chemin des dieux ».

Plus l'homme s'initiait, plus il se libérait des liens qui l'unissaient à la patrie et à ses ancêtres, plus il devenait un « sans-patrie » (1), et plus le « chemin des dieux » s'allongeait, et plus le « chemin des pères » devenait court. Celui qui, par toutes ses fibres, était uni à ses ancêtres, parcourait longuement le chemin des pères, mais son chemin des dieux était court. Dans la terminologie de l'Orient, on appelle le « chemin des pères » : « Pitriyana », et le « chemin des dieux » : « Devayana ». Lorsque nous employons aujourd'hui le mot Dévacan (2), il est bien entendu que ce n'est là qu'un mot dont nous nous servons pour plus de commodité. Le mot « Dévacan » est une forme estropiée de « Davayana », « le chemin des dieux ». Un védantiste d'autrefois se moquerait de nous s'il pouvait entendre les descriptions que nous faisons du Dévacan. Il n'est pas facile de s'adapter à la pensée et à la conception orientales. Il faut souvent presque prendre en protection les vérités orientales contre ceux qui prétendent les enseigner. On reçoit l'enseignement d'une doctrine hindoue, et on ne se doute pas que c'est un enseignement bien vague. La Science spirituelle ne tient pas à être prise pour une théorie orientalo-hindoue. Dans certains milieux, on aime beaucoup ce qui vient de loin, de l'Inde ou de l'Amérique. Mais la vérité est partout chez elle. Explorer des antiquités est le fait

(1) Voir, sur l'expression « heimatlos », Rudolf STEINER : *L'Evangile de Saint Jean* (Hambourg, 1908). 9[e] conférence.
(2) Ou Dévachan.

des savants, la Science spirituelle est la vie. Son enseignement peut être contrôlé partout et à chaque instant.

Ce que nous venons de décrire n'était pas seulement théorie pour les anciens Egyptiens, ils le mettaient en pratique. L'enseignement de leurs grands mystères était également pratique. Les Mystères des anciens Egyptiens poursuivaient un but tout à fait spécial. Aujourd'hui, les gens rient facilement quand on leur dit qu'à une certaine époque, le pharaon était une sorte d'initié, quand on leur raconte dans quel rapport l'Egyptien se trouvait en face du Pharaon, de son gouvernement. On trouve particulièrement ridicule que le Pharaon se soit donné lui-même le nom de « Fils d'Horus » ou même d' « Horus ». Il nous semble étrange aujourd'hui qu'un homme puisse être adoré comme un dieu ; il nous est difficile d'imaginer quelque chose de plus absurde. C'est que l'homme moderne ne sait pas ce qu'était un pharaon et sa mission. On ne sait pas ce qu'était réellement l'initiation d'un pharaon. Aujourd'hui, on ne voit dans un peuple qu'un certain nombre d'hommes. Un peuple est une collection d'individus qui habitent une certaine région. Le « peuple » est autre chose pour celui qui se place du point de vue de l'occultisme. Comme le doigt fait partie du corps, les individus font partie de l'âme du peuple. Ils sont enveloppés par elle, sauf que cette âme n'est pas physique, qu'elle n'est réelle que sur le plan astral. Elle est une réalité absolue ; l'initié peut s'entretenir avec elle. Elle est même beaucoup plus réelle pour lui que les individus isolés du peuple, plus réelle qu'un seul être humain. Les expériences spirituelles ont pour l'occultiste de la valeur, et l'âme du peuple est pour lui quelque chose de tout à fait réel.

Si nous nous représentons les individus séparément, ils ne sont isolés que pour qui les étudie extérieurement, physiquement. Qui les observe en esprit les voit comme enveloppés dans un brouillard éthérique, et c'est là l'incarnation de l'âme du peuple. L'individu pense, agit, sent et veut. Il projette ses pensées et ses sentiments dans l'âme entière du peuple. Celle-ci en reçoit une certaine coloration. Elle est pénétrée par les pensées et les sentiments des individus. Si nous faisons abstraction du corps physique, ne considérant que le corps éthérique et le corps astral de l'individu, et que nous observons le corps astral de tout un peuple, nous voyons que celui-ci reçoit ses couleurs, ses nuances, des individus isolés.

Ceci, l'ancien initié égyptien le savait, et il savait quelque chose de plus encore. Lorsqu'il observait cette substance intime du peuple, il se demandait : « Qu'est-ce qui vit en réalité dans l'âme du peuple ? » Qu'y voyait-il ? Il voyait dans l'âme du peuple la réincarnation d'Isis. Il voyait comment, autrefois, elle avait vécu parmi les hommes eux-mêmes. Isis vivait dans l'âme du peuple. Il voyait se manifester en elle les mêmes influences qui provenaient de la Lune : ces mêmes forces agissaient dans l'âme du peuple. Et l'Egyptien voyait en Osiris ce qui se manifestait dans les rayons spirituels individuels ; il reconnaissait en eux l'influence d'Osiris. Il voyait Isis dans l'âme du peuple.

Osiris n'était pas visible pour le plan physique, il était mort pour lui. Mais lorsque l'homme mourait, Osiris lui apparaissait à nouveau. C'est pourquoi, nous le lisons dans le livre des morts des Egyptiens, l'individu sentait que dans la mort il serait réuni à Osiris, qu'il deviendrait lui-même un Osiris. Osiris et Isis agissaient de concert dans l'Etat et dans les individus membres de cet Etat.

Revenons au Pharaon, et pensons que tout ceci était pour lui une réalité. Avant d'être initié, le Pharaon recevait un certain enseignement, afin que non seulement il saisisse tout cela avec son intelligence, mais pour que cela devienne pour lui une vérité, une réalité. Il devait en arriver à se dire : « Si je veux gouverner il faut que je sacrifie une partie de ma spiritualité propre, il faut que je détruise une partie de mon corps astral, une partie de mon corps éthérique. Il faut qu'en moi se manifestent les principes d'Osiris et d'Isis. Je n'ai pas le droit de vouloir personnellement quelque chose ; lorsque je dis quelque chose, c'est Osiris qui doit parler ; lorsque je fais quelque chose, c'est Osiris qui doit le faire ; lorsque je remue la main, c'est Osiris et Isis qui doivent se mouvoir. Je dois incarner le Fils d'Isis et d'Osiris : « Horus. »

L'initiation ne confère pas l'érudition. Mais pouvoir se sacrifier comme le Pharaon, c'est là une chose qui est en rapport avec l'initiation. Car ce qu'il abandonnait ainsi de lui-même pouvait être remplacé par des parties de l'âme du peuple. Cette partie de lui-même que le Pharaon sacrifiait, c'est celle-là justement qui lui donnait la puissance. Car le pouvoir justifié ne vient pas de ce qu'on élève sa propre personnalité, il vient de ce qu'on fait sien ce qui dépasse les limites de la personnalité : une puissance spirituelle supérieure. Le Pharaon s'assimilait ainsi une puissance

supérieure qui était représentée extérieurement par l'*uraeus* **d'or.**

Un nouveau mystère vient de se dévoiler à nos yeux. Nous venons de voir là quelque chose de beaucoup plus élevé que les explications courantes au sujet des Pharaons.

Si tels étaient les sentiments de l'Egyptien, quelle devait être sa préoccupation principale ? — Il attachait surtout de l'importance à ce que l'âme du peuple devienne aussi forte que possible, qu'elle devienne riche en forces bonnes, qu'elle ne soit pas diminuée. Les initiés égyptiens ne pouvaient compter sur les liens du sang. Mais les richesses spirituelles que les ancêtres avaient amassées devaient devenir le bien de l'individu. C'est ce qui est indiqué dans le symbole du jugement dans lequel le mort se trouve en face de 42 juges. Ceux-ci pèsent alors tous ses actes. Quels étaient ces 42 juges ? C'étaient les ancêtres. On croyait que la vie de l'homme était intimement unie à celle de 42 ancêtres. Dans l'au delà, il devait leur rendre compte du bien spirituel qu'il avait reçu d'eux. L'enseignement des mystères égyptiens se rapportait donc pratiquement à l'existence, mais il se rapportait également à la vie entre la mort et une nouvelle naissance. A l'époque égyptienne, l'homme était déjà pris par le monde physique. Mais en même temps, il devait élever son regard vers ses ancêtres, dans l'autre monde, et devait cultiver dans le monde physique ce qu'il avait reçu d'eux. Cette tâche, cette collaboration à l'œuvre de ses pères, l'enchaînaient au monde physique.

N'oublions pas que les âmes actuelles sont des réincarnations de celles de l'ancienne Egypte. Quelles sont les conséquences pour ceux qui vivent aujourd'hui de ce qui s'est passé autrefois, de ce qu'ils ont vécu pendant leur incarnation égyptienne ? Tout ce que l'âme a vécu autrefois entre la mort et une nouvelle naissance, tout cela s'est intimement uni à elle, est resté en elle et ressuscite à notre époque, notre cinquième civilisation, qui porte les fruits de la troisième civilisation jusqu'aux idées de notre monde moderne. Aujourd'hui se manifestent toutes les idées dont le germe a été déposé autrefois dans les âmes. C'est pourquoi il est facile de comprendre que les progrès de l'homme sur le plan physique sont dus à la matérialisation de l'attrait ressenti par les anciens Egyptiens pour ce plan physique. Aujourd'hui les hommes sont plus profondément emprisonnés dans la matière. Nous

avons déjà vu que l'embaumement a eu pour conséquence sur le plan physique une conception matérielle des choses.

Evoquons devant nous l'image d'une âme d'autrefois, celle d'un disciple des mystères. Le regard de ce disciple a été dirigé vers la vision réelle du Cosmos. Il a vu en esprit comment Osiris et Isis vivaient dans la Lune. Tout était pour lui animé d'êtres divins, spirituels. Son âme est nourrie de ces visions. Réincarné à la cinquième époque, il les retrouve en lui comme un souvenir. Qu'en advient-il désormais ? Son regard s'était élevé autrefois vers le monde des étoiles. Il se souvient de ce qu'il a autrefois vu et entendu. Il ne peut pas reconnaître cette vision parce qu'elle a reçu l'empreinte de la matière. Il ne voit plus l'esprit, mais il en réalise les conditions matérielles, et ce souvenir devient la pensée matérialiste. Là où il voyait autrefois des entités divines, Isis et Osiris, il ne voit plus maintenant que des forces abstraites, privées du lien spirituel. Métamorphosé, ce lien spirituel réapparaît dans la forme de sa pensée. Tout ressuscite, mais sous une forme matérielle. Appliquons ce principe à une âme qui eut autrefois la vision des grands rapports cosmiques ; imaginons que les visions spirituelles qu'elle eut dans l'ancienne Égypte ressuscitent maintenant devant elle, au cours de la cinquième civilisation ; c'est ce qui s'est passé pour l'âme de Copernic. C'est ainsi qu'est né le système de Copernic, un souvenir des visions spirituelles vécues dans l'ancienne Egypte. Il en est de même pour le système de Képler. Ces savants ont puisé leurs grandes lois dans le souvenir de ce qu'ils avaient vécu pendant l'époque égyptienne. En ces âmes vit une lointaine réminiscence ; ce qu'elles pensent maintenant, elles l'ont vécu en esprit dans l'ancienne Egypte. Comment un tel esprit peut-il alors s'exprimer ? Il nous dira qu'il lui semble regarder en arrière vers l'ancienne Egypte : « Maintenant, un an et demi après que m'est apparue la première aurore des plus merveilleuses visions, quelques mois à peine depuis qu'elles sont éclairées de la lumière du grand jour, quelques jours enfin depuis qu'elles brillent du plus pur éclat, rien ne me retient plus ; je veux m'abîmer dans une ardeur sacrée ; je veux rire à la face des hommes en leur avouant simplement que j'ai dérobé les vases d'or des Egyptiens, pour en bâtir le temple de mon Dieu, bien loin des frontières de l'Egypte ». N'est-ce pas là comme un souvenir réel, qui correspond à la vérité ? Ces phrases sont de Képler. C'est lui aussi qui a dit : « L'antique souvenir

vient frapper à la porte de mon cœur. » Tels sont les liens merveilleux qui parcourent l'évolution de l'humanité. Bien de ces phrases riches de sens, mais énigmatiques, deviennent claires et compréhensibles lorsqu'on sent les rapports spirituels des choses. La vie ne devient grande et magnifique, les hommes ne se sentent les membres d'un tout, que lorsqu'ils comprennent que l'être isolé n'est qu'une forme individualisée du spirituel qui anime le monde.

J'ai déjà fait remarquer que le Darwinisme n'est qu'une forme matérialisée, grossière, des dieux que les Egyptiens représentaient sous des animaux. Lorsqu'on comprend bien Paracelse, on reconnaît que sa thérapeutique est la résurrection de l'enseignement des temples de l'ancienne Egypte. Considérons un esprit comme Paracelse. Nous rencontrons aussi dans ses œuvres une phrase étrange. Celui qui approfondit l'étude de son œuvre sait quel haut esprit vivait en lui. Or, il a dit qu'il a beaucoup appris partout, mais que c'est dans les universités qu'il a le moins appris, et que ses connaissances se sont enrichies surtout pendant ses voyages de pays en pays, où il a beaucoup reçu de ses contacts avec les peuples et les anciennes traditions. Il n'est pas possible d'indiquer quelques exemples qui nous montreraient quelles profondes vérités le peuple renferme encore, vérités que l'on ne comprend plus, mais dont Paracelse a su tirer profit. Il dit encore qu'il avait trouvé un livre qui renfermait de profondes vérités médicales. Et quel est ce livre ? La Bible ! Il veut dire par là, non seulement l'Ancien Testament, mais surtout le Nouveau. Mais il faudrait savoir lire la Bible, pour y trouver ce que Paracelse y a découvert. La médecine de Paracelse est un souvenir lointain des anciennes méthodes médicales des Egyptiens. Mais parce que Paracelse s'est nourri des mystères du christianisme, parce qu'il a assimilé l'impulsion qui remonte vers les hauteurs, ses œuvres ont été pénétrées de sagesse spirituelle, elles ont été christifiées. Tel est le chemin de l'avenir. C'est là ce que devraient faire tout ceux qui veulent frayer la voie, se relever de la chute dans la matière. Il y a là une possibilité de ne pas mépriser les grands progrès matériels accomplis. Mais il y a aussi la possibilité de laisser l'esprit pénétrer en soi.

Si on étudie aujourd'hui ce que la Science matérielle peut offrir, si on l'approfondit, tout en gardant l'énergie de ne pas s'y engloutir, on fait du bon travail en tant que disciple de la Science spi-

rituelle. On peut apprendre beaucoup des savants purement matérialistes ; et puis faire pénétrer dans ce qu'on trouve auprès d'eux l'esprit pur qu'offre la Science spirituelle. Lorsque nous pénétrons d'esprit toute chose, nous agissons chrétiennement dans le juste sens du mot. La Science spirituelle peut tenir partout solidement et sûrement son rang dans la vie réelle. S'abîmer dans une représentation schématique des mondes supérieurs, c'est en rester aux rudiments de début de la Science spirituelle. Il n'est pas tellement important que l'étudiant de la Science spirituelle sache par cœur les différents enchaînements de concepts anthroposophiques. Cela ne suffit pas. Ce qu'il faut surtout, c'est que la conception du monde spirituel qui en résulte devienne féconde, pénétre partout, jusque dans la vie journalière.

Ce qui est important, ce n'est pas de prêcher l'amour universel. Le mieux est d'en parler le moins possible. Le prêcher, cela revient un peu à dire au poêle : « Cher poêle, ton devoir est de chauffer la chambre. Remplis ton devoir, je t'en prie. » Les enseignements que l'on donne par les belles phrases sur l'amour universel ressemblent un peu à ce discours. L'important, c'est la substance. Le poêle reste froid quand je me contente de lui dire qu'il devrait chauffer. Il chauffe quand je lui fournis du combustible. L'homme aussi reste froid quand on se contente de lui faire des discours. Mais quel est le combustible qui lui convient ? Pour l'homme, ce sont les divers résultats des enseignements spirituels qui forment le combustible. Il ne faut pas être paresseux et en rester à la » fraternité universelle ». Les hommes ont besoin de combustible. Lorsqu'ils en seront munis, la fraternité naîtra d'elle-même. Comme les plantes tendent leur corolle vers le Soleil, il faut que nous élevions tous notre regard vers le soleil de l'esprit.

Ce qui est important, c'est que les choses que nous étudions ne restent pas pour nous des enseignements théoriques, mais deviennent fortes en nos âmes. Elles donneront alors à tout être humain, quel que soit son domaine dans la vie pratique, des impulsions utiles à son œuvre. Ceux qui jettent aujourd'hui un regard moqueur et méprisant sur la Science spirituelle se sentent bien au-dessus de ses « enseignements fantastiques ». Ils n'y voient que des « affirmations indémontrables » et disent qu'on doit s'en tenir aux faits. Il pourrait arriver facilement que la vie décourage le partisan de la Science spirituelle, minant sa sûreté

et son énergie, lorsqu'il voit combien ceux qui devraient justement comprendre la Science spirituelle, n'ont pas d'oreille pour elle.

Notre temps méprise facilement ce que les Egyptiens appelaient leurs dieux. « Froide abstraction », dit-on. L'homme moderne est pourtant beaucoup plus superstitieux encore. Il a foi en de tout autres dieux. Parce qu'il ne plie pas extérieurement les genoux devant eux, il ne se rend pas compte des superstitions auxquelles il est soumis.

Mes chers amis, après avoir ainsi travaillé en commun, il nous faut toujours penser, lorsque nous nous séparons, à ne pas seulement emporter une nouvelle somme de connaissances, mais à garder en nous une impression, un sentiment, dont la forme la plus juste est celle de l'impulsion volontaire bien connue de l'étudiant de la Science spirituelle : faire pénétrer la Science spirituelle dans la vie, et ne se laisser troubler en rien dans sa certitude.

Evoquons devant notre âme une image. On entend dire si souvent : « Ah, ces chercheurs d'esprit ! Ils se réunissent pour tenir des séances fantastiques ; un esprit moderne ne saurait se commettre avec eux. » Les partisans de la Science spirituelle semblent souvent être une classe méprisée, inculte, ignorante. Faut-il que cela nous décourage ? Non ! Evoquons devant notre âme une image et éveillons en nous les sentiments qui s'y rattachent. Nous connaissons dans le passé quelque chose de semblable ; nous nous rappelons qu'il s'est passé à Rome quelque chose d'analogue. Le christianisme naissant s'est répandu dans l'ancienne Rome au sein d'une classe d'hommes absolument méprisés. Nous admirons avec un ravissement justifié le Colisée qu'a édifié la Rome impériale. Mais nous pouvons aussi voir les gens qui pensaient alors suivre le mouvement de leur temps, assis dans le cirque, regardant brûler dans l'arène les chrétiens, tandis qu'on allumait de l'encens pour masquer l'odeur des corps carbonisés.

Dirigeons notre regard vers les groupes des méprisés. Ils vivaient dans les Catacombes, dans les souterrains. C'est là que dut se dissimuler le christianisme naissant. C'est sous la terre que les premiers chrétiens élevèrent leurs autels sur les sépultures de leurs morts. C'est là qu'ils avaient leurs merveilleux symboles, leurs saintes reliques. Un sentiment étrange s'empare de nous

lorsque nous parcourons aujourd'hui les Catacombes, la Rome souterraine et méprisée. Les chrétiens savaient à quel sort ils étaient réservés. La première semence de l'impulsion christique fut méprisée, rejetée sous terre, dans les Catacombes. Qu'est-il resté de la Rome impériale ? Elle a disparu de la face terrestre. Mais ce qui vivait autrefois dans les Catacombes a été élevé.

Que ceux qui veulent se faire les porteurs d'une conception spirituelle du monde puissent conserver la sûreté intérieure des premiers chrétiens. Qu'ils vivent, méprisés des érudits contemporains, mais qu'ils aient confiance, car ils travaillent en vue d'une œuvre qui fleurira et prospèrera dans l'avenir. Qu'ils puissent apprendre à supporter toutes les laideurs du temps présent. Nous travaillons pour l'avenir. C'est une chose que l'on peut sentir en toute modestie, mais aussi en toute certitude, sans orgueil, mais se fortifiant contre les incompréhensions de notre époque.

A l'aide de ces sentiments, essayons d'implanter d'une manière durable en nous ce que nous avons évoqué ces jours-ci. Emportons-le comme une force, et continuons à collaborer fraternellement entre nous !

TABLE DES MATIÈRES

LA SCIENCE SPIRITUELLE

REVUE ET EDITIONS

90, Rue d'Assas - PARIS (VIe)

Téléph. Danton 46-76 **Chèques Postaux 586-14**

L'Association de la Science Spirituelle a pour but de faire connaître au public de langue française les travaux de l'Université libre de Science Spirituelle fondée par Rudolf Steiner au Gœthéanum de Dornach (Suisse).

Elle publie, dans ce but et pour ses membres, la traduction des ouvrages par lesquels Rudolf Steiner lui-même ainsi que ses collaborateurs ont donné les bases philosophiques ou les comptes rendus pratiques des travaux de Science Spirituelle.

Toute personne désireuse de les connaître peut librement participer à l'Association.

Une souscription de 35 francs donne droit à recevoir gratuitement le premier volume de la collection :

LE MONDE ÉTHÉRIQUE

par G. Wachsmuth

Directeur de la Section des Sciences Naturelles
au Gœthéanum de Dornach (*Suisse*)

Première Partie : Dans le Cosmos, la Terre et l'Homme.
Deuxième Partie : Dans l'Art, la Science et la Religion.

Adaptation française par Pierre Morizot, Ancien Elève de l'E. P. Un fort vol. in-8° de 225 p., 10 planches en couleurs, 53 reproductions.

Rudolf Steiner :	*L'Orient à la Lumière de l'Occident*	15 fr.
—	*Les Mystères de la Genèse*..........	15 fr.
—	*Les Manifestations du Karma*......	15 fr.
—	*L'Evangile de Saint Jean* (mai 1908)	15 fr.
—	*L'Evangile de Saint Jean* (juin 1909)	15 fr.
—	*Mythes et Mystères Egyptiens*.......	15 fr.



OUVRAGES DE RUDOLF STEINER PUBLIÉS EN FRANÇAIS

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN & Cie :

Le Mystère chrétien et les Mystères antiques. Traduit et précédé d'une introduction par Edouard Schuré. 8e édition .... 12 fr.
La Science Occulte. Traduit par Jules Sauerwein .... 12 fr.

A LA LIBRAIRIE FISCHBACHER :

Le Triple aspect de la Question sociale 7 fr.50

AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE :

Noël 3 fr.50
L'éducation de l'Enfant, du point de vue de la science spirituelle. Traduit par E. L. 2e édition 7 fr.50
L'Initiation ou la connaissance des mondes supérieurs. Traduit par Jules Sauerwein. 4e édition .. 20 fr.
Les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité. Traduit par Jules Sauerwein .... 10 fr.
Théosophie. Traduit par Elsa Prozor .... 20 fr.
Le Seuil du monde spirituel. Traduit par O. Grosheintz 10 fr.
Culture pratique de la pensée. Traduit par Jules Sauerwein. 2e édition .... 5 fr.
La Philosophie de la Liberté. Traduit par Germaine Claretie .... 20 fr.
Un chemin vers la connaissance de soi. Traduit par Elsa Prozor .... 10 fr.
Notre Père qui êtes aux cieux .... 5 fr.
L'Esprit de Gœthe. Traduit par Germaine Claretie.... 9 fr.

AUX EDITIONS DE « LA SCIENCE SPIRITUELLE » :

Cycles de Conférences

L'Orient à la Lumière de l'Occident .... 15 fr.
Les Mystères bibliques de la Genèse .... 15 fr.
Les Manifestations du Karma .... 15 fr.
L'Evangile de Saint Jean (mai 1908) .... 15 fr.
L'Evangile de Saint Jean (juin 1909) .... 15 fr.
Mythes et Mystères égyptiens .... 15 fr.

Ouvrages d'autres auteurs :

Edouard Schuré : *Esquisse d'une Cosmogonie psychologique*, d'après des conférences faites à Paris par Rudolf Steiner en 1906 .... 10 fr.
Albert Steffen : *Manès* .... 10 fr.
Simonne Rihouët : *L'Eurythmie* (41 figures) .... 15 fr.
Pierre Morizot : *Le Cancer et le Gui* .... 3 fr.
Paul Coroze : *Introduction à l'étude des forces éthériques* .... 10 fr.

ARTICLES DE RUDOLF STEINER PUBLIÉS DANS LA REVUE « LA SCIENCE SPIRITUELLE »

Les dix années d'existence du Gœthéanum. Février 1923.
Aphorismes psychologiques. Juin 1923.
Emile Boutroux. Octobre 1923.
La Conscience contemporaine. Novembre 1923.
Souvenirs des Druides. Décembre 1923.
Le second Gœthéanum. Mars 1925.
De la vie de l'âme. Juillet-Septembre 1925.
L'Evolution spirituelle et physique du monde et de l'humanité. Cycle de 13 conférences paru dans la 6e et la 7e années de la Revue.
Mission de la Colère. Mission de la Vérité. Mission de l'Art. Mission de la Dévotion. 8e année.
L'Orient à la Lumière de l'Occident. Cycle de 9 conférences paru dans la 9e année. Voir Editions.
L'Univers, la Terre et l'Homme. Cycle de 11 conférences paru dans la 10e année.
Les Mystères bibliques de la Genèse. Cycle de 11 conférences paru dans la 11e année. Voir Editions.
Les Manifestations du Karma. Cycle de 11 conférences paru dans la 12e année. Voir Editions.
Le Sens de la Vie. Décembre 1933, janvier 1934.
La morale anthroposophique. Février, mars, avril 1934.
Le développement occulte. Mai 1934.
L'Essence des Arts. Octobre 1934.
La vie spirituelle de l'Europe au XIXe *siècle*. Décembre-janv. 1935.
Nos ancêtres atlantéens. Février 1935.
La grandeur spirituelle de Léonard de Vinci. Mai 1935.

PRINCIPAUX OUVRAGES DE RUDOLF STEINER EN ALLEMAND

Die Geheimwissenschaft im Umriss. Du 20 au 25e mille .... Francs suisses 6.

Wie erlangt man Erkenntnisse der hoeheren Welten. 38-43e mille .... Fr. s. 4.50

Theosophie. 29-33e mille .... Fr. s. 4.25

Die Philosophie der Freiheit. 20-25e mille ...... Fr. s. 6.

Wahrheit und Wissenschaft .... Fr. s. 3.

Die Raetsel der Philosophie. 10-14e mille .... Fr. s. 6.

Gœthes Weltanschauung. 5-12e mille .... Fr. s. 5.

Einleitungen zu Gœthes naturwissentschaftlichen Schriften .... Fr. s. 5.

Die Mystik. 2-6e mille .... Fr. s. 3.50

Das Christentum als mystische Tatsache. 12-19e m. Fr. s. 3.70

Die Stufen der hoeheren Erkenntnis .... Fr. s. 2.30

Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie.. Fr. s. 6.

Die geistige Führung des Menschen und der Menschheit .... Fr. s. 2.50

Ein Weg zur Selbsterkenntnis des Menschen. 6-13e mille .... Fr. s. 2.50

Die Schwelle der geistigen Welt. 6-10e mille .... Fr. s. 2.50

Anthroposophisches Seelenkalender .... Fr. s. 6.

Sprachgestaltung und dramatische Kunst .... Fr. s. 13.

Mein Lebensgang, mit Nachwort von Marie Steiner. Fr. s. 15.

Grundlegendes fuer Erweiterung der Heilkunst .. Fr. s. 8.50

Wege zu einem neuen Baustil .... Fr. s. 17.

Initiationserkenntnis .... Fr. s. 6.

West-Ost .... Fr. s. 3.

Vier Mysteriendramen .... Fr. s. 10.

Welt, Erde und Mensch .... Fr. s. 3.60

Aegyptische Mythen und Mysterien .... Fr. s. 9.

Das Johannes-Evangelium .... Fr. s. 9.

Das Johannes-Evangelium im Verhaeltnis zu den 3 anderen Evangelien .... Fr. s. 13.50

Das Lukas-Evangelium .... Fr. s. 10.

Das Matthaeus-Evangelium .... Fr. s. 12.

Das Markus-Evangelium .... Fr. s. 10.50

Die Bagavad-Gita und die Paulusbriefe .... Fr. s. 5.50

Die Mysterien des Morgenlandes und des Christentums .... Fr. s. 4.

IMPRIMERIES LES
PRESSES MODERNES
ATELIER ET DIRECTION :
96, GALERIE BEAUJOLAIS-
PALAIS-ROYAL-PARIS (1er)